

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE  
DE PARIS

---

TOME TRENTE-HUITIÈME  
FASCICULE 1  
(Numéro 112)

---

PARIS (7°)  
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK  
11, RUE DE LILLE, 11  
1937

## SOMMAIRE

### DU PREMIER FASCICULE

	Pages.
J. VENDRYES. — Antoine Meillet. . . . .	I
E. BENVENISTE. — Bibliographie des travaux d'Antoine Meillet. . . . .	43
L. RENOU. — Infinitifs et dérivés nominaux dans le Rgveda. . . . .	69
André VAILLANT. — L'origine des présents thématiques en <i>-e/o-</i> . . . . .	89
E. BENVENISTE. — Expression indo-européenne de l'« éternité ». . . . .	103
J. VENDRYES. — Deux étymologies celtiques. . . . .	113
Jos. SCHRIJNEN. — Autour de l' <i>s</i> mobile. . . . .	117
Georges DUMÉZIL. — Morphologie comparée et phonétique comparée. . . . .	122
E. BENVENISTE. — Le problème du <i>þ</i> indo-européen. . . . .	139
Jean CANTINEAU. — Une alternance quantitative dans des pronoms suffixes sémitiques. . . . .	148
A. GRAUR. — Notes roumaines. . . . .	165

Toutes les communications relatives à la rédaction et à l'impression des *Mémoires* et du *Bulletin* doivent être adressées au Secrétaire adjoint :

M. Jules BLOCH, 16, rue Maurice-Berteaux, Sèvres (Seine-et-Oise).

Toutes les communications relatives à l'administration de la Société, et notamment à l'envoi des publications et aux séances, doivent être adressées à l'Administrateur :

M. A. MIRAMBEL, 9, rue Condorcet, Paris (IX<sup>e</sup>).

Les communications relatives aux finances de la Société, et toutes les cotisations, doivent être adressées *uniquement* au Trésorier, soit à son adresse personnelle :

M. A. SAUVAGEOT, 5, rue Fernand-Widal, Paris (XIII<sup>e</sup>),

soit en versant au compte de la Société :

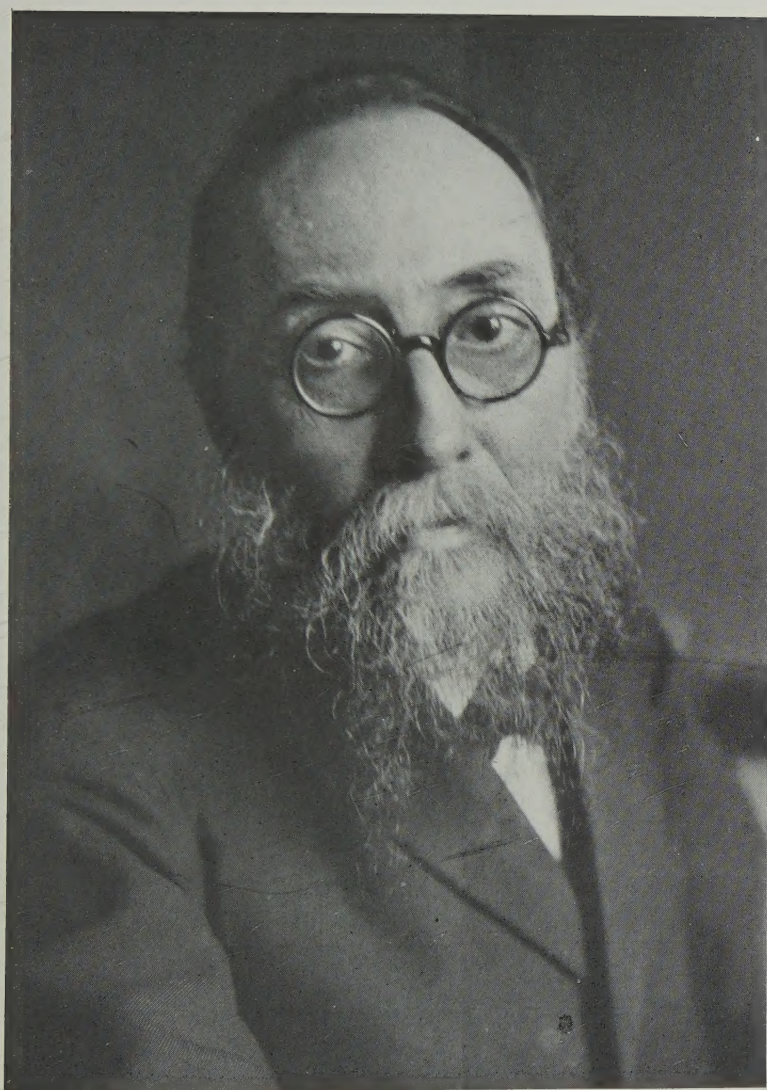
Compte de chèques postaux de la Société : 174.54, Paris.

Le montant de la cotisation annuelle est de 50 francs (42 francs pour les membres élus avant 1894).

Pour les membres perpétuels, cette cotisation est réduite à 30 francs.

Le versement de la cotisation doit être fait dans les trois premiers mois de l'année.









## ANTOINE MEILLET

Il n'est guère d'entreprise plus difficile et plus hasardeuse que de résumer en quelques pages la vie et l'œuvre d'un homme comme Meillet. Comment se flatter d'atteindre la hauteur d'un pareil sujet et d'en donner une vue d'ensemble, sans rien omettre d'essentiel ! Le voisinage est une gêne quand on veut mesurer une telle figure ; il faut le recul du temps pour en faire paraître la vraie grandeur. Le seul expédient qui s'offre est de réunir, au fil des souvenirs, le plus grand nombre de détails. Encore la tâche peut-elle sembler vaine quand on écrit dans un périodique où est inscrite, depuis ses débuts, l'activité de Meillet sur tous les domaines et au nom d'une société dont il a été l'âme pendant quarante ans. On doit se résigner à encourir le double reproche d'être inférieur et incomplet. C'est un reproche dont s'excuse d'avance, dans l'accomplissement du devoir qui lui incombe, le plus ancien élève de Meillet, chargé de rappeler ici ce qu'il fut comme homme, comme savant, comme professeur.

\*  
\* \*

Antoine Meillet était né le 11 novembre 1866 à Moulins, dans une maison de la rue de Bourgogne où habitaient ses grands-parents du côté maternel<sup>1</sup>. Sa famille était de vieille souche bourbonnaise : mais son père, Bourbonnais lui-même, avait acquis une charge de notaire dans une petite ville berrichonne, Châteaumeillant, chef-lieu de canton du département du Cher, à une centaine de kilomètres à l'Ouest de Moulins. C'est à Châteaumeillant

1. Ceux-ci devaient l'année suivante faire l'acquisition, au 19 de la rue Denain, d'une maison où la grand'mère de Meillet habita tout le reste de sa vie et mourut presque centenaire en 1916. C'est cette maison qui a été pour Meillet le vrai et cher logis familial à Moulins.

que Meillet est mort le 21 septembre 1936, dans la vieille demeure paternelle; mais, suivant son désir, il a été enterré dans le caveau de sa famille au cimetière de Moulins.

Moulins et Châteaumeillant! Ces deux noms résument ce que Meillet avait de plus cher à la fois comme traditions de famille et comme souvenirs de jeunesse. Ils évoquent une vie studieuse et recueillie dans le cadre d'un logis intime et d'une nature calme et rustique. En quelque lieu que l'on soit né, les premières impressions de cet âge heureux qu'est l'enfance se gravent si profondément dans le cœur qu'elles y laissent des traces ineffaçables. Il se crée ainsi entre l'homme et le sol natal des liens puissants, dont l'âge ne fait qu'accroître la force. Ceux qui unissaient Meillet au Bourbonnais et au Berry ont été jusqu'au dernier jour la joie et la fierté de sa vie.

Même après qu'il n'y eut conservé aucun logis, Meillet ne manquait pas de revenir chaque année dans sa ville natale. Il aimait à y retrouver les souvenirs de ses premières années, à revoir les lieux familiers de son enfance, à retourner manger des gâteaux dans la pâtisserie où le conduisait sa grand'mère. La ville de Moulins exerça certainement une influence sur la formation de son esprit. Du temps où elle était souveraine, elle a gardé à la fois une distinction aristocratique, une élégance discrètement bourgeoise et un recueillement quasi monastique. On ne peut circuler dans ses boulevards et dans ses rues sans y rencontrer la trace du passé. Et parmi les œuvres d'art qu'elle offre à l'admiration des touristes, il y en a trois qui sont de choix: le triptyque de la cathédrale, la bible de Souvigny, le mausolée de la chapelle du lycée. Celui-là, Meillet eut l'occasion de le voir souvent au cours de ses années d'études. C'est un monument élevé à Henri de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632, par sa veuve Félice des Ursins, la Sylvie de Théophile. Celle qui protégea le poète mécréant contre les fureurs du Père Garasse finit ses jours comme supérieure d'un couvent de Visitandines. En ce drame d'une vie princière, on voit ainsi se mêler, comme souvent dans notre histoire, la folle témérité de la jeunesse, le courage et l'amour, la politique, la littérature et la religion. Quel sujet de réflexions pour un jeune écolier, attentif et appliqué! quel exemple saisissant de ces forces spirituelles dont le jeu fait la trame de la destinée humaine!

Meillet se piquait volontiers d'être un rural; et le fait est qu'il



connaissait bien les choses de la campagne, pour les avoir observées dès l'enfance à Châteaumeillant. La culture de la vigne et des arbres fruitiers, les soins à donner aux animaux, les divers travaux de la terre suivant les saisons, tous les mille secrets de la vie paysanne, il en connaissait le détail. Il avait fait l'expérience des Géorgiques avant d'en goûter la description dans Virgile. En contact direct avec la nature, il en avait senti la grandeur et la beauté. Aussi quelle joie c'était pour lui de recevoir des visiteurs dans son « Paradis » (ainsi se nommait la propriété acquise par son père, un peu en dehors de la ville), de leur montrer sa vigne, son verger, sa basse-cour, de leur faire admirer les arbres qu'il avait plantés. La petite ville elle-même est riche de passé. Son église romane est consacrée à Saint-Genès (un des plus vieux saints de France, aimait-il à dire) et elle offre de plus aux touristes les restes d'une autre église romane, non moins ancienne, et d'un château féodal sur une motte imposante et bien dégagée. Là aussi Meillet trouvait matière à des réflexions qui le conduisaient bien loin dans le passé de notre histoire. Il y apprenait à méditer sur l'écoulement continu des choses, sur le lien qui unit les générations successives ; il y puisait le sentiment que le sol où les vivants s'agitent est fait de la cendre des morts.

Meillet était âgé de onze ans quand il eut le malheur de perdre sa mère, femme d'une rare distinction, dont il garda toute sa vie la chère mémoire. Son père vendit alors son étude de Châteaumeillant et vint s'installer à Moulins pour y assurer l'instruction de ses deux fils, dont Antoine était l'aîné. C'est au lycée, qui porte aujourd'hui le nom de Lycée Banville, que les deux enfants furent placés. Meillet y fit toutes ses études, jusqu'au double baccalauréat (lettres et sciences), dont il alla subir les épreuves à la Faculté de Clermont-Ferrand. Il eut toujours une vive reconnaissance envers le lycée de Moulins. Dès le début, il s'y était classé comme un élève exceptionnel, et il emportait toujours à la fin de l'année les premiers prix de sa classe. Il s'y était fait des camarades, dont l'amitié lui resta fidèle toute sa vie. Il y eut, entre autres professeurs, Dorison en seconde, Doumic en rhétorique, Chabot en philosophie. Il aimait à rappeler le souvenir de ses maîtres, notamment celui de Dorison, excellent helléniste, qui lui avait fait comprendre le génie de la langue grecque et la beauté de cette littérature, dont il devait plus tard tirer tant de jouissance.

Une fois bachelier, Meillet avait à choisir une carrière. Il voulut

être professeur et décida d'aller poursuivre ses études à Paris. Son père, pour ne pas le quitter, vint s'installer avec lui en plein centre du quartier latin, au numéro 24 du boulevard Saint-Michel. Les plus anciens élèves de Meillet ne peuvent se rappeler sans émotion ce logement du cinquième étage, d'où la vue dominait les Thermes et le jardin de Cluny. On y accédait par un escalier étroit et assez raide, que Meillet escaladait toujours d'un pas rapide, en sautant une marche sur deux. Il devait y rester presque jusqu'à la guerre. Au bout de quelques années, son père n'y venait plus passer que quelques semaines en hiver, réservant à Châteaumeillant la majeure partie de son temps. Mais Meillet y était entouré des soins vigilants de sa nourrice, une berrichonne illettrée, qui le traitait comme son enfant. Il y jouissait aussi de la compagnie d'une de ses cousines, plus âgée que lui, qui, après avoir séjourné en Pologne comme institutrice, était revenue à Paris et y donnait des leçons de piano.

Dès qu'on pénétrait dans cet intérieur, on se sentait transporté dans une atmosphère de sérénité, bien loin, bien au-dessus des vaines agitations du monde. L'esprit seul y régnait, uniquement tourné vers la science et vers l'art. La vie s'y écoulait suivant des règles uniformes. Meillet se levait à cinq heures, quelquefois plus tôt, et se mettait au travail. Il ne manquait pas chaque matin de faire un exercice de piano, généralement en jouant une fugue de Bach. Quand un vieil élève de Meillet évoque cet appartement du boulevard Saint-Michel, des souvenirs de plus de 40 ans viennent en foule à sa mémoire, si précis qu'ils semblent d'hier ! C'est le petit salon, où parfois le visiteur matinal interrompait la sonate commencée, ou attendait pour entrer les derniers accords ; c'est la salle à manger, où l'on voyait souvent, étalés sur la table, textes, grammaires et dictionnaires pour la préparation de quelque cours ; c'est surtout le cabinet de travail, si l'on peut appeler de ce nom la petite pièce mansardée où Meillet recevait d'ordinaire. C'était un singulier capharnaüm ; on y voyait des tas de livres accumulés sur des chaises, des paquets de fiches disposés sur une planche et protégés chacun par le poids d'un palet de métal ou de pierre, enfin entre les fenêtres, un antique divan, auquel manquait un pied et qui basculait quand on avait l'imprudence de s'asseoir dessus. C'est là que travaillait Meillet, toujours debout, écrivant sur une bibliothèque tournante ou sur le marbre de sa cheminée encombrée de papiers. Car cet extraordinaire savant, qui a passé



sa vie à lire et à écrire et dont les ouvrages occupent un rayon de bibliothèque, n'a jamais eu de table de travail.

Pour ses débuts à Paris, au mois d'octobre 1884, Meillet entra comme externe au lycée Louis-le-Grand, où il fut en qualité de vétéran l'élève de Merlet et de Hatzfeld. Mais dès l'année suivante, il passait à la Sorbonne pour y préparer la licence. Admis au concours des bourses de licence — ce qui lui imposa d'accepter un poste de maître d'internat au lycée Saint-Louis — il fut au bout de deux années reçu brillamment à l'examen. Il eut ensuite une bourse d'agrégation, et au concours de 1889, il obtenait le premier rang à l'agrégation de grammaire. Mais il ne se sentait aucun goût pour l'enseignement secondaire. Il a souvent raconté lui-même comment, un jour ou deux avant la rentrée des classes, ayant eu la surprise d'être avisé de sa nomination au lycée de Montluçon, il avait envoyé d'urgence un télégramme au proviseur pour le prévenir qu'il n'eût pas à compter sur lui.

Il avait en effet résolu d'entrer dans une voie tout autre. A la Faculté même, les leçons de Louis Havet, de Darmesteter, de Bergaigne, puis de Victor Henry, lui avaient inspiré le goût et la méthode du travail scientifique. Bien avant l'agrégation, il avait fréquenté le Collège de France où il avait apprécié l'élégance et la pénétrante finesse des leçons de Bréal. Mais c'était surtout à l'École des Hautes-Études que sa vocation s'était affirmée. Il s'y était fait inscrire dès novembre 1885 pour les conférences de latin (Riemann) et de sanskrit (Bergaigne, puis Sylvain Lévi); l'année suivante pour les conférences de grammaire comparée. L'enseignement de Ferdinand de Saussure fut pour lui une éblouissante révélation. Il s'y révéla lui-même, en faisant preuve d'une telle maîtrise que, trois ans plus tard, de Saussure ayant dû prendre un congé d'un an, lui confia sa suppléance. Ce furent ses débuts dans l'enseignement (20 novembre 1889).

Il passa l'année suivante au Caucase, chargé d'une mission, pour y étudier sur place l'arménien moderne et faire des recherches sur d'anciens manuscrits arméniens. Après un arrêt à Vienne, où il visita les Mékhitaristes et suivit quelques leçons de Meringer, alors jeune privat-docent à l'Université, il partit pour Tiflis. De là il se rendit à Etchmiadzin. Ce séjour à l'air pur de la haute montagne eut sur sa santé l'effet le plus heureux. Il avait donné vers l'âge de 18 ans quelques inquiétudes à sa famille: on craignait la tuberculose, dont même une ou deux saisons aux Eaux-Bonnes n'avaient

pas écarté la menace. Meillet revint du Caucase complètement, définitivement guéri. Il conserva toujours un aspect assez frêle et délicat, mais sa constitution était excellente, et jusqu'à la crise des dernières années, on ne le vit jamais arrêté pour raison de santé. Alors que chaque hiver plus d'un de ses collègues devait suspendre ses cours pendant une ou deux semaines pour conjurer quelque attaque de grippe, Meillet résistait solidement à l'action des intempéries et se maintenait toujours alerte et dispos d'esprit et de corps.

En 1891, Ferdinand de Saussure décida de quitter Paris pour retourner à Genève, sa ville natale, où on lui offrait une chaire à l'Université. Meillet paraissait tout désigné pour le remplacer à l'École des Hautes-Études. Mais Bréal, qu'effrayait un peu la hardiesse du jeune linguiste, exigea que cette succession fût partagée entre lui et Duvau. Ce dernier, un autre de ses anciens élèves, de deux ans seulement plus âgé que Meillet, avait, après l'agrégation, passé deux années à l'École Française de Rome et occupait alors une maîtrise de conférences à la Faculté des Lettres de Lille. Les deux hommes différaient du tout au tout. Autant l'un, plein de conviction scientifique, voyait grand et large et ambitionnait de réaliser l'œuvre la plus ample; autant l'autre, sceptique, hypercritique, se confinait dans de menues recherches, où son esprit subtil trouvait un amusement distingué. Meillet accepta le partage sans amertume; il eut toujours avec son collègue des rapports cordiaux et après la mort de celui-ci, en 1903, il prit soin de mettre en valeur son œuvre scientifique (*Mém. Soc. Lingu.*, t. XIII, p. 233). Duvau s'était surtout occupé d'italique, de germanique et de celtique. Meillet lui abandonna ce domaine et même, tant que vécut Duvau, il poussa le scrupule, lui qui était si bon latiniste, jusqu'à s'abstenir de mettre la linguistique latine au programme de ses leçons.

En 1894, après la mort de James Darmesteter, Meillet fut chargé à l'École des Hautes-Études d'un enseignement de l'ancien iranien, qu'il joignit à celui de la grammaire comparée. Sa carrière universitaire est ensuite jalonnée de quelques dates, qu'il suffira d'énumérer pour en rappeler les étapes. Il avait le 10 mars 1897 obtenu devant la Faculté des Lettres de Paris le grade de docteur ès lettres. Pendant les deux semestres de l'année scolaire 1899-1900, Bréal le chargea de le suppléer au Collège de France. En 1902, après la mort de Carrière, il fut appelé à l'École des Langues Orientales,



pour y enseigner l'arménien. Mais avant d'inaugurer cet enseignement, qui s'ajoutait à ceux qu'il avait déjà, il demanda et obtint une nouvelle mission en Arménie ; il se rendit à Etchmiadzin pour y étudier des manuscrits et rafraîchir sa pratique de la langue vivante. Bréal ayant pris sa retraite en 1905, Meillet fut élu l'année suivante pour le remplacer dans la chaire de grammaire comparée du Collège de France. Il abandonna alors la chaire d'arménien de l'École des Langues Orientales, mais il conserva ses enseignements de l'École des Hautes Études, et celle-ci, à la mort de Louis Havet, le choisit comme président, le 8 février 1925. Toutefois, dès qu'il eut dépassé la soixantaine, il désira marquer par un geste désintéressé sa volonté de ne pas abuser des situations acquises et de laisser la place à de plus jeunes. En 1927, il remit entre les mains de M. Benveniste ses conférences de l'École des Hautes-Études ; mais avec un zèle bénévole et gratuit, il ne cessa pas de donner son enseignement, jusqu'au moment où sa santé le mit hors d'état de le continuer.

De l'accident qui le frappa au mois de mars 1932, il ne se remit jamais complètement. Ce fut le terrible prélude d'une série d'autres qui, peu à peu, usèrent ses forces, gênèrent sa marche et finalement lui rendirent tout déplacement des plus difficiles. Pour comble de malheur, sa vue fut gravement atteinte. Cette dernière période de sa vie laisse un souvenir douloureux à tous ceux qui l'ont connu et aimé. Mais aussi quel modèle de stoïque résignation, de volonté inébranlable il a donné à son entourage ! A partir de 1911, il avait perdu successivement, à des intervalles rapprochés, ses parents les plus chers, sa cousine, son père, sa grand'mère. Il ne pouvait pas rester seul ; il s'était marié en 1916. On ne mentionne ici cette union que pour rappeler l'admirable dévouement dont l'entoura pendant plus de quatre années d'angoisses et de soucis constants la compagne qu'il s'était choisie.

Cruellement diminué dans son être physique, il avait gardé intacte son intelligence et, sans se faire d'illusion sur son état, il voulut tenir virilement son rôle dans la vie et accomplir jusqu'à l'extrême limite de ses forces ses tâches de professeur et de savant. Il se faisait aider pour lire les ouvrages nouveaux, pour écrire articles et comptes rendus, pour préparer les rééditions de ses livres et en corriger les épreuves. Il désirait et sollicitait les visites, surtout des jeunes, qu'il était pressé de connaître ; il s'intéressait à leurs progrès, s'informait de leurs travaux et cherchait à pré-

parer leur avenir. Il les mettait au courant de projets de vaste envergure dont il formait le plan dans sa tête. Son cerveau jusqu'aux derniers jours n'a pas cessé d'être actif; et quand on allait le voir, immobile dans son fauteuil, courbé par la maladie, on était étonné, ému, ravi de lui trouver l'intelligence toujours lucide, la mémoire toujours fidèle et de recueillir encore de sa bouche des opinions pertinentes, des conseils éclairés, des idées fécondes.

La privation la plus pénible que lui ait imposée la maladie est probablement d'avoir entravé, restreint les relations sociales. Il tint pourtant jusqu'au dernier hiver à recevoir chez lui à jour fixe, suivant une habitude qui lui était chère. Meillet était sociable éminemment. Pendant vingt ans et plus, tant qu'il vécut célibataire, il ne manqua jamais d'aller chaque semaine passer une soirée chez ses amis Sylvain Lévi. Le lundi d'abord, le samedi ensuite, c'était dans cette maison si simple, si accueillante, si familière, un concours d'amis, de visiteurs, d'étrangers. Meillet y était de fondation, toujours écouté, entouré, admiré pour sa gaieté, son entrain, sa conversation piquante et instructive. Il fréquentait régulièrement aussi les soirées de Louis Havet, de Paul Boyer, d'autres encore. Il aimait les réceptions mondaines, qui sont pour tant d'intellectuels une corvée sans agrément. Il les appréciait comme une diversion à ses travaux, mais surtout comme une occasion de rencontrer des gens étrangers à ses études, c'est-à-dire de s'entretenir de sujets nouveaux pour lui, en un mot de s'instruire encore.

Sa curiosité était extrême et s'étendait, peut-on dire, à tout ce qui est humain. Il avait l'habitude de lire chaque jour un grand nombre de journaux, représentant les opinions les plus diverses, y compris les journaux financiers; car il prenait aux choses de la Bourse un intérêt qui, pour être surtout théorique, n'en était pas moins vif. Il suivait comme un professionnel les fluctuations des changes ou des valeurs mobilières, aussi bien que le cours des sucres ou des blés, des pétroles ou des cuivres, des laines ou des soies. Aussi quand il rencontrait dans le monde industriels ou commerçants, agriculteurs ou financiers, il était à même de causer avec eux de leur spécialité, et souvent il les étonnait par la compétence qu'il s'était acquise des détails de leur métier.

Cette universelle curiosité s'attachait particulièrement aux beaux arts. Il suivait régulièrement les principales expositions de peinture et son œil gardait un souvenir exact des formes et des couleurs.



Chaque détail était enregistré une fois pour toutes dans ce cerveau prodigieux, qui classait, comparait, jugeait du premier coup. Le Louvre lui était familier ; il s'intéressait aux remaniements des collections, aux acquisitions nouvelles ; il connaissait à fond les œuvres anciennes. Un jour que dans une société savante on parlait de la découverte récente d'un prétendu crâne de Descartes, quelqu'un proposa d'en confronter les dimensions avec le célèbre portrait de Frans Hals. Meillet fit observer qu'il existait au Louvre un autre portrait de Descartes, œuvre de Sébastien Bourdon. On le regarda avec une admiration mêlée de stupeur. Plus d'un parmi les assistants ignorait sans doute le nom même de ce peintre.

C'était toutefois la musique qui avait les préférences de Meillet. Sans être un virtuose, il était bon exécutant et se livrait, chaque jour, on l'a dit plus haut, à un exercice de piano. Il n'allait guère au théâtre, estimant que lorsqu'on dispose d'un temps limité, il est indispensable de l'employer au mieux ; or la scène offre trop souvent le risque d'expériences fâcheuses par le spectacle de pièces sans valeur et sans intérêt. Mais il suivait assidûment les concerts, auxquels il consacrait ses après-midis du dimanche et parfois plusieurs soirées de la semaine. Sa silhouette si expressive attirait et retenait l'attention. Tel détail de son costume l'avait rendue plus familière encore aux habitués, aux ouvreuses, qui attendaient sa venue chaque dimanche et s'étonnaient de son absence quand il avait préféré se rendre à l'audition d'un autre concert.

Ses relations avec l'étranger étaient excellentes et il s'appliquait à les entretenir. Il avait la conviction que la science ne connaît pas de frontières et qu'il ne peut y avoir de progrès scientifique sans une loyale et féconde collaboration internationale. Dans tous les pays où il a passé, il s'est acquis des amitiés, que méritaient sa simplicité, sa dignité, sa franchise. Il n'est guère de recueil jubilaire, à l'étranger comme en France, auquel il n'ait donné sa faveur sous la forme d'une contribution personnelle. Il prenait soin chaque fois de s'adapter à la discipline que représentait le donataire et au genre de recherches par lequel il s'était distingué. Non pas dans l'intention de montrer la variété de ses connaissances et de ses aptitudes, mais afin de donner un témoignage aussi complet que possible de l'estime réciproque que se doivent les savants des divers pays. Il collabora à nombre de périodiques étrangers, et notamment à *Scientia*. Les événements de 1914 furent pour lui, sinon une surprise, car il avait en politique extérieure une rare perspicacité, du

moins un déchirement cruel. Mais devant l'horreur de ce retour à la barbarie, il ne s'abandonna pas au désespoir. Il entretint une correspondance plus fidèle, plus constante, plus affectueuse que jamais avec ses élèves ou ses jeunes amis appelés à servir sur le front. Lui-même n'hésita pas à accomplir, dans la mesure de ses forces, ce qu'il considérait comme un devoir envers la cause que défendait la France. Il collabora au *Bulletin des armées* auprès de Rébelliau et de Lévy-Bruhl. L'anonymat empêche malheureusement de mesurer l'intérêt de cette collaboration, destinée à maintenir ferme le moral du pays. On peut affirmer en tout cas que dans son travail scientifique, aucun préjugé national n'a jamais obscurci la netteté de sa vision ni fléchi la rectitude de son jugement. Écrivant en 1923 un article sur « ce que la linguistique doit aux savants allemands », il mit en lumière avec une impartialité complète les mérites de leur esprit d'invention et de leur travail discipliné (*Lingu. hist. et lingu. gén.*, t. II, p. 152).

Meillet était un grand voyageur. En dehors des déplacements obligatoires, comme ceux qu'avaient exigés ses études (à Vienne par exemple ou en Arménie) et plus tard les conférences qu'il fut appelé à faire en de nombreux pays, y compris les États-Unis d'Amérique, il avait durant toute sa vie consacré une partie de ses vacances à des voyages. C'était pour lui moins un délassement qu'une diversion, un changement dans ses études. Ayant la préoccupation constante d'enrichir ses connaissances, il faisait alors porter son attention sur la vie et les mœurs des pays qu'il visitait ; il prenait contact avec le monde ; mais surtout il se plongeait dans la contemplation des œuvres d'art. Aucun des grands musées d'Europe ne lui était inconnu. Il n'avait pas négligé la France, qu'il connaissait mieux que beaucoup de Français ; il préférait toutefois changer d'air en se rendant à l'étranger. Il avait visité tous les pays de l'Europe, de l'Est à l'Ouest, et souvent à plusieurs reprises : la Russie, les Pays scandinaves, l'Allemagne, l'Europe Centrale, les Balkans et la Grèce, l'Espagne, l'Angleterre, l'Irlande, la Hollande. Mais c'était l'Italie qui avait ses préférences. Il l'avait parcourue du Nord au Sud, des lacs alpestres à la Sicile, et il en connaissait les coins les plus reculés. Pendant une longue période de sa vie, il ne manqua pas de s'y rendre chaque année. C'était tantôt pour revoir les musées de Florence ou de Venise, tantôt pour goûter à nouveau le charme intime des petites villes de l'Ombrie ou la splendeur du paysage napolitain. Il y retrouvait les souvenirs

des auteurs classiques qu'il connaissait si bien ; il y revivait les époques lointaines de l'histoire de Rome. Nombre de ses voyages lui laissèrent des impressions amusantes qu'il rappelait volontiers, lorsqu'il dut par exemple redescendre à pied de Saint-Marin à Rimini, en plein été, après une journée fatigante, parce qu'il avait manqué le courrier.

Suivant les habitudes méthodiques qui réglaient l'organisation de sa vie, il faisait d'avance, horaires en main, son plan de voyage ; et il s'astreignait à n'y rien changer, sauf quand il lui arrivait, comme un jour en France, de compter sur un express qui n'existait pas ou plus, parce qu'il ne fonctionnait que durant quelques semaines de l'été ; ou quand il fut contraint de faire à pied le tour de la Corse, dont il avait dressé le plan d'après l'indicateur, parce que son arrivée dans l'île coïncidait avec une grève des chemins de fer. C'étaient là de ces épisodes pittoresques dont il conservait un souvenir amusé et qu'il aimait à narrer comme une preuve de son endurance physique. Ce dernier exploit faillit d'ailleurs lui coûter cher. Car l'excès de fatigue qu'il s'imposa sur les routes montagneuses de la Corse lui valut une maladie qui le retint au lit pendant quelque temps. C'est bien là, en tout cas, un exemple typique de l'entêtement qu'il mettait à exécuter ponctuellement les programmes qu'il s'était fixés.

S'il montrait cette ténacité dans les occupations relativement futiles d'un voyage, on peut imaginer le soin qu'il apportait à accomplir intégralement les tâches qu'il considérait comme un devoir. Il avait coutume le premier janvier de chaque année de se fixer un plan pour l'année entière. Les voyages, les distractions y avaient leur place, mais il y inscrivait avant tout les recherches à entreprendre, les lectures à faire, les sujets à traiter dans ses cours, les articles et les livres à écrire. Rarement il eut à reporter à l'année suivante le reliquat d'une année écoulée. Si d'aventure, dans les derniers mois de l'année, il se sentait en retard sur son programme, il mettait son point d'honneur à faire diligence pour rattraper le temps perdu. Cette volonté soutenue suppose une domination de soi-même, qui est la plus haute qualité morale.

Bien qu'il eût conscience de sa valeur, il n'abusa jamais de la supériorité qu'elle lui conférait. Dans le commerce de la vie, il se montrait doux, modeste, conciliant. Sa fine sensibilité lui inspirait les attentions les plus exquises, les prévenances les plus délicates. Il aimait à faire plaisir et se dévouait à ses amis avec le désintéres-



sement le plus généreux. Toujours sévère pour lui-même, il était plein d'indulgence pour les fautes et les faiblesses d'autrui. Le fond de son caractère était la simplicité et la bonté. Jamais un mot amer ou brutal, une plaisanterie blessante ou déplacée n'est sortie de ses lèvres. S'il parut quelquefois autoritaire aux gens qui le connaissaient mal, c'est qu'il ne transigeait pas quand la justice et la vérité lui paraissaient en jeu. C'est aussi qu'il prenait au sérieux les tâches qui lui étaient confiées et qu'il ne manquait jamais à défendre les institutions ou les personnes dont il avait la responsabilité. Son courage était alors à la hauteur de son intelligence. S'il accepta des fonctions nombreuses, souvent lourdes et difficiles, il ne les considéra jamais comme une distinction flatteuse, mais comme un devoir à remplir.

Tout le long de sa carrière, les honneurs lui étaient venus en grand nombre, sans qu'il en tirât vanité. Il est mort commandeur de la Légion d'honneur. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'avait admis chez elle le 16 mai 1924, et l'Institut tout entier lui attribua en 1936 le Prix Osiris. Mais bien auparavant, les corps savants de l'étranger avaient reconnu ses mérites.

La liste des Académies et sociétés savantes dont il était membre est longue ; il n'est pas inutile de la reproduire ici, avec la date de son élection et dans l'ordre chronologique :

- 1908 Société finno-ougrienne,
- 1908 Académie de Göteborg,
- 1909 Académie François-Joseph de Prague,
- 1913 Académie des Sciences de Christiania,
- 1914 Académie des Sciences de Cracovie,
- 1918 Académie Royale d'Irlande,
- 1918 Académie Royale des Pays-Bas,
- 1919 Académie Royale de Bruxelles,
- 1920 Société Royale des Sciences et des Lettres de Danemark,
- 1920 Académie tchèque des Sciences et des Arts,
- 1920 Académie Royale de Serbie,
- 1922 Société des Sciences d'Upsal,
- 1923 Académie Royale de Roumanie,
- 1926 Académie des Sciences de Finlande,
- 1933 Académie d'Athènes.

Il était membre d'honneur de la Matisa Srpeka (1927), de l'Université de Lettonie (1928), de la Royal Asiatic Society de Londres

(1928), et de l'American Oriental Society (1935). Il avait en outre reçu le Doctorat honoris causa des Universités de Padoue (1922), de Dublin (Trinity College, 1928), d'Oxford (1928), de Bruxelles (Université libre, 1932).

Un hommage dont il avait été, à juste titre, particulièrement fier lui était venu, en 1910, de l'Université de Berlin. Le parchemin qui lui conférait le titre de Docteur honoris causa portait comme libellé : *grammaticae comparatae auctori grauissimo scriptori elegantissimo praeceptorum meritissimo, studiorum grammaticorum inter Gallos laeta spe efflorescentium decori atque exemplo*. C'était la digne récompense d'une activité scientifique, dont il faut maintenant tenter de marquer les principaux traits.

\*  
\* \*

On peut dire que l'histoire du développement de la pensée de Meillet se confond avec l'histoire de la linguistique au cours des cinquante dernières années. Non pas que Meillet lui-même soit l'auteur responsable de tous les progrès réalisés et qu'on doive en reporter le mérite à lui seul. Mais d'une part, sa doctrine était assez souple pour qu'il pût y introduire aisément les idées nouvelles en leur donnant la place et la portée qu'elles devaient avoir. Et d'autre part, son activité toujours en éveil dominait à tel point les progrès de la science, qu'il n'y a guère de création utile qu'il n'ait prévue, souhaitée, encouragée.

Pour bien comprendre son œuvre et en apprécier l'originalité, il faut se représenter l'état où se trouvaient les études linguistiques quand il commença à s'y donner. C'était l'époque où les néogrammairiens jouissaient du plus grand prestige. La linguistique n'était guère conçue et pratiquée que sous l'aspect historique et comme application de la méthode comparative. Les découvertes de la phonétique historique, les travaux morphologiques de l'école de Leipzig renforcés par le génial *Mémoire* de Ferdinand de Saussure, donnaient aux résultats de la méthode comparative un éclat justifié.

Meillet fut avant tout un comparatiste ; il l'est resté toute sa vie. Son œuvre entière n'est que l'illustration pratique de la méthode, et il en a donné l'exposé théorique le plus complet dans les conférences qu'il a faites en 1924 à Oslo. A ses yeux, la comparaison est le seul instrument efficace dont dispose le linguiste pour faire



l'histoire des langues. On se rappelle la séance du Congrès de la Haye, où certains orateurs semblaient traiter avec dédain la comparaison comme une méthode surannée, qui avait épuisé tous ses effets ; d'où l'on pouvait conclure que les linguistes devaient désormais chercher une autre voie. Meillet se redressa brusquement et s'écria d'un ton énergique : « Mais moi, je suis comparatiste ! » Chacun fut frappé de la vigueur presque agressive dont Meillet proclama cette affirmation. C'est qu'il s'agissait pour lui de défendre ce qui avait été le principe directeur de toute son activité scientifique.

La linguistique historique repose sur un postulat, qui est une vérité d'expérience. C'est que, en se transmettant d'une génération à une autre, les langues subissent des changements qui sont continus, réguliers et inconscients. Et la méthode comparative n'est qu'un moyen de prolonger l'histoire dans le passé, c'est-à-dire d'atteindre un état linguistique sur lequel ne subsiste aucun document écrit. Elle s'appuie sur le raisonnement qui suit : lorsque deux ou plusieurs langues différentes présentent des similitudes de structure telles qu'elles ne puissent s'expliquer ni par des coïncidences fortuites ni par des emprunts de l'une à l'autre, on doit conclure que ces langues représentent les développements indépendants d'un état linguistique commun plus ancien dont elles sont issues séparément. Telle est la base de la grammaire comparée.

La méthode comparative est d'autant plus efficace qu'elle opère sur des langues plus nombreuses et d'une singularité plus marquée. Aussi est-ce sur les langues indo-européennes qu'elle avait obtenu, et cela dès le milieu du *xix<sup>e</sup>* siècle, les résultats les plus clairs et les plus sûrs. Mais pour être un véritable comparatiste, il fallait posséder soi-même une connaissance directe et personnelle du plus grand nombre possible des langues sur lesquelles devait porter la comparaison. Meillet fut dès le début pénétré de cette vérité ; et il recommanda toujours à ses élèves d'acquérir la pratique d'une langue au moins de chaque groupe de la famille. Initié à la grammaire comparée par Bréal et Ferdinand de Saussure, il se fit élève de Bergaigne pour le sanskrit, de James Darmesteter pour l'aveistique, de L. Havet et de Riemann pour le latin, de d'Arbois de Jubainville pour l'irlandais, d'Arsène Darmesteter et de Gaston Paris pour les langues romanes.

Dès le début, deux groupes de langues l'attirèrent particulière-

ment, le slave et l'arménien. Il se tourna vers le slave, parce que nul n'enseignait alors la linguistique slave en France et qu'il voyait là une discipline nouvelle à fonder; mais surtout parce que son ami Paul Boyer, qui était alors en Russie, où il suivait les cours de Fortunatov et voyait travailler Chakhmatov, lui signalait avec insistance combien les langues slaves avaient d'importance pour la grammaire comparée de l'indo-européen et offraient encore au linguiste un terrain neuf et fécond à cultiver. Son intérêt pour l'arménien était également d'ordre scientifique. Hübschmann avait démontré quelques années seulement auparavant que l'arménien formait un groupe linguistique distinct, indépendant de tous les autres. On avait cru d'abord qu'il se rattachait à l'iranien. Mais ce n'était qu'une apparence, due au fait que pendant plus de trois siècles, l'Arménie ayant été dominée par une aristocratie parthe, un nombre considérable de mots d'origine iranienne avait pénétré par emprunt en arménien. C'était pour un jeune linguiste une occasion excellente d'apprendre à discerner jusqu'où peut s'exercer sur une langue une influence étrangère et quels sont les traits particuliers qui attestent et justifient la parenté. En 1890, Meillet se mettait à l'étude du russe et dès 1887, il suivait à l'École des Langues Orientales les cours d'arménien de Carrière.

La façon dont ce comparatiste étudiait les diverses langues peut être proposée en modèle aux linguistes. Il apportait à cette étude tout le souci de précision du philologue. C'est pour lui qu'aurait pu être créé le terme de *philologie comparée*. Linguistique, et philologie sont deux disciplines que certains sont enclins à distinguer, voire même à opposer. En réalité elles se complètent et l'exemple de Meillet prouve que dans un bon esprit elles sont inséparables. Dès le début, Meillet a mis en pratique un principe qu'il a souvent répété à ses élèves : c'est qu'un linguiste ne doit utiliser un fait quelconque que s'il en connaît la valeur exacte dans la langue d'où ce fait est tiré; et pour acquérir cette connaissance, le meilleur moyen est d'étudier la langue en philologue. Les travaux de Meillet qui ont eu linguistiquement le plus de portée s'appuyaient sur une pratique philologique des langues qu'ils concernent; et l'on peut citer comme des modèles d'enquêtes philologiques ses recherches sur la métrique védique, sur le duel ou le pronom personnel en gotique, sur la tradition du texte de l'Avesta, sur la syntaxe de l'arménien, sur tant de questions relatives au



slave. Il n'a jamais considéré l'établissement philologique d'un fait comme une fin, mais comme un moyen pour atteindre une vérité plus générale. Inversement, il a toujours pensé qu'une idée linguistique était sans valeur quand elle ne reposait pas sur l'observation éclairée d'un fait. En cela, il se montrait le disciple de Louis Havet, de Ferdinand de Saussure, de Michel Bréal.

L'enseignement de Louis Havet frappa Meillet par la rigueur de la méthode et l'enchaînement quasi mathématique des raisonnements ; il en garda toujours l'empreinte. C'est à lui qu'il doit sans doute cette recherche des formules précises, cette habitude des démonstrations lumineuses. Mais c'est l'enseignement de Fr. de Saussure qui exerça sur lui l'influence la plus forte. L'illustre Genevois avait une singulière puissance de séduction. Tout en lui faisait aimer la science qu'il enseignait : l'élégance et la distinction de sa personne, sa voix harmonieuse, son inspiration de poète qui se traduisait par un jaillissement de belles images et laissait entrevoir derrière ses paroles tout un monde d'idées, de souvenirs et d'impressions. L'article nécrologique que Meillet lui consacra dans l'*Annuaire de l'École des Hautes Études* (1913-1914, p. 113 et ss.) débordé de reconnaissance. « La pensée de F. de Saussure était si riche, dit-il, que j'en suis resté tout pénétré. Je n'oserais, dans ce que j'ai écrit, faire le départ de ce que je lui dois ; mais je suis sûr que l'enseignement de F. de Saussure est pour beaucoup dans ce que des juges bienveillants ont parfois pu trouver à y louer ». Il y a dans ces paroles un excès de modestie. Cependant, en toute occasion, Meillet mit sa fierté à se réclamer de F. de Saussure. C'est à lui qu'il attribuait le principal mérite de sa vocation et de sa formation linguistique.

A Michel Bréal, il était en plus redevable de ses qualités d'humaniste. L'explication d'un texte grec faite par Bréal était un charme. Elle faisait sentir et comprendre ce qu'une langue peut devenir sous l'action des hommes de génie qui la parlaient. La langue grecque a servi d'expression à une civilisation supérieure, façonnée et affinée par les spéculations philosophiques les plus profondes, par les inventions poétiques les plus belles, par les expériences politiques les plus hardies. Ce caractère de la langue grecque, si bien apprécié par Cicéron qu'il s'était efforcé d'en marquer sa propre langue, Meillet en avait dès le lycée reconnu la valeur. Mais, en partie grâce à Bréal, sa culture d'humaniste servit à des fins scientifiques. Non seulement il lisait par plaisir dans le

texte grec un dialogue de Platon ou une tragédie de Sophocle — ce qui lui arrivait presque chaque année pendant les vacances — ; mais cette lecture lui suggérait des réflexions qu'il rapportait à une vue d'ensemble du développement de la langue grecque. Cette pratique personnelle, cette intelligence méditée des textes donnent une valeur particulière à l'*Aperçu* qu'il publia en 1913 et qui est un de ses plus beaux livres.

Philologue et humaniste, Meillet, en abordant la linguistique comparative, avait le moyen d'en corriger certains défauts. Telle qu'elle était pratiquée par les maîtres les plus en renom, telle qu'on la trouve par exemple dans le *Grundriss* de Brugmann, qui commençait justement à paraître en 1886 et qui est si admirable à tant d'égards, elle prêtait le flanc à un double reproche. C'était d'abord de faire un choix parmi les faits de langue considérés et ensuite d'étudier les faits choisis dans leur continuité historique en les isolant de la langue. Une condition nécessaire et suffisante du travail historique à accomplir était de dégager de la masse des faits de langue ceux qui représentaient la tradition pendant la durée la plus longue et ceux dont la singularité répondait aux exigences de la méthode. Car c'est avec les anomalies de l'époque historique qu'on restitue la règle d'une époque plus ancienne. Il n'y avait donc qu'à étudier ces anomalies en elles-mêmes, après les avoir classées dans des compartiments indépendants. Ce procédé avait l'inconvénient d'émettre la matière et de la répartir suivant un procédé factice que la réalité ne justifiait pas.

Meillet est un des premiers à avoir proclamé la nécessité de ne pas isoler les faits linguistiques de la langue à laquelle ils appartiennent, c'est-à-dire de partir toujours de l'état général pour juger des faits particuliers. Dans son *Cours de Linguistique Générale*, F. de Saussure a montré toute l'importance de l'étude synchronique ou statique opposée à l'étude diachronique ou évolutive des langues. Meillet a toujours enseigné que la valeur d'un fait linguistique quelconque dépend avant tout du système dont il fait partie. Et il a mis cet enseignement en pratique dans tous ses travaux d'histoire comparative. Il estimait en effet que l'évolution linguistique doit être considérée comme une succession d'états de langues, dans lesquels chacun des faits est lié à l'ensemble et en tire sa valeur. C'était donner à la grammaire comparée une base concrète, c'était lui imposer comme point de départ un contact étroit avec le réel.



Cette conception devait naître de simples réflexions sur la nature du langage, telle que l'enseignement de ses maîtres la lui avait présentée. Mais Meillet y fut en outre conduit par le développement même de la linguistique autour de laquelle certaines disciplines se créaient, qui aboutissaient à faire prévaloir l'étude des états de langue. C'était le cas de la phonétique expérimentale, dont Rousselot avait posé les principes en 1892 et à laquelle Meillet, suivant l'exemple de ses maîtres Gaston Paris et Louis Havet, s'était intéressé dès le début. Or le résultat le plus clair de la science nouvelle était d'établir l'unité du système phonétique. L'ensemble des habitudes articulatoires constitue pour chaque individu isolé un système dont toutes les parties se correspondent. Quand on confronte les données fournies par l'observation de plusieurs individus, on est amené à considérer la phonétique de chaque langue comme un système cohérent et fermé. Bien mieux, on peut en donner une formule qui, résumant les principes généraux du système, diffère pour chaque langue et en explique l'évolution. L'unité du système phonétique est telle en effet, que les changements ultérieurs sont en germe dans l'état précédent; il y a une sorte de nécessité organique qui commande et dirige l'évolution, en l'entraînant dans un sens qui n'est pas fortuit. La comparaison des évolutions propres à chaque langue aboutit à la constitution d'une phonétique générale, dont M. Grammont cherchait alors les principes avant de les formuler définitivement dans son magistral *Traité*.

Excellent phonéticien, bien qu'il ne se soit jamais exercé lui-même au maniement des appareils, Meillet avait compris l'importance de la phonétique expérimentale pour l'étude historique des langues. Dans un article écrit en collaboration avec Rousselot, il montra le profit que le linguiste peut tirer de l'aide du phonéticien. L'analyse que fait celui-ci des conditions où se produisent les sons éclaire et justifie les transformations qu'ils subissent au cours de l'histoire des langues. Meillet fut d'autre part l'un des premiers à saisir l'originalité des travaux de son ami Grammont, tant sur l'interprétation et le classement des changements phonétiques que sur le mécanisme psychologique qui les provoque et les prépare. Il a lui-même en maint article sur des détails de la phonétique de plusieurs langues donné des preuves de sa compétence technique. La phonétique du grec, du slave, de l'arménien lui doit de sérieux progrès, et c'est lui qui a défini le phénomène de

la différenciation, en illustrant sa doctrine d'exemples décisifs et bien choisis.

C'est toutefois la morphologie qui lui paraissait la partie la plus importante de la linguistique, parce qu'elle touche plus profondément à l'activité mentale de ceux qui parlent et qu'elle caractérise plus fortement la langue. Il la concevait d'ailleurs au sens le plus large. Le plus difficile est de définir le mot, car la définition du mot varie suivant les langues, le mot n'étant dans chacune qu'un élément interchangeable à l'intérieur de la phrase. C'est donc de la phrase qu'il faut partir, car la phrase est le fait linguistique fondamental : c'est par phrases que l'on pense et que l'on parle. Ainsi se trouvait dissipée une équivoque qui a longtemps pesé sur les travaux des linguistes. Beaucoup d'entre eux croyaient devoir établir une opposition entre la grammaire proprement dite et la syntaxe. C'est assez tard que la syntaxe a pris place dans les travaux de grammaire comparée. On se croyait quitte envers l'étude comparative d'une langue quand on avait disséqué les sons (c'est-à-dire d'abord les graphies) avec une minutie souvent excessive ou quand on avait opéré le classement et tracé l'histoire des formes grammaticales. La syntaxe était abandonnée aux philologues. On feignait de croire que, touchant au style, elle empiétait sur l'art littéraire et par suite ne comportait pas de ces lois fatales et aveugles par lesquelles la linguistique se piquait de rivaliser avec les sciences de la nature.

Meillet a supprimé le divorce entre la morphologie et la syntaxe en les réunissant dans la considération de la phrase, à l'intérieur de chaque état de langue. Il a montré que les formes ne sauraient être étudiées séparément de leur emploi. Car c'est l'emploi qui commande la forme et qui en explique l'histoire. On voit des formes s'user et disparaître, d'autres se créer pour restaurer ou remplacer les anciennes. Les vicissitudes de la morphologie ne sont que les conséquences du travail de l'esprit sur les éléments dont il dispose pour la constitution de la phrase. C'est donc par l'examen des conditions syntactiques qu'il faut prélude à toute étude des morphologies. De ce principe sont sorties ces belles recherches sur la syntaxe de l'arménien, sur l'emploi des formes verbales en slave, ou en grec. De là aussi cette étude si originale sur la phrase nominale, qui a éclairé d'un jour nouveau la syntaxe et la morphologie de plusieurs langues.

En s'appliquant à l'analyse de la structure ancienne de l'indo-



européen, Meillet a donné de cette langue une idée toute nouvelle aussi. Les néo-grammairiens, dont chez nous Victor Henry continuait la méthode, présentaient trop souvent l'indo-européen comme une construction en façade très régulièrement dessinée, très richement ornée, mais sans profondeur et derrière laquelle il n'y avait rien. C'était une borne à laquelle s'arrêtait notre connaissance du passé, un obstacle que l'on ne pouvait pas franchir. Meillet a dissipé ce que cette conception avait de schématique, assoupli ce qu'elle avait de rigide. Ce que fournit la méthode comparative, ce n'est pas une restitution de l'indo-européen, c'est un système défini de correspondances entre des langues historiquement attestées. Mais l'indo-européen devait avoir toute la variété, l'exubérance, le mouvement de la vie. Il est possible d'y distinguer des survivances d'états de langue plus anciens, d'en replacer les différents traits dans la perspective de l'histoire. Meillet s'intéressa aux tentatives qui furent faites pour établir un lien entre l'indo-européen et le sémitique ou le finno-ougrien. Il laissait en effet la porte ouverte à l'étude du préindoeuropéen. On sait que cette étude devait être après lui magistralement poursuivie.

La tâche idéale de l'historien du langage est de fixer les lois suivant lesquelles les changements linguistiques sont susceptibles de s'opérer. Il s'agit de lois générales, qui ne sont pas seulement destinées à formuler des correspondances entre des états historiquement différents, et à expliquer le développement d'une même langue; mais de lois qui puissent également s'appliquer à toutes, bien loin d'être limitées à une seule. En plus en effet des modifications qui tiennent aux conditions particulières de la structure de chaque langue, il y en a qui sont dues à des causes générales qui sont les mêmes partout. Chaque langue est un système de forces en équilibre instable, un *système de tendances*. Parmi ces tendances, il y en a qui naissent des conditions mêmes de la langue. Mais il y en a aussi qui sont des tendances générales. Celles-ci n'aboutissent que si les circonstances leur sont favorables. Les formules qui les résument n'expriment jamais que des possibilités, et non des nécessités. Elles énoncent des conditions constantes qui s'appliquent au développement des faits linguistiques. Elles indiquent comment l'évolution doit se faire, si toutefois elle se fait.

Le résultat de l'évolution n'est jamais identique sur toute l'étendue d'un même domaine. On ne rencontre nulle part l'unité linguistique complète. L'étude historique des langues suggérait

bien cette vérité; mais elle n'en fournissait pas la preuve et encore moins l'explication. Il a fallu pour cela la géographie linguistique. Cette discipline qui est née en France, sous l'impulsion de Gilliéron, a renouvelé et enrichi l'étude historique des langues. Elle a d'abord obligé le linguiste à partir de l'état de langue, puisque c'est seulement à l'intérieur de l'état de langue que les faits se limitent, s'opposent et se définissent. Mais de plus elle a posé, sous la forme la plus saisissante, le problème de la différenciation dialectale et des rapports entre la langue commune et les parlers locaux. Meillet a été des premiers aussi à comprendre ce qu'il y avait de génial dans les idées de Gilliéron. Il a suivi et encouragé ses travaux; il en a lui-même profité pour perfectionner sa propre méthode. Il s'en est inspiré en effet pour écrire son article sur *les effets de l'homonymie dans les langues indo-européennes* (Cinquantenaire de l'École des Hautes Études, p. 169 et ss.), et l'influence s'en manifeste aussi dans son livre sur les *Dialectes indo-européens*.

« Les changements linguistiques, disait-il dans l'Introduction de cet ouvrage, se conditionnent les uns les autres. De plus, le groupe de localités où a lieu un même changement important est un groupe où se manifeste l'action de causes communes. Il y a donc chance pour que les lignes qui enserrant les groupes de localités où se produisent plusieurs innovations indépendantes viennent à coïncider entièrement, ou du moins se rapprochent et se suivent souvent de très près. Un ensemble de localités où se produit ainsi, de manière indépendante, une série de changements concordants, qui sont en conséquence enserrées par un certain nombre de lignes d'isoglosses et s'opposent par là aux parlers voisins, constitue un *dialecte naturel*. » Il concluait que, pour être un peu flottante, la notion de dialecte n'en est pas moins réelle, car elle correspond à un sentiment très net dans l'esprit de ceux qui parlent. Cette façon toute nouvelle de se représenter, après Schleicher et Johann Schmidt, l'extension et la division dialectale de l'indo-européen, s'inspirait naturellement des conceptions statiques de la géographie linguistique; mais elle n'était aussi qu'une conséquence des idées qu'avait Meillet sur le développement du système de la langue.

Si chaque langue a son système propre, la tâche du linguiste est d'en dégager l'originalité. C'est à cette tâche qu'est consacrée l'*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (1903, 7<sup>e</sup> éd. 1934). Le premier mérite de ce livre est

que, tout en mettant en évidence les traits particuliers de l'indo-européen commun, il fait ressortir en quoi chaque langue s'en distingue. Il permet de reconnaître au cours de l'histoire la part des survivances et celle des innovations. C'est un manuel indispensable aux philologues qui se consacrent à l'étude d'une langue indo-européenne quelconque, lorsqu'ils veulent en comprendre et en apprécier le développement historique. Car la grammaire historique d'une langue ne peut être que comparative. Même pour les langues les mieux connues, il s'en faut de beaucoup que tous les détails de l'évolution soient fournis par des textes. On ne peut donc utiliser les diverses formes attestées que par les procédés comparatifs.

C'est ce que Meillet s'est proposé de mettre en lumière dans une série d'ouvrages où il traite, séparément, de telle ou telle langue indo-européenne. Si ces ouvrages sont fort différents entre eux par le plan et la composition, c'est qu'ils s'adaptent toujours exactement à la matière à laquelle ils sont consacrés. Il avait commencé en 1902 par une *Esquisse de la grammaire comparée de l'arménien classique* (dont il prépara en 1936, avec l'aide de MM. Mariès et Benveniste une seconde édition entièrement refondue, qui ne parut en librairie que quelques semaines après sa mort). Ce fut ensuite son livre sur *les Caractères généraux des langues germaniques* (1916; 4<sup>e</sup> éd. en 1930), puis son livre sur *le Slave commun* (1924; 2<sup>e</sup> édition en 1934 avec le concours de M. Vaillant). On y peut joindre sa *Grammaire du vieux-perse*, terminée en 1913, mais publiée seulement en 1915 et dont il donna une édition nouvelle en 1931 avec la collaboration de M. Benveniste. Bien qu'elle soit essentiellement descriptive, cette grammaire est nourrie de comparaison, et Meillet s'y est efforcé de marquer la place qu'occupe la langue des inscriptions de Darius dans le développement si traversé d'éclipses et si chaotique de l'ancien iranien. Comme dans les ouvrages précédents, il y fait preuve d'une connaissance minutieuse de tous les détails de la langue. Il avait acquis cette connaissance par une étude directe des textes, et les faits recueillis par lui, classés suivant le plan historique, se trouvaient interprétés exactement grâce à la compétence que son expérience de nombreuses langues lui valait.

Entre temps, il avait eu l'occasion d'affirmer sa maîtrise de linguiste comparatiste par le déchiffrement du tokharien B. La découverte de textes en langues inconnues au centre du Turkestan



chinois avait naturellement excité vivement sa curiosité. Parmi les documents qu'avait rapportés la mission Pelliot, son ami Sylvain Lévi avait reconnu des textes bouddhiques, et grâce à la connaissance exceptionnelle qu'il s'était acquise de la littérature bouddhique, il avait réussi à en déterminer la nature exacte et en gros le sens. Mais il restait à faire l'interprétation linguistique, il restait à fixer la phonétique et la grammaire de cette langue, à en éclairer le vocabulaire. Cette tâche revenait à Meillet. La collaboration de ces deux hommes de génie, si différents d'ailleurs de tempérament, est un des plus touchants épisodes de leur commune amitié. On en connaît le résultat : l'identification d'une langue indo-européenne nouvelle, le koutchéen, dialecte tokharien, qu'on appelle parfois encore tokharien B. On trouvera l'essentiel sur la découverte dans l'article, trop modeste d'ailleurs, où Meillet a exposé en 1913 la question du tokharien (*Indogermanisches Jahrbuch*, t. I, p. 1-20).

Toutefois, les plus beaux livres de Meillet, ceux qui lui ont valu le plus de lecteurs et qui lui assurent la gloire la plus durable, sont peut-être ceux qu'il a consacrés au grec et au latin : *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* (1913 ; 4<sup>e</sup> éd. 1935), *Esquisse d'une histoire de la langue latine* (1928 ; 3<sup>e</sup> éd. 1933). La tâche était difficile. Seul un homme comme lui pouvait oser l'entreprendre ; seul il était capable de la mener à bonne fin. Pour retracer le développement de ces langues, tel que Meillet le concevait, le linguiste n'a pas seulement à classer, après bien d'autres, une masse de faits grammaticaux et à les mettre en place dans la perspective de l'histoire. Il est en présence de deux langues par lesquelles se sont exprimées deux des littératures les plus belles et les plus riches que le monde ait connues, et deux littératures dont notre civilisation occidentale est sortie toute entière. Il fallait une puissance de vision singulière pour embrasser d'un seul coup d'œil le double ensemble de cet extraordinaire développement, pour en discerner les divers courants et les influences, pour mesurer les actions, internes et externes, qui le commandent et l'entraînent. La connaissance, même minutieuse, des faits linguistiques ne suffisait pas. La seule interprétation correcte de ces faits exigeait qu'ils fussent rapportés aux causes qui les ont produits. L'histoire des langues n'était qu'un aspect de l'histoire des civilisations.

A chaque étape de l'histoire de ces langues, on rencontre en effet l'action de causes sociales. Le détail des faits linguistiques

s'éclaire sans cesse à la lumière des accidents variés de l'histoire des civilisations. Dans la complexité des états de langue successifs, se cache une réalité sociale. Meillet a mis en évidence l'action produite sur les langues par les mouvements de population, les migrations, les conquêtes, les événements politiques, les conditions économiques, les organisations religieuses, les créations littéraires. En traitant du latin, il a fait ressortir l'influence exercée à Rome par le prestige d'Athènes et les efforts d'un Cicéron pour faire passer dans sa propre langue le trésor de science et de poésie qu'enfermait la langue grecque. Il a fait comprendre en un mot que l'évolution des langues est sous la dépendance directe des faits de civilisation.

Depuis longtemps, Meillet était justement pénétré de cette idée que tout fait de langue manifeste un fait de civilisation, ou pour mieux dire, que le fait linguistique est, par excellence, un fait social. Sans avoir jamais été élève ni disciple de Durkheim, il avait été attiré par la doctrine du grand sociologue et s'était rencontré avec lui sur le caractère social du langage. Collaborateur de l'*Année Sociologique* par divers comptes rendus, il y montra combien la méthode de Durkheim s'appliquait au langage, dont elle éclairait le développement. Il y formula les principes d'une linguistique sociologique, dont il devait donner dans la suite de lumineuses démonstrations. « Les caractères d'extériorité à l'individu et de coercition par lesquels Durkheim définit le fait social apparaissent dans le langage avec la dernière évidence », écrit-il en 1905-1906. Et plus tard, reprenant la distinction établie par Ferdinand de Saussure entre la langue et la parole : « La langue n'a pas d'existence hors des individus qui la parlent ou qui l'écrivent ; néanmoins elle est indépendante de chacun d'eux, car elle s'impose à eux ; sa réalité est celle d'une institution sociale, immanente aux individus, mais en même temps indépendante de chacun d'eux, ce qui répond exactement à la définition donnée par Durkheim du fait social. »

C'est un article de linguistique sociologique qu'il publia en 1911 sous le titre *Différenciation et unification dans les langues*. Il y enseignait que l'unité de langue dépend de la cohésion des forces sociales. Lorsque le lien qui maintient ces forces vient à se relâcher ou à se rompre, il se produit dans la langue une brisure correspondante. L'exemple du latin illustre remarquablement cette doctrine. Les langues communes sont toujours des langues de civilisation ;

et les Romains ont porté leur langue aussi loin que leur empire s'est étendu. La dislocation de cet empire a entraîné le morcellement de la langue ; de là l'indépendance des divers parlers romans, qui se sont développés isolément les uns des autres jusqu'au jour où des forces sociales y ont déterminé des groupements nouveaux par création d'unités culturelles qui ont fait naître autant de communautés linguistiques. Ce que l'histoire des langues romanes offre aux yeux du linguiste s'est produit certainement ailleurs. On ne peut comprendre autrement le développement des langues indo-européennes. L'indo-européen est une langue de chefs et d'organiseurs imposée par la force et le prestige d'une aristocratie conquérante. C'est une langue commune qui suppose une unité de civilisation.

Pour connaître cette civilisation, la langue est naturellement la source d'information la plus sûre. Encore faut-il savoir en interpréter le témoignage. L'ethnologie fournit à cet égard un secours des plus précieux. Meillet suivit avec un vif intérêt les travaux de M. Lévy-Bruhl, où la sociologie de Durkheim trouvait des applications constantes et péremptoires. Il s'intéressait en même temps aux travaux de M. Meinhof sur le bantou, de M. Uhlenbeck et de son école sur l'algonquin. Ces travaux lui suggérèrent des explications nouvelles de nombreux faits de l'indo-européen. Son article sur *les interdictions de vocabulaire* (1906), ses remarques sur la catégorie du genre sont le résultat des réflexions qu'il tira tant de l'ethnologie que de la linguistique des peuples dits sauvages. Les langues de ces peuples sont toujours instructives pour ceux qui s'occupent des langues de civilisés. Il s'agit en somme des mêmes procédés linguistiques, mais utilisés par des mentalités actuellement différentes. Les langues de civilisés présentent mainte survivance d'un état de langue « sauvage » et les différences qu'on observe entre les états actuels des deux types de langues ne sont que les conséquences de transformations sociales.

C'est dans le vocabulaire que se manifeste le plus clairement l'influence des faits sociaux. Chaque mot a son histoire propre ; mais la meilleure façon d'établir entre les mots des rapports définis est de les considérer sous l'angle social. Meillet s'est toujours intéressé à l'étymologie. Il s'en faisait toutefois une conception toute personnelle. Sa thèse latine *De indo-europaea radice « Men »* devait être dans sa pensée le spécimen d'un article développé de dictionnaire étymologique indo-européen. On juge des dimensions



qu'aurait eues ce dictionnaire si tous les articles en avaient été rédigés d'après la même proportion. Il avait songé à un dictionnaire étymologique des langues slaves, qu'il avait préparé sur fiches et dont il donna l'essentiel dans ses *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux-slave* (2 vol. 1902 et 1905). En divers recueils ou mémoires, il a publié nombre de remarques étymologiques. Elles s'inspirent toutes d'une même méthode. Il s'agit de replacer chaque mot dans son milieu, de l'expliquer par l'ensemble du vocabulaire dont il fait partie et d'en suivre l'histoire dans le passé aussi haut que les documents en assurent une tradition continue. Cette méthode peut s'appliquer utilement à un certain nombre de mots dans chaque langue. Mais il y en a beaucoup aussi qui y échappent, parce que nous ignorons bien souvent le passé des mots.

Il y a dans toute langue une masse de mots sans étymologie, même parmi les plus usuels. Meillet, en signalant le fait, prenait plaisir d'ajouter qu'il n'avait aucune importance. Autant les mots dont l'étymologie est sûre sont précieux pour le linguiste, autant celui-ci doit se désintéresser de ceux dont l'étymologie est inconnue, ou simplement douteuse. La divination n'a rien à faire ici. L'étymologie n'est que l'application rigoureuse de la méthode historique. Le *Dictionnaire étymologique* de la langue latine qu'il fit en 1932 avec la collaboration de M. Ernout parut à certains d'un scepticisme excessif. Son parti pris de sévérité était un avertissement donné aux linguistes qu'une étymologie, pour être utilisable, doit offrir toute garantie de certitude. Si cette garantie fait défaut, il est inutile et souvent dangereux d'insister. En agissant ainsi il rendait service à la science du langage. Pour lui, l'étymologie n'était pas un jeu d'esprit, où l'on fait preuve d'imagination et d'ingénieuse fantaisie. L'étymologie est une science positive, qui ressortit d'une part à la psychologie, puisqu'elle reflète l'activité de l'esprit opérant sur le sens des mots, et d'autre part à la sociologie, puisqu'elle nous éclaire sur l'histoire des mœurs. Mais en fin de compte, c'est le caractère sociologique qui est le plus marqué.

Le lien qui unit les mots aux choses est purement arbitraire ; il n'y a entre les deux qu'une relation de fait, nullement de nature. Mais ce lien est très puissant, car il résulte d'une convention sociale. Les accidents divers que subit le sens des mots (extensions, déplacements, restrictions, etc...) sont tous de caractère social. « Les conditions psychiques de la sémantique sont constantes,

disait-il dans son article de l'Année sociologique, *Comment les mots changent de sens* ; elles sont les mêmes dans les diverses langues et aux diverses périodes d'une même langue ; si donc on veut expliquer la variation, il faut introduire la considération d'un élément variable lui-même ; et étant données les conditions du langage, cet élément ne peut être que la structure de la société où est parlée la langue considérée. » C'est donc toujours à la conception sociologique que le linguiste est ramené. Cette conception éclaire, soutient, nourrit tous les travaux de Meillet.

Lorsqu'au milieu du tumulte produit par la guerre, Meillet jeta les regards sur l'état linguistique de l'Europe, c'est de cette conception encore qu'il s'inspira pour dégager de ce spectacle des considérations générales. Son livre sur *les Langues dans l'Europe nouvelle*, paru en 1918, est assurément un de ses plus originaux. Il l'écrivit au courant de la plume, en quelques semaines ; mais on n'y sent pas l'improvisation. Les idées qu'il y développa lui étaient devenues tellement familières qu'il trouva pour les exprimer des termes d'une rare précision. Son but était « d'exposer la situation linguistique de l'Europe telle qu'elle est et non comme les vanités et les prétentions nationales exaspérées depuis le xix<sup>e</sup> siècle souhaitent qu'elle soit. » Il n'apportait pas des solutions toutes prêtes, estimant que le rôle du savant n'est pas de mener, mais d'éclairer ceux qui ont la charge d'agir. Il se proposait de montrer que les langues sont ce que les font les sociétés qui les emploient. Quand il refit de cet ouvrage une nouvelle édition en 1928, avec l'aide de M. Tesnière, il put constater combien les plus récents événements justifiaient les opinions qu'il y avait avancées.

Dans les dernières années de sa vie, il avait souvent entretenu ses amis d'un projet d'ouvrage sur le développement de la langue française. Cet ouvrage aurait formé une sorte de triptyque avec ceux qu'il avait écrits sur le grec et le latin. Il en aurait été le panneau central. Meillet devait poursuivre l'histoire de notre langue jusqu'à l'époque contemporaine. C'est un regret cuisant que le temps lui ait manqué pour produire une pareille œuvre, qui aurait été si riche d'enseignements sur le passé et sur le présent de notre langue. Le même regret s'applique à un projet de traité de linguistique générale, où il devait condenser en formules très brèves mais fortement liées les fruits de son incomparable érudition linguistique. Ce livre aurait été une somme, où l'on aurait trouvé résumé l'essentiel de l'activité linguistique des cinquante dernières années,

et pas seulement de la sienne, car ce penseur si original suivait d'un œil attentif tout ce qui se publiait sur la science du langage en France et à l'étranger.

On a pu voir, par ce qui précède, avec quelle sympathie il accueillait toute recherche nouvelle, toute idée qui lui paraissait un progrès. Il n'exprima des doutes que sur ce qui n'était pas à ses yeux strictement scientifique. Ainsi il réserva toujours son jugement sur la Schallanalyse de Sievers ; il y voyait une sorte d'art divinatoire, fruit d'un don individuel étrange, mais qui ne comportait pas de doctrine et qui était sans profit, puisqu'il était intransmissible et échappait à l'enseignement. Il manifesta aussi quelque répugnance à suivre le parti-pris « idéaliste » de l'école de M. Vossler. Cette recherche toute subjective du génie des langues, cette confusion de la linguistique avec l'esthétique et l'éthique lui paraissaient dangereuses ; il se défiait de cette prétendue doctrine comme d'une illusion qui faisait embrasser des ombres. Le vague et le flou l'inquiétaient, comme étant le réceptacle habituel des idées fausses. Il n'aimait que le clair et le vrai. Il était résolument réaliste et rationaliste. Comme son maître Ferdinand de Saussure, il considérait la langue comme la seule réalité accessible au linguiste et ne tolérait pas qu'on apportât à cette étude des conceptions a priori qui risquaient de la fausser. C'est ainsi qu'il aura été le linguiste le plus souple, le plus pénétrant, le plus complet que le monde ait connu.

\*  
\* \*

Beaucoup de savants sont de médiocres professeurs, soit qu'ils n'aient pas d'aptitude à l'enseignement, soit qu'ils le traitent avec mépris, comme un obstacle à la recherche. Il est certain que l'obligation de mettre au point un programme concerté en vue de faire connaître à de jeunes esprits la science faite paralyse souvent ce qu'il peut y avoir de spontané dans l'élaboration de la science qui se fait. L'imprévu est exclu d'un enseignement bien compris ; il faut suivre jusqu'au bout le plan adopté, en s'astreignant à ne négliger aucun détail, à développer également toutes les parties du sujet que l'on traite sans considération des préférences personnelles, à se tenir au courant des opinions diverses émises par tous ceux qui se sont auparavant occupés de la même question. Que de temps perdu pour la libre recherche ! Que de retard dans la chasse aux



découvertes, dans la poursuite des idées suggérées par l'inspiration du moment ! Ainsi raisonnent certains professeurs comme pour s'excuser à leurs propres yeux de se soustraire à la gêne du métier.

La production scientifique de Meillet n'a jamais souffert de ses obligations de professeur. Bien au contraire, il a trouvé dans l'enseignement une excitation et un aliment à la recherche ; pour mieux dire, il n'a jamais séparé l'un de l'autre. Il ne travaillait pas par humeur. Les idées qui naissaient dans son cerveau se rattachaient toujours à une conception d'ensemble, et il n'était satisfait que lorsqu'il avait trouvé pour les exprimer une forme claire, exacte, limpide qui en faisait voir l'enchaînement et la portée. L'élaboration de ses découvertes se poursuivait d'après une méthode rigoureuse, dans le sens même et dans l'ordre qu'elles devaient avoir pour être communiquées à d'autres cerveaux. Une fois la recherche achevée et la découverte mise au point, le résultat s'en présentait sous la forme qui convenait à un exposé oral ou écrit.

Par la parole comme par la plume, Meillet a été un admirable professeur. Il faisait une forte impression sur tous ceux qui ont eu l'occasion de suivre ses leçons. Les étrangers qui l'ont entendu, à Paris ou dans les conférences qu'il alla faire hors de France, ont conservé de son enseignement un souvenir impérissable. Ce qui frappait tout d'abord en lui, c'était cette gravité qui donnait à son attitude, bien que dépouillée de tout appareil, quelque chose de solennel, qui attirait le respect. C'était aussi cette contention de tout l'être qui, sans gaucherie ni raideur, du ton le plus simple et le plus uni, s'appliquait à suivre le fil du raisonnement et à pousser la démonstration jusqu'au bout. On était conquis par ce qu'il y avait de nouveauté dans la présentation des faits, de précision dans l'analyse des exemples, de rigueur dans le raisonnement, de valeur convaincante dans les conclusions. Chaque leçon ouvrait des perspectives qui semblaient illimitées ; on attendait avec impatience l'arrivée de la semaine suivante, où la suite de la doctrine serait exposée. On avait en l'écoutant la sensation directe et la jouissance de la vérité toute pure. Jamais de remplissage ou d'ornements inutiles. Pas davantage de vaine polémique. Il mettait sa coquetterie à honorer d'une politesse courtoise ceux mêmes dont il contredisait le plus fermement les théories.

Ses moyens oratoires étaient réduits. Il avait la voix faible et

comme voilée. Quand il s'abandonnait par hasard à la fougue pour affirmer une doctrine ou répondre à une contradiction, il y avait un contraste saisissant entre l'ardeur de conviction dont on le sentait animé et l'insuffisance de sa voix. Mais de pareils moments étaient rares. Le plus souvent, la leçon s'écoulait tranquille, sans éclat ni mouvement, sans qu'aucun sacrifice ait été fait à l'action oratoire. L'articulation était nette, et on ne perdait rien des mots essentiels, surtout quand Meillet parlait dans une salle de dimensions restreintes. D'ailleurs, le respect dont on l'entourait répandait dans la salle une atmosphère d'intimité quasi-religieuse, faite de dévotion et de recueillement. Chacun retenait son souffle. Rien ne venait troubler le silence du lieu, si ce n'est le grincement des plumes qui couraient sur le papier. Nombreux étaient les auditeurs qui s'appliquaient à recueillir les moindres paroles du maître et à se faire une copie intégrale de ses leçons.

Meillet disait volontiers de lui-même qu'il n'avait ni rythme ni nombre oratoire. Ses phrases étaient néanmoins toujours parfaitement construites, mais on ne s'en apercevait pas dès l'abord. Il ne marquait pas les transitions et par suite, on avait quelque peine à saisir du premier coup les divisions de la leçon. Comme le sujet était souvent peu accessible aux profanes, plus d'une fois un débutant se prenait à désespérer de suivre l'enchaînement des idées. Mais à combien n'est-il pas arrivé, en compulsant chez eux les notes prises au cours, d'y trouver un chapitre de livre tout fait, d'une clarté lumineuse, d'une composition achevée, où chaque développement avait la place et la longueur qui convenait, où les exemples venaient à point nommé appuyer la démonstration. C'est que Meillet ne laissait rien au hasard dans la préparation de ses cours. Il écrivait chaque leçon intégralement, de cette écriture minuscule, mais régulière, qui faisait le désespoir des imprimeurs. Il ne manquait pas d'apporter avec lui les notes qu'il avait rédigées. Mais il ne les utilisait pas. Il aurait été souvent en peine de les lire dans des salles mal éclairées, où ses yeux de myope se seraient en vain fatigués à les déchiffrer. Il parlait d'ailleurs le plus souvent les yeux clos derrière ses lorgnons.

Meillet avait à cœur de renouveler sans cesse son enseignement. Il ne refit jamais deux fois le même cours. Lorsque d'aventure, à la demande de ses auditeurs, il reprenait un sujet qu'il avait traité jadis, il le présentait sur un plan nouveau, en l'enrichissant du fruit de ses lectures et de ses réflexions personnelles. La liste de

ses sujets de cours, telle qu'on peut la relever sur les affiches de l'École ou du Collège, est d'une variété imposante. On y trouve d'abord naturellement les principaux problèmes de la phonétique et de la morphologie indo-européenne, mais aussi des questions spéciales relatives à certaines langues. Chaque année, il réserva une de ses conférences au slave, ne rompant avec cette habitude que pour substituer au slave le lituanien (à trois ou quatre reprises en tout). Avant son entrée à l'École des Langues, il traita souvent aussi d'arménien dans ses leçons des Hautes-Études. C'est à l'indo-iranien et au grec, tardivement et plus rarement au latin et au germanique, que son autre conférence a été alternativement consacrée. Au Collège de France, il a traité notamment de la structure de la phrase, de l'infinitif, du sens des formes verbales. En dernier lieu, il avait entrepris à l'École des Hautes-Études une étude complète du verbe grec, dont l'exposé a duré plusieurs années.

C'est à l'École des Hautes-Études que l'enseignement lui était le plus agréable, parce qu'il était plus intime et qu'il lui permettait un contact direct avec ses auditeurs. Au Collège de France, où les cours ont toujours plus d'apparat et de solennité, il avait trouvé le moyen d'oublier la majesté du lieu en choisissant une salle de petites dimensions, sans chaire ni tribune ; il y était de plain pied avec les auditeurs, qui étaient pour la plupart les mêmes qu'à l'École. La petite salle était souvent pleine ; il fallait arriver un peu avant l'heure du cours et dès l'ouverture de la porte s'assurer d'une place à la longue table centrale, sous peine de se tenir sur un coin de chaise hors de tout appui pour écrire, ou même de rester debout, ce qui arrivait toujours à quelques-uns. Sollicité parfois de se transporter dans une salle plus vaste, il s'y était toujours refusé, alléguant la fatigue que serait pour sa voix la nécessité de parler plus haut et plus fort. Cette raison n'était pas la seule ; peut-être n'était-ce même pas la bonne. La vérité est qu'il n'aimait pas à monter dans une chaire, à se trouver séparé par une barrière des élèves auxquels il s'adressait, à s'exposer au risque de voir sa leçon troublée par les allées et venues d'auditeurs oisifs, hors d'état de tirer aucun fruit de son enseignement.

Tous ceux qui en France se sont intéressés à la grammaire comparée depuis 1890 sont venus entendre Meillet. La plupart d'entre eux ont été ou sont encore membres de notre société. Relever la liste de ces auditeurs serait dresser une sorte de tableau



récapitulatif et nominatif de la linguistique française. La tâche n'est d'ailleurs possible qu'en ce qui concerne l'École des Hautes-Études, dont les annuaires (depuis 1894) mentionnent régulièrement les auditeurs de chaque conférence. Dès 1889, l'année où il fut chargé de la suppléance de son maître F. de Saussure, Meillet trouva devant lui, de l'autre côté de la table, ses condisciples de l'année précédente, Boyer, Dottin, Grammont, attentifs à l'écouter, et auxquels, dit l'un d'eux, ce changement de rôle paraissait tout naturel, tant ce jeune agrégé de 24 ans exerçait déjà sur ses pairs l'autorité que donnent l'expérience et le talent.

Chaque année lui amena quelques nouveaux disciples, dont quelques-uns devaient rester fidèles à la grammaire comparée et se faire un nom dans cette science. Ce fut dès 1893, Daniel Barbelet, dont notre société déplore la mort récente, puis Félix Lacôte le sanscritiste, Laronde et Montmitonnet, deux slavistes, sans parler du bon grammairien Marissiaux, agrégé de la promotion 1894, et d'un amateur de la linguistique, qui fut même bibliothécaire de notre société, Narcisse Chilot. C'est en novembre 1894 que le signataire de ces lignes vit pour la première fois Antoine Meillet, dans la petite salle de l'ancienne école, si peu confortable, mais si pittoresque, avec les carreaux disjoints de son parquet, le tuyau de poêle qui traversait la pièce, les chaises à moitié branlantes et cette table poussée toujours si près du mur que le maître en se retournant risquait d'essuyer le tableau avec le dos de son vêtement.

L'année 1896 vit venir aux conférences de Meillet Robert Gauthiot, qui entoura toujours son maître d'une chaude et fidèle affection, quasi ombrageuse. Sa mort, des suites d'une blessure de guerre, fut pour Meillet un coup dont il exprima avec émotion toute la gravité (voir notre *Bulletin*, t. XX, p. 127). C'est Gauthiot qui, avec l'auteur de la présente notice, prit l'initiative en 1901 de fêter par un volume de *Mélanges* le dixième anniversaire de l'enseignement de Meillet. La mode des *Mélanges* jubilaires n'était pas encore entrée dans les mœurs comme une habitude courante. Les *Mélanges linguistiques offerts à Meillet*, par leurs dimensions modestes, font maigre figure à côté des gros volumes dont certains de ses disciples ou de ses collègues ont été honorés. Il faut les considérer comme un simple recueil de travaux d'école. Le but des auteurs était moins de fêter leur maître que de manifester l'existence de son école et l'affectueuse camaraderie de la première génération de ses disciples. Entrepris à son insu, ils lui

causèrent, lorsqu'il en reçut le premier exemplaire à Châteaumeillant en juillet 1902, une surprise et une émotion dont il témoigna souvent sa gratitude. Il est fâcheux que les générations ultérieures n'aient pas saisi l'occasion d'un second, puis d'un troisième et même d'un quatrième anniversaire décennal, pour affirmer par de nouveaux *Mélanges* la vitalité de l'enseignement de Meillet et la variété des vocations suscitées par lui.

Au premier rang de la génération suivante, il faut compter Jules Bloch et Alfred Ernout. Ceux-ci étaient accompagnés d'Albert Cuny, sensiblement plus âgé qu'eux et dont la gravité se faisait familière et paternelle avec ses jeunes camarades. D'autres encore, Pierre Le Roux, Paul Gilles, Georges Lote, agrégés de grammaire ou en passe de le devenir, venaient demander à l'enseignement de Meillet de quoi vivifier et élargir les connaissances qu'exigeait la préparation du concours. En 1901, ce fut Pierre Boudreaux, qui après avoir fait ses preuves d'excellent helléniste, devait être une des premières victimes de la guerre. Autour de lui ou après lui vinrent au cours de Meillet, entre 1901 et 1904, Albert Grenier, Terracher, André Mazon, Oscar Bloch, Marcel Cohen, et deux jeunes savants, destinés aussi à l'holocauste de la grande tourmente, Henri Châtelain, Achille Burgun. Ce dernier laissait inachevée une œuvre dont le début annonçait un maître. Ami intime de Burgun, Maurice Cahen, victime lui aussi de la guerre, fut parmi les auditeurs de 1905-1906. La perte que sa mort causa aux études germaniques fut déplorée par Meillet en termes exacts et touchants (voir *Linguist. Hist. et gén.*, II, p. 206).

Dès 1902, on vit aussi venir à l'École un fidèle admirateur de Meillet, Joseph Reby, que l'étude de l'arménien avait conduit à la linguistique et qui après un long séjour au Caucase serait devenu un des maîtres de cette discipline si la mort ne l'avait frappé, jeune encore, en pleine activité. Dans le même temps, un autre arménisant, Macler, suivait les cours de Meillet, cependant que pour l'iranien, Meillet avait comme auditeur Marcel Mauss. Dans les années qui précédèrent la guerre, la liste des auditeurs français de Meillet comprend le germaniste Barat, Paul Collomp et Victor Magnien, deux hellénistes, Anziani (brillant normalien, membre de l'École de Rome, qui voulait se consacrer à l'étrusque, et qui fut tué au début même de la guerre), les slavistes Léon Beaulieux, Pierre Pascal et Tesnière, Louis Mariès l'arménisant, Lacombe le basquisant, M<sup>lle</sup> Homburger l'africaniste, enfin Bonnotte et André

Durkheim, ce dernier fils de l'illustre sociologue, deux jeunes normaliens fauchés par la guerre et qui donnaient les plus belles espérances.

La tourmente de 1914 ralentit naturellement le recrutement des auditeurs. Cependant, pendant la guerre, et dans les années qui suivirent, Meillet vit venir à ses leçons, entre autres Français, H. Yvon, G. Guillaume, J. Février, F. Mossé, Maurice Lacroix, puis André Vaillant, Sauvageot, Demiéville, Przyluski, Vey, Antoine Martel, Dumézil, Marie-Louise Sjöestedt, Louis Renou, Pierre Chantraine et le jeune Benveniste, auquel ses camarades devaient faire la surprise et l'hommage d'un volume d'*Étrennes* pendant qu'il accomplissait son année de service militaire (publié en 1928 avec une préface de Meillet).

C'est à M. Benveniste que Meillet laissa sa conférence de l'École, lorsqu'en 1927 il décida de résigner ses fonctions rétribuées. Mais, comme on l'a dit ci-dessus, il continua bénévolement un enseignement qui lui tenait à cœur, et il s'efforça de le donner tant que son état de santé le lui permit, prodiguant ses conseils et ses directions à de jeunes disciples, nouveaux venus à la science, et qu'il considérait avec joie comme les pionniers de l'avenir. C'étaient surtout, en plus de Michel Jonval, trop tôt ravi à la science, Albert Yon, André Prévot, René Labat, Armand Minard, Michel Lejeune, Stanislas Lyonnet, André Martinet, futurs docteurs dont les thèses s'ajoutent ou s'ajouteront bientôt à toutes celles que l'enseignement de Meillet a inspirées.

Ce qui frappe le plus quand on parcourt cette liste de noms si longue, c'est la variété des talents, des goûts, des vocations qu'elle représente. Tous les aspects de la linguistique y figurent, la linguistique générale, la géographie linguistique et la phonétique, aussi bien que les disciplines diverses qu'embrasse l'immense champ de la grammaire comparée, les langues classiques et l'arménien, celles de l'Inde et de l'Iran, les langues slaves, baltiques, germaniques, celtiques et romanes, et en dehors de l'indo-européen le sémitique, le finno-ougrien, le chinois, le caucasique, le basque et le bantou. Il n'est pas de domaine sur lequel Meillet n'ait jeté un regard toujours pénétrant, toujours perspicace, habile à saisir les traits essentiels et à les intégrer dans une considération d'ensemble. Des esprits formés aux disciplines les plus diverses, venus de tous les points de l'horizon, tournés vers les préoccupations les plus opposées, se sont trouvés réunis auprès de Meillet pour obtenir de



lui les règles les plus convenables à la direction de leurs travaux. Jamais école n'a montré plus de variété dans les fruits qu'elle a portés ; jamais maître n'a respecté davantage l'indépendance et la personnalité de ses disciples pour obtenir d'eux le maximum de profit dans la voie et suivant la méthode qui convenaient à chacun. L'art qu'avait Meillet de discerner les talents et de les utiliser à leur juste place était chez lui une qualité exceptionnelle. Il n'imposait jamais ses vues ni ses méthodes ; il suggérait seulement des réflexions, et si d'aventure l'auditeur s'étonnait ou se cabrait, il lui laissait le loisir de venir lui-même par le libre exercice de sa raison au point où son maître l'avait devancé de toute la pénétration de son génie.

Il exerçait ainsi une action profonde et décisive. L'influence de son enseignement se reconnaît aisément dans les travaux si variés que ses disciples français ont publiés. Dès ses débuts, il attira aussi et retint auprès de lui de nombreux étrangers, qui pour la plupart nouèrent grâce à lui des relations d'amitié durables avec leurs camarades français. Il serait impossible d'en dresser une liste complète, car beaucoup ne sont parfois restés que quelques semaines à Paris et n'ont pas laissé trace de leur passage dans les *Annuaire*s de l'École. Mais ce peu de temps leur a souvent suffi pour subir l'attrait d'un enseignement si personnel et pour en tirer un profit qu'ils se sont plu à reconnaître eux-mêmes. Quelques-uns, assidus pendant une ou même plusieurs années, ont pris des grades et des diplômes en France avant de retourner dans leur pays, où ils sont devenus des maîtres à leur tour.

Il faut au moins citer dans l'ordre chronologique la russe M<sup>lle</sup> de Tchernitsky, une des premières et des plus enthousiastes auditrices de Meillet, le roumain Ovide Densusianu, les belges Émile Boisacq et Antoine Grégoire, le russe Nicolas Oussof, le suédois Söderblom, les arméniens Adjarian et Basmadjian, le suisse Max Niedermann, tous antérieurement à 1900. Entre 1900 et 1914, les roumains Popovici et Tafrali, les suisses Charles Bally, P. Regard, Léon Gautier et Jeanneret, les tchèques Chlumsky, Hodura, Kunstovny, Dubsky, Hrnčíř et Winter, les polonais Smieszek, Kleiner et M<sup>me</sup> de Wilmann-Grabowska, que Meillet prit comme collaboratrice pour sa *Grammaire polonaise*, le hollandais Frederik Muller, les arméniens Gulian, Maxoudiantz, Djalachian et Mirakentz, les russes Stecherba, Smirnof et M<sup>lle</sup> Kantchalowska, l'italien Meloni, les allemands Erich Huth et Hans Kinkel, l'autrichien

Joseph Huber. Pendant et après la guerre se succédèrent à ses leçons les norvégiens Sommerfelt (qui soutint brillamment à Paris deux thèses de doctorat ès lettres), Stang et Vogt, les polonais Drzewiecki, Wieniewski, Czerny, Zaleski, Safarewicz, Doroszewski et Kuryłowicz (diplômé de l'École des Hautes-Études et l'un des collaborateurs des *Étrennes à Benveniste*), les serbes Pavlovitch et Belitch, les danois Bröndal et Hjlemslev, les américains Woods et Milman-Parry (ce dernier docteur ès lettres avec deux thèses sur un sujet de langue homérique inspiré de l'enseignement de Meillet), les suisses Frei, Burger et Cuendet (ces deux derniers diplômés de l'École des Hautes-Études), les allemands Knoch et Drohla, le russe Minorski, les tchèques Frtchek, Machek, Dvorak et Schramek, l'hindou Ghâté, le lithuanien Bukota, les irlandais Tierney et Dillon, les italiens Devoto et Bonfante, les roumains Rosetti et Graur (tous deux connus aussi par les travaux qu'ils publièrent en France, M. Graur par deux thèses de doctorat et un diplôme de l'École des Hautes-Études), les belges Fohalle et Jacques Duchesne.

L'action de Meillet s'exerçait aussi dans des entretiens particuliers. Il recevait toujours avec joie ses anciens élèves, que les vacances lui ramenaient de quelque lointaine province. D'autre part, les linguistes étrangers ne passaient guère à Paris sans venir lui rendre visite. Certains même eurent l'occasion d'aller le voir à Châteaumeillant, où il accueillait avec empressement tous ceux auxquels il pouvait rendre service ou dont il pouvait apprendre quelque chose. Son inlassable curiosité ne se limitait pas à l'étude des livres et des textes. Il avait pour principe qu'on peut toujours trouver à s'instruire dans la conversation de n'importe qui, pourvu qu'il fût sincère et pensât par lui-même. Seules la banalité futile des mondains, la vanité prétentieuse des sots, la servilité empressée des flatteurs ou l'entêtement borné des fanatiques, lui causaient, malgré sa bonté foncière, des mouvements d'impatience et ne trouvaient pas grâce devant lui. Les gens de cette catégorie ne le gênèrent d'ailleurs jamais beaucoup ; ceux qui, par hasard, se risquaient à l'approcher, ne tardaient pas d'eux-mêmes, à s'éloigner comprenant qu'ils s'étaient fourvoyés auprès de lui. Meillet savait arrêter d'un mot les bavardages ou les compliments inutiles ; mais il ne croyait pas perdre son temps quand il se consacrait si généreusement à recevoir et à écouter les jeunes travailleurs sérieux, qui venaient le consulter. Il répandait alors ses idées avec une

libéralité presque gênante pour ceux qui devaient en profiter, ouvrant tous les trésors de sa mémoire, découvrant le mécanisme de ses raisonnements, montrant d'avance le terme auquel il présentait que devrait aboutir l'enquête qu'il recommandait. Que de thèses de doctorat dont le point de départ et la matière, dont le plan même et les conclusions ont été ainsi fournis par Meillet.

Dans ses premières années d'enseignement, où il était moins entouré, moins connu, moins sollicité, ses élèves étaient admis chez lui à n'importe quelle heure du jour. Plus tard, installé rue de Verneuil, il recevait surtout dans la matinée des trois derniers jours de la semaine ; et à ces moments-là, son cabinet restait rarement vide. Son accueil était simple et amical. Il interrompait son travail pour recevoir le visiteur, il écoutait avec bienveillance les moindres propos, s'intéressant même aux affaires privées, compatissant aux doléances les plus intimes. On sortait toujours de chez lui réconforté et apaisé. Meillet savait en quelques mots balayer les hésitations et les doutes, raffermir les courages, rassurer les défaillances, pallier les erreurs ; il redonnait espoir, encourageait les bonnes volontés, flattait les amours propres, découvrant aux moindres projets des mérites cachés et donnant au débutant la douce illusion de trouvailles qu'il avait suggérées ou ménagées lui-même. Sa direction, clairvoyante et ferme, était à base de bonté : aussi a-t-elle toujours été salutaire et féconde. Son exemple montre avec quelle prudence il faut pratiquer la critique à l'égard des jeunes esprits. L'ironie fait valoir celui qui l'emploie ; mais c'est une arme pernicieuse, qui tue la confiance et laisse au doute toute sa force. Meillet ne l'employa jamais.

Tel il était dans ses salles de cours ou dans son cabinet de travail, tel il se montrait aussi dans les nombreuses sociétés où il eut si souvent l'occasion de prendre la parole. C'était la même simplicité, le même dévouement, la même conscience de ses devoirs, le même zèle pour l'enseignement. Il serait oiseux de rappeler ici son rôle à la Société de Linguistique, où il se fit admettre le 23 février 1889 et où il fut toujours le plus assidu des membres. Il mettait le même soin à préparer ses communications que ses leçons. C'était pour lui un moyen de prolonger son activité professionnelle, d'élargir sa tâche de professeur. Il tenait à assister aux séances, non pour la vaine gloriole de se montrer et de quêter des succès personnels, mais pour y faire connaître sa pensée à un plus vaste auditoire, pour jouer son rôle de chef d'école. Il fut



même assidu, autant qu'il le put, à des sociétés voisines. On le vit régulièrement à la société Asiatique, puis à la société de Philosophie, à la société de Psychologie, et plus souvent encore à trois sociétés, dont il fut même président, la société des Études grecques, la société des Études latines, l'Institut français d'anthropologie.

Avec la même simplicité, il jouissait partout de la plus haute autorité. C'est qu'il disait toujours des choses pertinentes, sachant avec aisance saisir les idées d'autrui, les ramener à sa propre mesure, les introduire dans son propre système, les éclairer des propres lumières de son esprit pour les appuyer ou pour les combattre. Il donnait alors l'impression d'une universalité vraiment prodigieuse. Il avait l'air d'avoir préparé ses répliques, plaidoiries ou réquisitoires, même quand il improvisait. C'était une joie de l'entendre, car il n'ouvrait la bouche que pour répandre des idées. Quel que soit l'objet de la discussion, il avait le talent d'élever le débat à des considérations générales, qui produisaient aux auditeurs l'effet salutaire d'un rafraîchissement et d'un enrichissement de l'esprit.

Son autorité n'était pas moindre dans les congrès internationaux. C'est lui qui, avec le concours de M<sup>re</sup> Schrijnen, avait pris l'initiative d'assises périodiques où les linguistes de tous les pays se rencontreraient pour discuter des problèmes de leur spécialité et favoriser au mieux les progrès de la science du langage. Le premier Congrès des linguistes, qui se tint à La Haye en 1928, fut en grande partie son œuvre. Il entendait que ces congrès fussent autre chose que des parlotes décousues, dispersées, où chacun vient briller pendant quelques minutes et recueillir des applaudissements pour quelques paroles sonores dont le bruit s'efface aussitôt. Il voulait organiser le travail en commun pour des tâches qui lui paraissaient urgentes. Il s'était attaché à l'idée d'une carte linguistique du monde (voir le *Bull. Soc. Lingu.*, t. XXIX, 1929, p. 77 et ss.). L'Atlas de Gilliéron, auquel il s'était si fortement intéressé, lui paraissait un modèle à compléter et à dépasser, car il ne représentait qu'une faible partie du travail qui restait à accomplir. « Faites l'atlas », disait-il aux Irlandais qui venaient l'entendre lors d'une conférence à Dublin. Il donna le même conseil à l'Académie d'Athènes en 1931. Il le répéta partout où il eut l'occasion de s'adresser à des étrangers. Convaincu que le monde évolue vite et constatant que tant de parlars sont en train de mourir sans recours, il pressait ses auditeurs de recueillir le plus possible de ces vestiges linguistiques, avant qu'il ne soit trop tard.

Ainsi en toute circonstance, il avait à cœur de susciter des vocations, de répartir des tâches, de répandre avec des idées des plans de travail pour l'avenir.

C'est qu'il avait la passion de l'enseignement. Il le considérait comme un devoir social, qui comporte en quelque sorte une charge d'âmes. Le professeur n'a pas seulement à faire connaître la vérité, mais aussi à former les intelligences en leur apprenant à raisonner, en leur fournissant le moyen de poursuivre la recherche et de faire progresser la science. Il a devant la postérité la responsabilité de la course du flambeau; il défend et maintient les droits de la pensée libre, qui est la plus belle gloire de l'humanité. Meillet se faisait une haute idée de ce rôle, qu'il prenait très au sérieux.

C'est ce même rôle qu'il s'efforça aussi de jouer par la plume.

Plusieurs de ses livres sont sortis directement de ses cours, par exemples *les Dialectes indo-européens*, *les Origines indo-européennes des mètres grecs*. Beaucoup de ses articles n'ont été que des leçons rédigées. Il aimait d'ailleurs à éprouver la valeur de l'écrit en l'exposant d'abord par la parole, dans des communications à telle ou telle société, ou au cours de conversations privées. L'enseignement oral lui servait alors de pierre de touche pour prévoir l'effet de l'enseignement écrit. Les deux se confondaient à ses yeux, sauf que le second, s'adressant à un public anonyme, inconnu et illimité, engage plus gravement la responsabilité de son auteur. Meillet, qui mesurait avec tant de soin ses moindres paroles, devait apporter plus de soin encore à la préparation de ses écrits. Il n'a guère publié de livre sans l'avoir fait lire d'avance, en manuscrit ou en épreuves, à quelques intimes dont il sollicitait instamment les critiques. Il aimait à en discuter le fond et la forme jusque dans le moindre détail. Il agissait de même pour de simples articles, même fort courts. Ces révisions, auxquelles il attachait un grand prix et qui provoquaient des avis dont il tenait toujours compte, contribuaient à donner à l'œuvre une correction plus exacte et rassuraient sa conscience si scrupuleuse. On sait d'ailleurs quel soin il prenait de corriger ses ouvrages. Aucune édition nouvelle de ses livres n'a paru sans changement notable. Il suffit de comparer les éditions successives de son *Introduction* ou de son *Aperçu* pour se rendre compte qu'il n'y a jamais laissé une seule page absolument intacte. Tellement il avait le souci de la perfection.

Meillet, en écrivant comme en parlant, s'est toujours interdit les développements inutiles. Non seulement la rhétorique lui faisait horreur; mais un simple exposé de faits, n'ayant de fin qu'en lui-même, lui paraissait une besogne aussi fastidieuse qu'inutile. Le moindre de ses articles avait toujours pour objet de prouver, d'établir quelque chose : en d'autres termes, les faits n'avaient pour lui d'intérêt que s'ils soutenaient une idée. Ce désir de dépasser la réalité pour atteindre une vérité générale était bridé seulement par la contrainte qu'il s'imposait de ne pas céder au lyrisme, de rester strictement scientifique, au risque de paraître sec et froid. La plupart de ses travaux renferment plus qu'ils ne paraissent; il faut savoir les lire pour en dégager toute la substance. Chaque phrase, toute simple d'apparence, mérite d'être méditée à loisir; on s'aperçoit alors que la pensée, exprimée sous la forme la plus réservée, la plus brève, est riche de prolongements et de rayonnements. Que de travaux ont pu être inspirés de la lecture attentive et réfléchie de chapitres ou d'articles de Meillet, dont un coup d'œil rapide n'avait pas d'abord fait reconnaître l'intérêt! Tout un long et beau travail de M. Sverdrup sur l'aoriste et le parfait dans la conjugaison germanique est sorti de quelques phrases de Meillet dans ses *Dialectes indo-européens* (*Festskrift til Hjalmar Falk*, p. 296 et s.).

Les premiers articles de Meillet avaient quelque chose de tendu et de resserré, qui les rendait difficiles à lire et à comprendre. On avait peine à suivre une pensée qui s'exprimait généralement par allusion à des faits plus ou moins connus du lecteur. C'était trop exiger de celui-ci que de lui demander à la fois une érudition aussi vaste que celle de l'auteur et une compréhension immédiate de théories nouvelles et originales. Il fallait s'y reprendre à plusieurs fois et méditer sur chaque paragraphe pour tirer de ces articles tout le fruit qu'ils renfermaient. C'est le cas notamment de celui qui parut au tome VIII de nos *Mémoires* sous le titre « De quelques difficultés de la théorie générale des gutturales indo-européennes » (pp. 277-304). Il date de 1892. Meillet alors se vantait d'en dire qu'il n'y avait guère en Europe que deux ou trois personnes qui pussent le comprendre. C'était un tort, que ses intimes ne manquèrent pas amicalement de lui reprocher. Il ne tarda pas d'ailleurs, fort heureusement, à se mettre à la portée d'un public plus étendu.

L'hermétisme est toujours une erreur chez un savant. En se



complaisant dans l'obscurité, bien loin de servir la science, il lui nuit. Il en écarte les lecteurs, même dans son propre pays. A plus forte raison les étrangers sont-ils rebutés par les difficultés qu'une pareille lecture leur impose. Meillet mit quelque temps à se faire apprécier. Encore en 1899, un illustre linguiste allemand, s'entretenant des études linguistiques en France, s'étonnait d'apprendre que Meillet y passait dans les milieux compétents pour le linguiste du plus grand avenir. « J'aurais cru, disait-il, que ce fût Louis Duvau ». Celui-ci n'avait alors publié que quelques notes, mais qui dénotaient un goût délicat, une critique avisée, un talent tout proche de celui de Michel Bréal et facilement accessible aux étrangers. On comprend que ceux-ci, même les plus perspicaces, aient mis quelque temps à discerner tout ce qu'il y avait de génial dans les travaux d'Antoine Meillet.

De bonne heure cependant sa réputation s'était bien établie, et l'éclat de sa pensée, dépassant de beaucoup les frontières de notre pays, ne cessa de s'étendre. Ses publications, à mesure qu'elles se multipliaient, le faisaient connaître dans les milieux cultivés du monde entier. Ses moindres articles étaient lus avec attention par tous les linguistes étrangers. On les citait avec éloge ; on s'inspirait d'eux ; on en tenait compte même si parfois l'on devait hésiter à en admettre les conclusions. La bibliographie qui suit montrera toute l'abondance, toute la variété de sa production. En plus des articles originaux, cette production comprend un nombre considérable de comptes rendus, qui ne sont guère moins importants pour le rayonnement de son influence. Une tâche essentielle du professeur est la correction des devoirs. Meillet examinait avec le plus grand soin tout ce qui paraissait sur l'immense domaine de la linguistique. Il distribuait impartialement le blâme et l'éloge, dégageant des moindres écrits les idées qui lui paraissaient justes, faisant valoir les qualités des bons livres et les proposant en modèles, préoccupé surtout de contribuer au progrès de la science en multipliant les points de vue et les perspectives.

Ce qui toutefois mit le comble à sa gloire, ce sont ces beaux livres qui se succédèrent à intervalles si rapprochés et dont chacun épuisait sa matière en la renouvelant. Par leur langue élégante et ferme, ils témoignent, sans qu'il l'ait cherché, d'un réel talent d'écrivain. C'est que la forme est née du fond même, dont elle fait valoir tout le dessin, toutes les nuances. Le mérite essentiel appartient au fond, c'est-à-dire à l'esprit qui l'anime. En plus

d'une érudition irréprochable et qui tient du prodige, on admire dans ces ouvrages la sûreté de la méthode, la justesse et la pénétration de l'analyse. C'est le triomphe suprême de la raison française ou, si l'on préfère, de l'esprit cartésien, car Meillet proclamait volontiers que toute notre pensée moderne vient de Descartes, qu'il appelait le plus grand des Français. S'il fallait pour conclure juger d'un mot l'œuvre de Meillet comme professeur, on pourrait dire que, partout où il a passé, les choses sont apparues après son passage mieux ordonnées, plus claires et plus belles qu'elles n'étaient auparavant.

J. VENDRYES.

---

## BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX D'ANTOINE MEILLET

La présente bibliographie donne l'inventaire chronologique, aussi complet que j'ai pu l'établir, des ouvrages et articles d'Antoine Meillet. Pour en faciliter l'utilisation, un index récapitulatif des matières y a été joint.

Des ouvrages qui ont été réédités, la première et la dernière édition sont seules mentionnées. Quant aux articles parus dans des périodiques dont les tomes couvrent ordinairement plus d'une année, la date de l'écrit est donnée par celle du fascicule qui le contient. On a énuméré d'abord les articles des *Mémoires* et du *Bulletin* de notre Société, puis ceux publiés ailleurs, en laissant à la fin les travaux de caractère plus général ou non strictement linguistique, et en indiquant, pour les articles repris dans les deux volumes de *Linguistique historique et linguistique générale* (en abrégé : LH.), la correspondance des pages.

Il a fallu renoncer à dresser une liste, même approximative, des comptes rendus : ceux-ci ne remplissent pas seulement le fascicule bibliographique annuel du *Bulletin* depuis 1907 ; on en trouve beaucoup dans la *Revue Critique* (depuis 1890) et dans nombre de revues linguistiques ou philologiques françaises ou étrangères<sup>1</sup>. Je n'ai fait exception que pour quelques recensions particulièrement développées, parues hors du *Bulletin* et publiées parfois en forme d'article<sup>2</sup>.

E. BENVENISTE.

1. Notamment dans le *Journal Asiatique*, l'*Année Sociologique*, la *Revue de Philologie*, la *Revue des Études Arméniennes*, *Slavia*, *Litteris*, etc. On tiendra compte aussi de la chronique annuelle donnée à la *Revue des Études Slaves* depuis l'origine.

2. Liste des abréviations : *MSL.* = Mémoires de la Société de Linguistique. — *BSL.* = Bulletin de la Société de Linguistique. — *BSOS.* = Bulletin of the School of Oriental Studies. — *IF.* = Indogermanische Forschungen. — *JA.* = Journal Asiatique. — *REA.* = Revue des Études arméniennes. — *RESL.* = Revue des études slaves. — *REGr.* = Revue des études grecques. — *RELat.* = Revue des études latines. — *RPh.* = Revue de philologie. Les autres références sont données en clair. — MM. M. Cohen et A. Vaillant m'ont aimablement fourni quelques indications.



## I

## OUVRAGES.

1. *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave*. Paris, 1897; in-8°, 198 p.
2. *De indo-europaea radice \*men- « mente agitare »*. Paris, 1897; in-8°, 61 p.
3. *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux-s'ave*. Paris, 1902-1905; in-8°, xii-511 p. (Bibl. de l'École des Hautes Études, fasc. 139).
4. *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*. Vienne, 1903; in-8°, xx-146 p. — 2<sup>e</sup> éd., Vienne, 1936; in-8°, 205 p.
5. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris, 1903; in-8°, xxiv-434 p. — 7<sup>e</sup> éd. 1934; in-8°, xiv-514 p.
6. *De quelques innovations de la déclinaison latine*. Paris, 1906, in-8°, 50 p.
7. *Les dialectes indo-européens*. Paris, 1908, in-8°, 139 p. — 2<sup>e</sup> éd. 1922, avec introduction nouvelle, p. 1-19.
8. *Armenisches Elementarbuch*. Heidelberg, 1913; in-8°, x-212 p.
9. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*. Paris, 1913; in-12, xvi-368 p. — 4<sup>e</sup> éd. 1935; in-8°, xvi-326 p.
10. *Grammaire du vieux-perse*. Paris, 1915; in-8°, xix-232 p. — 2<sup>e</sup> éd. corrigée et augmentée par E. Benveniste, Paris, 1934; in-8°, xxiii-266 p.
11. *Caractères généraux des langues germaniques*. Paris, 1917; in-12, xvi-222 p. — 4<sup>e</sup> éd. 1930; xvi-236 p.
12. *Les langues dans l'Europe nouvelle*. Paris, 1918; in-12, 340 p. — 2<sup>e</sup> éd. avec un appendice de L. Tesnière sur la Statistique des langues de l'Europe. Paris, 1928; in-8°, xii-495 p.
13. *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris, 1921; in-8°, viii-335 p. — 2<sup>e</sup> éd. 1926, viii-350 p.
14. *Grammaire de la langue polonaise* [avec M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska], Paris, 1921; in-8°, 223 p.
15. *Les origines indo-européennes des mètres grecs*. Paris, 1923; in-8°, viii-79 p.
16. *Les langues du monde*, ouvrage publié sous la direction de A. Meillet et Marcel Cohen (Sont dues à A. Meillet: l'Introduction [= LH. II, p. 53-69], les notices sur les langues caucasiennes méridionales [p. 343-344] et sur les langues de l'Australie [p. 461-462]). Paris, 1924.
17. *Le slave commun*. Paris, 1924; in-8°, xvi-448 p. — 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée par A. Vaillant, Paris, 1934; in-8°, xix-538 p.
18. *Grammaire de la langue serbo-croate* [avec A. Vaillant]. Paris, 1924; in-8°, viii-302 p.
19. *Trois conférences sur les Gâthâs de l'Avesta*. Paris, 1925; in-12, 72 p.
20. *Traité de grammaire comparée des langues classiques* [avec J. Vendryes]. Paris, 1925; in-8°, xiv-684 p. — 2<sup>e</sup> tirage, 1927.
21. *La méthode comparative en linguistique historique*. Oslo et Paris, 1925; in-8°, viii-116 p.
22. *Esquisse d'une histoire de la langue latine*. Paris, 1928; in-8°, viii-287 p. — 3<sup>e</sup> éd. 1933, xiv-291 p.
23. *Dictionnaire étymologique de la langue latine* [avec A. Ernout]. Paris, 1932; in-8°, xix-1108 p.
24. *Linguistique historique et linguistique générale*, tome II. Paris, 1936; in-8°, xiii-235 p.

## II

## ARTICLES

1888

1. *Et non* (RPh. XII, p. 172).

1889

2. Les groupes indo-européens *uk, ug, ugh* (MSL. VII, p. 57-60).

1890

3. Notes de phonétique : I. Les occlusives sourdes en arménien. II. Arm. *es, asem*. III. Étymologies arméniennes : *and, est; ar; merj; c-; iver; cur; erevim*. IV. Traitement des aspirées précédées de nasale en grec. V. *p, η* en latin (MSL. VII, p. 161-165).

1892

4. Notes arméniennes : I. Notes sur la déclinaison arménienne. II. Verbes en *-owl*. III. Étymologies (MSL. VIII, p. 153-165).  
5. Sur l'une des origines du mouvement de l'accent dans la déclinaison slave [avec P. Boyer] (MSL. VIII, p. 172-180).

1893-1894

6. Varia : I. Étymologies. II. Questions d'accentuation. III. Sur l'élision de *i* (MSL. VIII, p. 235-245).  
7. De quelques difficultés de la théorie générale des gutturales indo-européennes (MSL. VIII, p. 277-304).  
8. Polonais *chieć*, vieux slave *chostq* (MSL. VIII, p. 315).  
9. Les lois du langage : I. Lois phonétiques. II. L'analogie (Rev. internat. de Sociologie, I, p. 311-324 ; II, p. 860-870).

1895

10. Étymologies slaves : 1. *sŕ*, 2. *uže*, 3. *za* (MSL. IX, p. 49-55).  
11. Latin *uenari* (MSL. IX, p. 55).  
12. Étymologies : 1. βούλωμαι. 2. ἀρνειός. 3. ἄτερος. 4. arm. *gowçê*. 5. arm. *artasowkh*. 6. v. sl. *osa*. 7. κέκλος (IF. V, p. 328-334).  
13. Analyse critique des Stud. zur lat. Lautgeschichte de F. Solmsen (Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur, 1895, p. 219-233).

1896

14. Varia : I. ἱππος. II. v. sl. *zēja*. III. Lat. *auunculus*. IV. Le traitement de i.-e. *o* en indo-iranien. V. Position dialectale de l'arménien. VI. Arm. *and*. VII. Arm. *hngetasan, çorekhtasan* (MSL. IX, p. 136-159).  
15. Indo-iranica : I. La forme ancienne de la nasale finale. II. Trois notes sur la phonétique des gutturales : A. skr. *jmás, gmás*. B. skr. *cch*, zd s. C. Des gutturales devant *p, η* (MSL. IX, p. 365-380).  
16. Notes d'étymologie grecque (10 p. autographiées, dédiées à M. Grammont).

1897

17. Yasna XLV, 2. Gāth. *nā* (MSL. X, p. 80).
18. Letto-slavica : I. Lit. *tasaĩ, tataĩ* ; arm. *na*. II. v. sl. *gospodĩ*. III. v. sl. *dāti*. IV. v. pr. *esse* (MSL. X, p. 135-142).
19. De la partie commune des pādas de 11 et de 12 syllabes dans le mandala III du Rig-Veda (JA. 1897, II, p. 266-300).
20. De l'expression de l'aoriste en latin (RPh. XXI, p. 84-90).

1898

21. Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien : I. Les démonstratifs. (MSL. X, p. 244-271).
22. Note sur lat. *plērique* (MSL. X, p. 274-273).
23. Etymologies arméniennes : 1. Formes en *-unkh* dans les composés. 2. Suffixe arm. *-ino-*. 3. *ertham, matthem, azdr*. 4. *ezn*. 5. *sor*. 6. *huně, šuně*. 7. *kornčim*. 8. *aťamutjkh*. 9. *doťam, dtordem*, etc. 10. *otormim*. 11. *karkut*. 12. *jať*. 13. *varem*. 14. *ergicučanem*. 15. *ther*. 16. *čelul, čir, čan*. 17. *azazim*. 18. *xul*. 19. *holovem, haz*. 20. *ezr*. (MSL. X, p. 274-282).

1899

24. Notes sur quelques faits de morphologie : 1. Le vocalisme du superlatif indo-européen. 2. Vieux-slave *sicĩ, višĩ*. 3. Skr. *abhimātiṣ-*. 4. Les accusatifs skr. *ācmanam, svāsāram*, etc. 5. Slave *želěti, pitěti*. 6. De quelques aoristes monosyllabiques en arménien. 7. Le génitif singulier des thèmes pronominaux en arménien. 8. Le génitif en *-oť* des noms de parenté en arménien moderne. 9. Sur quelques formes anormales des thèmes zends en *-ā* (MSL. XI, p. 6-24).
25. D'un effet de l'accent d'intensité (MSL. XI, p. 165-172).
26. Letto-slavica : A. Sur l'adaptation de quelques mots étrangers : 1. v. sl. *vlasvimija* ; 2. Vieux-slave *Rimŭ* ; 3. Vieux-slave *Lazarjĩ*. B. Etymologies : vieux-prussien *gerbt* ; 2. Lituanien *azu, už* ; 3. Vieux-slave *golŭ* ; 4. Vieux-slave *jastreǫbŭ* (MSL. XI, p. 173-186).
27. Notes historiques sur les changements de quelques explosives en arménien (*La Parole*, 1899, p. 136-137).
28. Sur le locatif arménien *yamsean* (en arménien ; *Banaser*, I, p. 144-146).
29. A propos du groupe *-ns-* (IF. X, p. 64-70).

1900

30. Sur les suffixes verbaux secondaires en indo-européen (MSL. XI, p. 297-323).
31. Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien : II. Les règles d'accord de l'adjectif (MSL. XI, p. 369-389).
32. Une anomalie indo-européenne : grec *ἄλλο* (MSL. XI, p. 389).
33. Etymologies arméniennes : 1. Thèmes en *-i-* composés. 2. *boť*. 3. Traitement de *gh*. 4. *erki-*. 5. *matn*. 6. *ni-*. 7. Traitement de *r*. 8. Redoublement. 9. Verbes en *-nu-*. 10. *suť*. 11. *těr*. 12. *metr*. (MSL. XI, p. 390-404).
34. La déclinaison et l'accent d'intensité en perse (JA. 1900, I, p. 254-277).
35. Remarques sur le texte de l'historien arménien Agathange (JA. 1900, II, p. 457-481).
36. Notes sur divers points de la grammaire arménienne (*Banaser*, II, p. 1-16).



37. A propos de l'article de M. R. Gauthiot sur les intonations lituaniennes : I. Les intonations grecques. II. L'intonation des nominatifs pluriels d'adjectifs lituaniens du type *gerì, gerèji* (*La Parole*, 1900, p. 1-8).
38. Note sur une difficulté générale de la grammaire comparée (Plaquette dédiée à M. Bréal = LH. I, p. 36-43).

## 1901

39. De la différenciation des phonèmes (*MSL.* XII, p. 14-34).
40. Slave *pustŭ gradŭ* Ἐρμούπολις (*MSL.* XII, p. 34).
41. De quelques archaïsmes remarquables dans la déclinaison arménienne (*Ztschr. f. armen Phil.*, I, p. 139-148).
42. Note d'introduction à la *Synthèse phonétique* de Rousselot (*La Parole*, nov. 1901, p. 1-2).

## 1902

43. Varia : 1. V. isl. *gaukr*, lit. *gegužė*. 2. Sur le timbre de la voyelle du redoublement en indo-européen. 3. Gotique *awistr*. 4. Sanskrit *jānima, jānma*. 5. V. h.-a. *rūm*, skr. *urūh*, v. sl. *ravīnŭ*. 6. Gr. δόο. 7. D'une anomalie de la quantité en lituanien occidental. 8. L'accusatif singulier de l'ancien arménien (*MSL.* XII, p. 213-238).
44. Notice sur un passage de l'historien arménien Elisée (*JA.* 1902, I, p. 548-549).
45. Analyse critique des *Études de dialectologie arménienne* de H. Adjarian (*JA.* 1902, I, p. 562-571).
46. Lettre sur la transcription de l'arménien (*Banaser*, IV, p. 253-256).
47. Analyse critique du *Grundriss der iranischen Philologie* (*Journal des Savants*, 1902, p. 382-393).
48. De quelques anomalies d'accent dans des noms slaves (*Sbornik Fortunatov*, p. 193-200, en russe ; tirage à part en français).
49. Note sur le traitement des finales latines (ap. Vendryes, *Recherches sur l'intensité initiale en latin*, p. 82-85).
50. Auguste Carrière (*Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, 1903, p. 22-29).

## 1903

51. Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien : III. Emploi des cas (*MSL.* XII, p. 407-428).
52. Étymologies arméniennes : *and* ; — *andundkh* ; — *hawt* ; — *getamoyñ* ; — *boyth* ; — *erkotasan* (*MSL.* XII, p. 429-431).
53. Hellenica : I. De l'abrègement de quelques mots longs. II. Sur l'amuisement de la sonante dans les diphtongues à premier élément long. III. A propos du traitement *a* des nasales voyelles en grec et en indo-iranien. IV. Sur la prononciation du digamma. V. Observations sur le traitement des labiovélares en grec. VI. A propos des aoristes en -σσ-. VII. Gr. πῑτω et πέτομαι. VIII. Sur le comparatif grec en -τον. IX. Sur les accusatifs pluriels attiques du type πῶλεις. X. Sur la 3<sup>e</sup> personne active du pluriel de l'aoriste sigmatique. XI. Sur le parfait aspiré. XII. D'une innovation parallèle en attique et en lesbien (*MSL.* XIII, p. 26-55).
54. Observations sur la graphie de quelques anciens manuscrits de l'évangélaire arménien (*JA.* 1903, II, p. 487-507).
55. Sur l'étymologie de l'adjectif védique *nīnyāh* (*Album Kern*, p. 121-122).

56. De quelques déplacements d'accent dans les dialectes slaves (*Arch. f. slav. Phil.*, XXV, p. 425-429).  
 57. Étymologies irlandaises [*doe*; *brú*; *do uccim*] (*R. Celt.* XXIV, p. 170-171).

## 1904

58. La place du ton dans les formes moyennes du verbe indo-européen (*MSL.* XIII, p. 110-115).  
 59. Notes sur quelques formes indo-européennes : I. Sur les participes passés actifs du balte et du slave. II. D'une alternance vocalique dans la désinence du pluriel neutre. III. Lat. *undecim*, *duodecim*, etc. IV. Got. *wit*. V. Du féminin dans les adjectifs composés (*MSL.* XIII, p. 202-214).  
 60. A propos du latin *barba* (*MSL.* XIII, p. 215-217).  
 61. Remarques sur la Grammaire de l'arménien de Cilicie de J. Karst (*Ztschr. f. armen. Phil.* II, p. 18-28).  
 62. Avant-propos du *Précis de phonétique historique du latin* de M. Niermann.  
 63. Note sur quelques recherches de linguistique (*Année psychologique*, XI, p. 457-467).

## 1905

64. L'œuvre scientifique de L. Duvau (*MSL.* XIII, p. 233-236).  
 65. Varia : I. Sur les conditions générales du développement de *l* vélaique. II. A propos de v. sl. *gasŭ*. III. Sur l'accentuation grecque. IV. Quelques remarques sur le vocabulaire de l'Avesta (*MSL.* XIII, p. 237-253).  
 66. Att. *πηλός*, dor. *πᾶλός* (*MSL.* XIII, p. 291-292).  
 67. Observations sur le verbe latin (*MSL.* XIII, p. 350-375).  
 68. Arménien *cicatim* (*MSL.* XIII, p. 375.)  
 69. V. sl. *Gjurija* (*MSL.* XIII, p. 376).  
 70. Les nominatifs sanskrits en *-t* (*IF.* XVIII, p. 417-421).  
 71. De quelques évangéliques arméniens accentués (*Mémoires orientaux publiés par l'École des langues orientales*, p. 133-168).  
 72. Préface et direction (avec R. Gauthiot) de la trad. fr. de K. Brugmann, *Abregé de grammaire comparée*.  
 73. Revue de linguistique (*Année psychologique*, XII, p. 424-427).

## 1906

74. La phrase nominale en indo-européen (*MSL.* XIV, p. 1-26).  
 75. Deux notes sur le traitement de *ö* en indo-iranien (*MSL.* XIV, p. 190-192).  
 76. Les alternances vocaliques en vieux-slave (*MSL.* XIV, p. 193-209 et 332-390).  
 77. Le génitif singulier irlandais du type *tuaithe* (*Mélanges d'Arbois de Jubainville*, p. 229-236).  
 78. Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes (plaquette dédiée à J. Vendryes = *LH.* I, p. 281-291).  
 79. L'état actuel des études de linguistique générale (*Revue des Idées*, 15 avr. 1906 = *LH.* I, p. 1-18).  
 80. Comment les mots changent de sens (*Année sociologique*, IX, p. 1-38 = *LH.* I, p. 230-271).

## 1907

81. Note sur la mouillure des vélaiques en arménien (*MSL.* XIV, p. 391-392).  
 82. Lat. *læx* (*MSL.* XIV, p. 392).

83. A propos de v. irl. *beri* (MSL. XIV, p. 442-445).
84. Sur l'origine de la distinction des flexions conjointe et absolue dans le verbe irlandais (R. Celt., XXVIII, p. 369-373).
85. Sur l'initiale des mots vieux slaves *ese* et *a* (*Sbornik po slavianovédénii*, II, p. 4-5).
86. De l'accentuation des préverbes (IF. XXI, p. 339-347).
87. Le dieu indo-iranien Mitra (JA. 1907, I, p. 143-159).
88. La religion indo-européenne (*Revue des Idées*, 15 août 1907, p. 689-698 = LH. I, p. 323-334).
89. Aryens et Indo-Européens (*Revue de Paris*, 4<sup>er</sup> déc. 1907, p. 599-614).

## 1908

90. Vieux slave *bičela* (MSL. XIV, p. 476-478).
91. Le genre féminin des noms d'arbres et les thèmes en -o- (MSL. XIV, p. 478-479).
92. Arm. *hawasar* (MSL. XIV, p. 479).
93. Lat. *Aniō*, *Aniēnis* (MSL. XIV, p. 479-480).
94. Notes sur quelques formes verbales slaves : I. A propos de l'aoriste de v. sl. *jasti*. II. De quelques formes de l'impératif vieux slave. III. *moliti* (MSL. XV, p. 32-39).
95. Notes sur quelques faits gotiques : I. Sur la flexion des adjectifs. II. De l'emploi du duel. III. De l'emploi des pronoms personnels au nominatif. IV. La phrase nominale pure. V. Enclise et proclise. VI. Sur la place du prédicat. VII. Sur la place du ton dans les présents du type *fraihnan*. VIII. *Hneiwan*, *hnaiujan* (MSL. XV, p. 73-103).
96. De quelques emprunts probables en grec et en latin (MSL. XV, p. 161-164).
97. Du caractère artificiel de la langue homérique (MSL. XV, p. 163-169).
98. Varia : I. Latin *tum*, *quom* et zend *təm*, *kəm*. II. D'une loi de la métathèse en grec. III. Crétois *ωι*. IV. Zend *vivise*, *visdi* (MSL. XV, p. 193-200).
99. Sur le suffixe indo-européen \*-nes- (MSL. XV, p. 254-264).
100. Sur la quantité des voyelles fermées (MSL. XV, p. 265-268).
101. De la quantité des voyelles dans quelques formes de l'article grec (MSL. XV, p. 269-272).
102. Sur l'aoriste sigmatique (*Mélanges F. de Saussure*, p. 79-106).
103. Sur les désinences des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes du duel en slave (*Festschrift Jagić*, p. 201-203).
104. La place du pamphylien parmi les dialectes grecs (REGr. XXI, p. 413-425).
105. Linguistique historique et linguistique générale (*Scientia*, VIII, p. 360-375 = LH. I, p. 44-60).

## 1909

106. Sur le type de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel homérique *ῶμυον* (MSL. XV, p. 334-335).
107. Note sur le ton indo-européen (MSL. XV, p. 335-336).
108. A propos de quelques étymologies : I. Sur le présent de la racine \*kleu-. II. Arménien *khakor* (MSL. XV, p. 336-340).
109. Sur l'accentuation de certains verbes en germanique commun (MSL. XV, p. 349-352).
110. Armeniaca : *erku* ; *erkan* ; *lkhanem* ; *ačiwon* et *azazem* (MSL. XV, p. 353-357).
111. Sur la valeur du F chez Homère (MSL. XVI, p. 34-45).



142. Remarques sur la langue de Corinne (*MSL. XVI*, p. 46-52).
143. Traitement de  $\bar{n}$  en indo-iranien (*MSL. XVI*, p. 67-68).
144. Deux omissions [à propos de *MSL. XV*, 351 et *XVI*, 34, 54] (*MSL. XVI*, p. 94).
145. Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien : IV. Emploi des formes personnelles des verbes (*MSL. XVI*, p. 92-131).
146. Deux notes sur des formes à redoublement : I. *sistō, steti*. II. *repperi, rettuli* (*Mélanges L. Havet*, p. 263-278).
147. Sur le prétérito-présent got. *lais* (*IF. XXVI*, p. 200-202).
148. Sur le digamma en pamphylien (*Glotta*, II, p. 26-28).
149. Analyse critique de l'*Avestisches Elementarbuch* de H. Reichelt (*JA.* 1909, I, p. 536-556).
120. Sur la disparition des formes simples du prétérit (*Germanisch-Romanische Monatsschrift*, 1909, p. 524-526 = *LH. I*, p. 149-158).

## 1910

121. Sur une origine de grec *o* (*MSL. XVI*, p. 217-218).
122. Deux notes sur des formes verbales indo-européennes : I. Sur le présent gr.  $\lambda\epsilon\iota\chi\omega$ . II. Sur l'élargissement *-eu-* (*MSL. XVI*, p. 239-246).
123. Persica (*MSL. XVI*, p. 306-317).
124. La phrase nominale pure en arménien (*MSL. XVI*, p. 344-348).
125. Les dialectes grecs [étude critique du *Handbuch* de Thumb] (*Journal des Savants*, 1910, p. 60-70 et 108-114).
126. Le groupe [latin] *-vv-* (*Mélanges E. Chatelain*, p. 33-34).
127. L'unité des langues slaves (*Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> févr. 1910, p. 531-551).
128. Analyse critique de Leskien, *Grammatik der altpulgarischen Sprache* (*Gött. gel. Anz.* 1910, p. 362-376).

## 1911

129. A propos de cypriote  $\mu\gamma\alpha\lambda\alpha\theta\epsilon\omega$  (*MSL. XVI*, p. 384-385).
130. Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien : V. Emploi des formes du pluriel des substantifs (*MSL. XVII*, p. 4-35).
131. Les formes verbales de l'indo-européen *\*melg-* « traire » (*MSL. XVII*, p. 60-64).
132. Notes iraniennes : I. Vieux perse *farnah-*. II. Persan *xudāy* (*MSL. XVII*, p. 107-112).
133. Le génitif en vieux perse (*MSL. XVII*, p. 191-193).
134. De quelques formations de présents en indo-européen (*MSL. XVII*, p. 193-197).
135. A propos du subjonctif du verbe latin *fero* (*MSL. XVII*, p. 197-199).
136. Sur les mots iraniens empruntés par l'arménien (*MSL. XVII*, p. 242-250).
137. Remarques linguistiques [sur les documents tokhariens de la mission Pelliot] (*JA.*, 1911, I, p. 449-464).
138. Remarques sur les *l* de l'arménien classique (*Huschardzan*, Vienne, 1911, p. 209-211).
139. La finale *-uḥ* de skr. *pitūḥ, vidūḥ* (*Mélanges d'indianisme S. Lévi*, p. 17-34).
140. Linguistique, in *De la méthode dans les sciences*, II, p. 265-314.
141. Différenciation et unification dans les langues (*Scientia*, IX, p. 402-449 = *LH. I*, p. 110-129).
142. Avant-propos au *Vocabulaire français-ifumu* du P. Calloch.

## 1912

- 143. Les noms de nombre en tokharien B (*MSL.* XVII, p. 284-294).
- 144. Persica (*MSL.* XVII, p. 352-356).
- 145. Sur les groupes de consonnes en vieux-perse (*MSL.* XVII, p. 368-370).
- 146. A propos de avestique *zrazdā* (*MSL.* XVIII, p. 60-64).
- 147. Remarques sur les formes grammaticales de quelques textes en tokharien B [avec S. Lévi] : I. Formes verbales (*MSL.* XVIII, p. 1-33).
- 148. Observations linguistiques [sur un fragment tokharien] (*JA.* 1912, I, p. 111-116).
- 149. Des consonnes intervocaliques en védique (*IF.* XXXI, p. 120-125).
- 150. Remarques sur le sens du génitif indo-européen (*Festschrift V. Thomsen*, p. 21-23).
- 151. Les nouvelles langues indo-européennes trouvées en Asie Centrale (*Revue du Mois*, XIV, p. 135-152).
- 152. L'évolution des formes grammaticales (*Scientia*, XII, p. 384-400 = *LH.* I, p. 130-148).

## 1913

- 153. A propos de gr. *κόσμος* (*MSL.* XVIII, p. 171-172).
- 154. Le désinence *-tū* du vieux-slave (*MSL.* XVIII, p. 232-238).
- 155. A propos d'un emploi du génitif dans l'expression « de nuit » (*MSL.* XVIII, p. 238-241).
- 156. Le relatif en perse (*MSL.* XVIII, p. 242-244).
- 157. De la composition en arménien (*MSL.* XVIII, p. 245-270).
- 158. De la valeur prosodique des groupes du type *-tr-* en sanskrit (*MSL.* XVIII, p. 311-314).
- 159. Sanskrit *prāḍvivākaḥ* (*MSL.* XVIII, p. 315-316).
- 160. Hypothèses sur quelques emprunts de l'arménien au latin (*MSL.* XVIII, p. 348-350).
- 161. Arménien *ciwkh* (*MSL.* XVIII, p. 377).
- 162. La prononciation de *e* en védique (*MSL.* XVIII, p. 377).
- 163. Le datif singulier des thèmes en *-i-* en slave et en italique (*MSL.* XVIII, p. 378-379).
- 164. Sur la notation du *z* en vieux-perse (*MSL.* XVIII, p. 380).
- 165. Remarques sur les formes grammaticales de quelques textes en tokharien B [avec S. Lévi] : II. Formes nominales. Compléments et corrections (*MSL.* XVIII, p. 381-423).
- 166. Sur la flexion des démonstratifs slaves au féminin pluriel et duel (*MSL.* XVIII, p. 432-436).
- 167. Analyse critique de Vondrak, *Altkirchenslawische Grammatik* (*Roczn. Slaw.* VI, p. 124-143).
- 168. La crise de la langue française (*Revue bleue*, 1913, p. 385-389).
- 169. Sur la méthode de la grammaire comparée (*Rev. de métaph. et de morale*, 1913, p. 1-15 = *LH.* I, p. 19-35).
- 170. De la légitimité de la linguistique historique (*Scientia*, XIV, p. 112-116).
- 171. Ferdinand de Saussure (Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes = *BSL.* XVIII, p. CLXV-CLXXV = *LH.* II, p. 174-183).

## 1914

- 172. Persica (*MSL.* XIX, p. 49-59).
- 173. Latin *uel* (*MSL.* XIX, p. 63-64).

174. Sur l'accentuation des noms en indo-européen (*MSL.* XIX, p. 65-84).  
 175. Sur la prononciation du génitif *togo* en russe (*MSL.* XIX, p. 113-118).  
 176. Sur la flexion du suffixe indo-européen \*-ye/o- en albanais (*MSL.* XIX, p. 119-121).  
 177. Slave *mazati*, arménien *macanim* (*MSL.* XIX, p. 122-123).  
 178. Arménien *arn* (*MSL.* XIX, p. 124).  
 179. Les présents irlandais du type *guidim* (*R Celt.* XXXV, p. 163-168).  
 180. Irlandais *nóib, níab* (*Z. f. celt. Phil.* X, p. 309).  
 181. Le tokharien (*Idg. Jahrb.* I, p. 1-19).  
 182. Le problème de la parenté des langues (*Scientia*, XV, p. 403-425 = LH. I, p. 76-101).  
 183. Avant-propos de la *Morphologie historique du latin* de A. Ernout.

## 1915

184. Notes sur le koutchéen [avec S. Lévi] : I. Addition. II. Trois élargissements par -am- (*MSL.* XIX, p. 158-162).  
 185. Sur l'histoire des consonnes en grec (*MSL.* XIX, p. 163-173).  
 186. De quelques présents radicaux athématiques (*MSL.* XIX, p. 174-177).  
 187. Latin *pluit* et arménien *hetum* (*MSL.* XIX, p. 178-180).  
 188. De quelques présents athématiques à vocalisme radical *o* (*MSL.* XIX, p. 181-190).  
 189. Une rectification et une confirmation [à propos de *MSL.* XIX, p. 82] (*MSL.* XIX, p. 191-192).  
 190. Un abrégement de voyelle finale slave en hiatus (*MSL.* XIX, p. 243).  
 191. Sur le traitement de *o* en syllabe finale slave (*MSL.* XIX, p. 282-289).  
 192. Sur l'emploi de *se* près des verbes slaves (*MSL.* XIX, p. 290-298).  
 193. Le *x-* du slave *xoditi* (*MSL.* XIX, p. 299-300).  
 194. De quelques finales slaves (*Roczn. Slaw.*, VII, p. 1-8).  
 194 bis. La langue albanaise (*Rev. hebdomadaire*, 7 août 1915, p. 5-13).  
 195. Le renouvellement des conjonctions (*Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes*, p. 5-24 = LH. I, p. 159-174).  
 196. La linguistique, dans *La Science française*, II, p. 117-124.  
 197. Les langues et les nationalités (*Scientia*, XVIII, p. 192-201).

## 1916

198. A propos de (*h*)*učasma* en vieux perse (*MSL.* XIX, p. 348-349).  
 199. Les premiers termes religieux empruntés par le slave au grec (*MSL.* XX, p. 58-60).  
 200. Quelques adverbes latins et slaves (*MSL.* XX, p. 89-94).  
 201. Les vocatifs slaves du type *možu* (*MSL.* XX, p. 95-102).  
 202. A propos du verbe vieux haut-allemand *tuon* (*MSL.* XX, p. 103-105).  
 203. Homérique αἴθρ (*MSL.* XX, p. 106-107).  
 204. Vieux-slave *tūžde* et *aste* (*MSL.* XX, p. 108-110).  
 205. La préposition *is, iz* en slave (*MSL.* XX, p. 111).  
 206. Sur un flottement phonétique en perse (*MSL.* XX, p. 112-114).  
 207. A propos de latin *formica* (*MSL.* XX, p. 115).  
 208. Le présent pehlvi *patirēm* (*MSL.* XX, p. 116).  
 209. Sur de nouvelles inscriptions arcadiennes (*MSL.* XX, p. 124-134).  
 210. Grec ταρασσω (*MSL.* XX, p. 164).  
 211. La place de l'accent en latin (*MSL.* XX, p. 165-171).  
 212. Le rôle de la nasale finale en indo-européen (*MSL.* XX, p. 172-178).  
 213. A propos du présent avestique *naismi* (*MSL.* XX, p. 210-211).



- 214. Latin *parens* (MSL. XX, p. 264).
- 215. Michel Bréal (BSL. XX, p. 10-19).
- 216. A. Imbert (BSL. XX, p. 19-20).
- 217. Trois morts récentes (BSL. XX, p. 21).
- 218. De quelques verbes forts germaniques (BSL. XX, p. 22-28).
- 219. Les verbes signifiant « dire » (BSL. XX, p. 28-31).
- 220. Robert Gauthiot (BSL. XX, p. 127-132 = LH. II, p. 194-199).
- 221. Sur la méthode à employer en syntaxe (BSL. XX, p. 133-137).
- 222. De l'expression du temps (BSL. XX, p. 137-144).
- 223. Les nominatifs pluriels lituaniens du type *vilkaĩ* (BSL. XX, p. 141-144).
- 224. De quelques anciens présents du type athématique (BSL. XX, p. 144-146).
- 225. De quelques faits grammaticaux [grecs]: I. Remarques sur l'infinitif; II. A propos du verbe ἔσθω, ἐσθω. III. Sur le datif pluriel des thèmes en -ā- en attique (REGr. XXIX, p. 259-274).
- 226. Etymologies jointes aux fragments kouchéens édités par Sylvain Lévi chez Hornle. *Manuscript Remains of buddhist Literature* I, 1916.
- 227. Sur le sens linguistique de l'unité latine (*Revue des nations latines*, I, p. 179-188 = LH. I, p. 310-322).

## 1917

- 228. Observations critiques sur le texte de l'Avesta (JA. 1917, II, p. 183-214).
- 229. Sur la racine [sanskrite] *lubh-* (Bhandarkar Commemoration Volume, p. 357; trad. angl. in *Annals of the Bhandarkar Institute*, 1919, p. 43-44).
- 230. Allocution à l'Association des Etudes grecques (REGr. XXX, p. xi-xvi).

## 1918

- 231. A propos du mot avestique *ptā* (MSL. XX, p. 286-292).
- 232. Sur cypriote *δοFevat* (MSL. XX, p. 293-294).
- 233. Le nom du « fils » (MSL. XXI, p. 45-48).
- 234. Sanskrit *bhūrjah* (MSL. XXI, p. 48).
- 235. Sur une exception au traitement labial des labio-vélaires en grec (MSL. XXI, p. 86-90).
- 236. Grec *πῆλω* (MSL. XXI, p. 91).
- 237. Les parentés de langues (BSL. XXI, p. 9-13 = LH. I, p. 102-109.).
- 238. Principes du phonétisme polonais (BSL. XXI, p. 21).
- 239. Le datif védique *avirate* (BSL. XXI, p. 21-22).
- 240. Avestique *atārō* (BSL. XXI, p. 23-24).
- 241. De quelques noms propres parthes (BSL. XXI, p. 24-25).
- 242. Vieux-slave *ny* et *ry* au duel (BSL. XXI, p. 26-27).
- 243. L'accent dans la flexion des noms lituaniens (BSL. XXI, p. 27-28).
- 244. Le témoignage de la langue homérique et les exigences du vers (BSL. XXI, p. 28-30).
- 245. Du parti à tirer des traductions de l'Evangile (BSL. XXI, p. 30-32).
- 246. Un exemple d'attraction des cas (BSL. XXI, p. 32).
- 247. Sur une manière de désigner le « jour » et la « nuit » en arménien (BSL. XXI, p. 32-33).
- 248. Remarque étymologique [anomalies attestant formes disparues] (BSL. XXI, p. 113-114).
- 249. Nécrologie: Kern; Alfred Dutens (BSL. XXI, p. 113-116).
- 250. Une fausse lecture dans l'Avesta (*Dastur Hoshang Memorial Volume*, p. 47-48).
- 251. Sur une édition linguistique d'Homère (REGr. XXXI, p. 277-311).

252. La situation linguistique en Russie et en Autriche-Hongrie (*Scientia*, XXIII, p. 209-216).  
 253. Les langues dans le bassin de la mer Baltique (*Scientia*, XXIV, p. 383-392).  
 254. Convergence des développements linguistiques (*Rev. philosophique*, LXXXV, p. 97-110 = LH. I, p. 61-75).

## 1919

255. L'accent quantitatif et les altérations des voyelles (*MSL*. XXI, p. 108-111).  
 256. Un ancien thème en -o- féminin [gr.  $\mu\epsilon\theta\acute{o}\varsigma$ ] (*MSL*. XXI, p. 111).  
 257. D'une action de l'iranien sur l'arménien (*MSL*. XXI, p. 187-188).  
 258. Sur une prétendue forme de génitif duel dans les Gāthās (*MSL*. XXI, p. 189-190).  
 259. Sur le locatif de *oko* en vieux-slave (*MSL*. XXI, p. 191-192).  
 260. Sur le rythme quantitatif de la langue védique (*MSL*. XXI, p. 193-207).  
 261. Le pronom duel *vā* dans l'Avesta (*MSL*. XXI, p. 208-209).  
 262. Le nom de Calypso et la formation désidérative (*REGr*. XXXII, p. 384-387).  
 263. Le genre grammatical et l'élimination de la flexion (*Scientia*, XXV, p. 460-470 = LH. I, p. 199-210).  
 264. La langue et l'écriture (*Scientia*, XXVI, p. 290-293).  
 265. Préface à P. F. Regard, *Contribution à l'étude des prépositions dans la langue du Nouveau Testament*.  
 266. Les hobereaux allemands dans les pays baltiques (*Rev. baltique*, 1919, p. 2-3).  
 267. De l'équilibre du niveau de vie en ville et à la campagne (*Action Nationale*, 25 août 1919, p. 257-258).

## 1920

268. Les noms du « feu » et de l'« eau » et la question du genre (*MSL*. XXI, p. 249-256).  
 269. Des causatifs arméniens en -*uċanem* (*MSL*. XXII, p. 47-48).  
 270. Du nominatif et de l'accusatif (*MSL*. XXII, p. 49-55).  
 271. Arménien *amul* (*MSL*. XXII, p. 55).  
 272. De quelques contradictions phonétiques : I. Traitement de  $\tau$  en grec. II. Chute de consonnes finales en arménien (*MSL*. XXII, p. 56-60).  
 273. Sur le sort de *w* géminé en arménien (*MSL*. XXII, p. 61-63).  
 274. Avestique *varənta* (*MSL*. XXII, p. 95-96).  
 275. Latin *sanciō*, *sacer* et grec  $\zeta\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\acute{\alpha}\gamma\acute{o}\varsigma$  (*BSL*. XXI, p. 126-127).  
 276. Védique *puraṃdarāḥ* (*BSL*. XXI, p. 127).  
 277. De quelques abrégements de voyelles dans l'Avesta (*BSL*. XXI, p. 128-129).  
 278. Homérique  $\tau\rho\upsilon\acute{\alpha}\lambda\iota\varsigma$  (*BSL*. XXI, p. 130-131).  
 279. Vieux-slave *sŭmrŭti* (*BSL*. XXI, p. 131).  
 280. Dissimilation vocalique en vieux-prussien (*BSL*. XXI, p. 131-132).  
 281. Sur le texte de l'Avesta (*JA*. 1920, I, p. 187-202).  
 282. De l'unité linguistique slave (*Scientia*, XXVII, p. 41-51).  
 283. De l'influence parthe sur la langue arménienne (*REA*. I, p. 9-14).  
 284. Les nominatifs-accusatifs arméniens du type *harsn* (*REA*. I, p. 81-82).  
 285. Sur une famille de mots arméniens [*manr* « petit »] (*REA*. I, p. 83-84).  
 286. L'Etat arménien (*REA*. I, p. 139-140).  
 287. La civilisation égéenne et le vocabulaire méditerranéen (*The French Quarterly*, II, p. 1-6 = LH. I, p. 297-304).

282. Le mot et les phonèmes de l'espagnol (Revue de Rome, 1920, p. 21-22).  
 283. Les voyelles nasales du russe (Revue phonétique, n. 127-128, I, p. 175-198).  
 284. La linguistique et l'enseignement de la grammaire (Revue de la Société de Pédagogie, 1920, p. 93-98).  
 285. Les leçons de des langues postérieures. Revue de linguistique expérimentale, XXVI, 1920, p. 765-769).  
 286. Sur l'enseignement expérimental et la formation des maîtres. Les Jeunes, Bulletin de l'Institut des sciences de l'enseignement de la Seine II, mars 1920, p. 41-42).  
 287. Les enseignements de la science (Manuel général de l'Instruction primaire, 1920, p. 354).  
 288. La formation de genres de l'Alliance Française (Revue de l'Alliance Française, 1920, p. 42-46).

## 1921

289. Une note sur la prononciation de deux mots français (MSL, XXII, p. 140-141).  
 290. A propos du mot *indiscernable* de la science (MSL, XXII, p. 142-143).  
 291. Le mot de nombre « un » (MSL, XXII, p. 144).  
 292. Comment les Indes l'ont vu et l'ont écrit du mot (MSL, XXII, p. 145-166).  
 293. Les nombres de magnitude régulière et irrégulière en Inde (MSL, XXII, p. 201-202).  
 294. Les mots du type *Fierro* (MSL, XXII, p. 203).  
 295. Le pluriel pehivi en *-en* (MSL, XXII, p. 204).  
 296. Traitement des syllabes de consonnes (MSL, XXII, p. 205-211).  
 297. Latin *credo* et *adēs* (MSL, XXII, p. 215-218).  
 298. Notes philologiques I. Sur les formes du préposition en proven. II. Proven. de et de. III. V ad- il en l'ouest amér. dans. IV. Amér. dans (MSL, XXII, p. 219-227).  
 299. Sur l'origine des termes en *-en* (MSL, XXII, p. 228-229).  
 300. Morphologie des mots en provençal (BSL, XXII, p. 16-17).  
 301. Le nom du « pont » (BSL, XXII, p. 17-18).  
 302. A propos de mot basque *lami* (BSL, XXII, p. 19-20).  
 303. Sur un dérivé basque (BSL, XXII, p. 19).  
 304. Arménien *yag* (BSL, XXII, p. 20).  
 305. Les suffixes en provençal de -en (BSL, XXII, p. 21-22).  
 306. Nombrigue *xpiscassa* (BSL, XXII, p. 22-23).  
 307. Latin *castrum* (BSL, XXII, p. 24).  
 308. Trois mots grecs (BSL, XXII, p. 24-25).  
 309. Latin *castrum* et *propter* (BSL, XXII, p. 25).  
 310. Quelques remarques sur des mots français I. Proverbe. II. Verbe. III. De la lettre *u* en provençal. IV. Amér. dans (BSL, XXII, p. 26-27).  
 311. A propos de *gauloise* (Revue de la philologie, 1921, p. 28-30).  
 312. Sur les termes relatifs à l'enseignement (BSL, I, p. 225-226).  
 313. De l'usage de *BSL* I, p. 227-228).  
 314. Les mots de l'enseignement de la science (Revue de la science et de l'enseignement, 1921, I, p. 229-237).  
 315. Sur l'enseignement de la grammaire (Revue de la science et de l'enseignement, 1921, I, p. 238-239).  
 316. De la grammaire de la science (Revue de la science et de l'enseignement, 1921, I, p. 240-241).  
 317. De la grammaire de la science (Revue de la science et de l'enseignement, 1921, I, p. 242-243).  
 318. De la grammaire de la science (Revue de la science et de l'enseignement, 1921, I, p. 244-245).  
 319. De la grammaire de la science (Revue de la science et de l'enseignement, 1921, I, p. 246-247).  
 320. De la grammaire de la science (Revue de la science et de l'enseignement, 1921, I, p. 248-249).  
 321. De la grammaire de la science (Revue de la science et de l'enseignement, 1921, I, p. 250-251).  
 322. A propos de la grammaire (Revue de la science et de l'enseignement, 1921, I, p. 252-253).



323. La disparition des noms indo-européens de parties du corps en slave (*Roczn. Slaw.* IX, p. 74-77).  
 324. Avant-propos à une *Anthologie de la littérature ukrainienne*, Paris, 1921.  
 325. Sur les effets de l'homonymie dans les anciennes langues indo-européennes (*Cinquantenaire de l'École pratique des Hautes Études*, p. 469-480).  
 326. Remarques sur la théorie de la phrase (*Journ. de psychologie*, 1921, p. 609-616 = LH. II, p. 4-8).

## 1922

327. Sur les nominatifs-accusatifs des thèmes en *-n-* (*MSL.* XXII, p. 257).  
 328. La forme du génitif pluriel en ombrien (*MSL.* XXII, p. 258-259).  
 329. Sur la flexion attique de *πόλις* (*MSL.* XXII, p. 260-261).  
 330. Homérique *πέρθαι* (*MSL.* XXII, p. 262).  
 331. Remarques sur les désinences verbales de l'indo-européen : I. Du caractère des désinences moyennes, primaires et secondaires. II. De la forme verbale radicale des racines monosyllabiques de type athématique (*BSL.* XXIII, p. 64-75).  
 332. De quelques *y-* initiaux devant *u-* en indo-européen (*BSL.* XXIII, p. 76-78).  
 333. De quelques gémérations expressives en italique (*BSL.* XXIII, p. 79-80).  
 334. Latin *esse* (*BSL.* XXIII, p. 80-84).  
 335. Latin *procitum* (*BSL.* XXIII, p. 84-83).  
 336. A propos de grec *στρατηγός* (*BSL.* XXIII, p. 83-85).  
 337. Sur slave *korenĭ* et *krĭma* (*BSL.* XXIII, p. 85-86).  
 338. Du nominatif-accusatif masculin en slave commun (*BSL.* XXIII, p. 87-93).  
 339. Sur la racine *\*med-* (*BSL.* XXIII, p. 94-97).  
 340. De quelques fautes (*BSL.* XXIII, p. 98-99).  
 341. De quelques mots sogdiens (*BSL.* XXIII, p. 100-110).  
 341 bis. Avant-propos et additions à R. Gauthiot. *Essai de grammaire sogdienne*, I, 1914-1923, p. v-x.  
 342. A propos de *περικτιφνες* (*Charisteria Moravski*, p. 3-5).  
 343. Les Etudes arméniennes ; les Etudes iraniennes (Livre du centenaire de la Société Asiatique, p. 207-217).  
 344. De quelques mots parthes en arménien : *nahapet* ; *parar* ; *žand* ; *nerkhini* ; *pačoyé* ; *pakas* (*REA.* II, p. 4-6).  
 345. A propos de [arm.] *nždeh* (*REA.* II, p. 233-234).  
 346. Des innovations du verbe slave (*RESL.* II, p. 38-46).  
 347. Des innovations caractéristiques du phonétisme slave (*RESL.* II, p. 206-213).  
 348. Sur *ju-* initial en slave (*Slavia*, I, p. 197-199).  
 349. L'unité romane (*Scientia*, 1922, p. 149-153).  
 350. Un cas de paresse du voile du palais (*Revue de phonétique*, IV, 1922, p. 218-219).  
 351. Un grand linguiste danois : Vilhelm Thomsen (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> févr. 1922, p. 688-696 = LH. II, p. 184-193).

## 1923

352. Le féminin du comparatif primaire (*MSL.* XXIII, p. 47-49).  
 353. Grec *διώκω* (*MSL.* XXIII, p. 50-54).  
 354. A propos de hom. *(F)é(F)ικτο* (*BSL.* XXIV, p. 110-112).  
 355. Sur grec *οἴχωα* (*BSL.* XXIV, p. 113-116).  
 356. Sur le thème avestique *yāsa-* (*BSL.* XXIV, p. 117).

357. Deux remarques étymologiques : I. Lat. *Morta*. II. Gr. ἀμνός et irl. *uan* (BSL. XXIV, p. 183-184).  
 358. Sur les désinences en -r (BSL. XXIV, p. 189-194).  
 359. Avestique *raostā* (BSL. XXIV, p. 195).  
 360. La désinence active de 3<sup>e</sup> personne secondaire du duel dans les Gāthās de l'Avesta (BSL. XXIV, p. 196).  
 361. Les formes nominales en slave (RESL. III, p. 193-204).  
 362. Vatroslav Jagić (RESL. III, p. 299-304).  
 363. La flexion en -a- d'adjectifs arméniens (REA. III, p. 3-6).  
 364. Le caractère concret du mot (Journ. de psych., 1923, p. 246 = LH. II, p. 9-13).  
 365. Renan linguiste (Journ. de psych. 1923, p. 331-334 = LH. II, p. 169-173).  
 366. Ce que la linguistique doit aux savants allemands (Scientia, XXXIII, p. 263-270 = LH. II, p. 152-159).

## 1924

367. Les désinences du parfait indo-européen (BSL. XXV, p. 95-97).  
 368. Remarques sur le futur grec : I. les désinences moyennes au futur. II. De quelques futurs attiques de type « dorien » (BSL. XXV, p. 98-100).  
 369. Sur un aoriste altéré [πέρθετο] chez Homère (BSL. XXV, p. 101-102).  
 370. A propos de βωτιάειρα et de βοτόν (BSL. XXV, p. 103).  
 371. Latin *interdico* (BSL. XXV, p. 104).  
 372. Sur le rôle et l'origine des noms d'action indo-européens en \*-ti- (BSL. XXV, p. 123-145).  
 373. Le traitement de \*-eu- en letto-lituanien (BSL. XXV, p. 174-175).  
 374. Le sens de γενήσομαι, à propos de Parménide 141 (RPh. 1924, p. 44-49).  
 375. Le problème de l'orthographe latine (RELat. II, p. 28-34).  
 376. Latin *alter* (Homenaje a Menendez Pidal, p. 109-111).  
 377. Remarques étymologiques [arm. *erkar* ; *alam*] (REA. IV, p. 1-6).  
 378. A propos du groupe lituanien de *beriu* (Festgabe Streitberg, p. 258-261).  
 379. K. Buga (RESL. IV, p. 318).  
 380. A propos du verbe *wegen* et des substantifs *Wagen*, *Weg* en allemand (Mélanges Ch. Andler, p. 249-255).  
 381. Le développement du verbe « avoir » (Antidoron... J. Wackernagel, p. 9-13).  
 382. Ce que les linguistes peuvent souhaiter d'une édition (Bull. Assoc. G. Budé, 1924, p. 33-37).  
 383. Interview de A. Meillet par F. Lefèvre (Nouvelles littéraires du 8 nov. 1924).

## 1925

384. Remarques sur l'étymologie de quelques mots grecs [A propos de ἐρύκω, τμήγω, νήγω ; — Sur ἤλυθον, ἤλθον ; — ἀήρ ; — gr. ἄνεμος, arm. *hotm* ; — ἴσος ; — πωλῶ, ὠνοῦμαι ; — νέωτα ; — γέννα ; — βίος, βίοςτος, βιοτή ; — ὄσσα ; — gr. ἀρνέομαι, ἄπαρνοι, ἔξαρνος, arm. *uranam* ; — σκύμνος, σκύλαξ et arm. *cul* ; — ἀρέσκω et lat. *aeruscāre*, *coruscāre*] (BSL. XXVI, p. 1-22).  
 385. Des présents grecs en -vā-/-vā- (Mélanges J. Vendryes, p. 275-285).  
 386. Les démonstratifs latins (RELat. III, p. 51-54).  
 387. A propos de « qualitas » (RELat. III, p. 214-220 = LH. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 335-341).  
 388. Les origines du vocabulaire slave : I. Le problème de l'unité balto-slave (RESL. V, p. 5-13).  
 389. Les origines du vocabulaire slave : II. De quelques noms de nombre (RESL. V, p. 177-182).

390. Napomene o imperfektu [en serbe] (*Glasa srpske Kraljevske Akademije*, CXII, p. 3-8).
391. Le groupe de \**sem-* en arménien (*REA.* V, p. 1-4).
392. Sur le sens d'un passage d'Eznik (*REA.* V, p. 179-181).
393. Sur l'étymologie de [arm.] *or* (*REA.* V, p. 183-184).
394. Les langues romanes et les tendances des langues indo-européennes (*Rev. de linguistique romane*, I, p. 1-8 = *LH.* II, p. 113-122).
395. Le nom indo-européen de la meule (*Mélanges P. Boyer*, p. 1-12).
396. Les Achéens au *xiv<sup>e</sup>* siècle av. J.-C. (*Bull. Assoc. G. Budé*, 1925, p. 11-12).
397. Les interférences entre vocabulaires (Lecture faite à la séance publique des cinq Académies, le 24 oct. 1925 = *LH.* II, p. 36-43<sup>1</sup>).
398. Louis Havet (*Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*, p. 1-6 = *LH.* II, p. 200-205).
- 398 bis. A la mémoire de Louis Havet (*RELat.* IV, 1926, p. 25-26).

## 1926

399. A propos de οἰστός (*Festschrift P. Kretschmer*, p. 140-141).
400. L'hypothèse d'une influence de la Vulgate sur la traduction slave de l'Evangile (*RESL.* VI, p. 39-41).
401. Le vocabulaire slave et le vocabulaire indo-iranien (*RESL.* VI, p. 165-174).
402. Sur un passage d'Elisée (*REA.* VI, p. 1-3).
403. Une étymologie [arm. *ənklum* « je m'enfoncé » : lit. *gilus* « profond »] (*REA.* VI, p. 5-6).
404. Le caractère du vocabulaire indo-européen (*C. r. Acad. Inscr.* 1926, p. 44-48).
405. Sur la valeur du mot français *jument* (*Archivio glottologico ital.* 1926, p. 147-150 = *LH.* II, p. 128-131).
406. De l'état actuel de la langue française (*Bull. de la Soc. fr. de pédagogie*, 1926, p. 674-684).
407. Maurice Cahen (*Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*, p. 3-9 = *LH.* II, p. 206-211).

## 1927

408. Le pronom personnel et les démonstratifs (*MSL.* XXIII, p. 141-145).
409. Sur certains noms de l'année (*MSL.* XXIII, p. 146-147).
410. Latin *potior* (*MSL.* XXIII, p. 148).
411. Latin *genuinus* (*BSL.* XXVII, p. 53-57).
412. Réponse à une observation [sur fr. *lapin*] (*BSL.* XXVII, p. 122-123).
413. De quelques anciennes alternances vocaliques (*BSL.* XXVII, p. 124-128).
414. De la prothèse vocalique en grec et en arménien (*BSL.* XXVII, p. 129-135).
415. Le type grec δαιδάλλω, κοινύλλω (*BSL.* XXVII, p. 136-139).
416. Homérique πρόχνο (*BSL.* XXVII, p. 140).
417. Sur grec λιλαιομαι, λελιημαι (*BSL.* XXVII, p. 230-231).
418. Sur des formes supplétives de l'adjectif signifiant « grand » (*BSL.* XXVII, p. 232-233).
419. A propos d'une théorie nouvelle du perfectum latin en -uī (*BSL.* XXVII, p. 234-236).
420. Deux notes sur des formes grammaticales anciennes du grec [I. Désinence de 2<sup>e</sup> personne du duel au prétérit; II. Flexion de ὄν chez Homère] (*RPh.* 1927, p. 193-198).

1. Cet article avait déjà été reproduit dans la 2<sup>e</sup> éd. de *LH.* I, p. 343-350.



421. Sur la première personne du singulier de l'optatif thématique en grec (IF. XLV, p. 45-47).
422. De quelques mots [slaves] relatifs à la navigation (RESL. VII, p. 5-8).
423. A. Gawronsky (RESL. VII, p. 175).
424. Sur un archaïsme du vieil-irlandais (*Mélanges... J. Loth*, p. 1-4).
425. Sur [arm.] *arew*, *aregaknet p'aylakn* (*Handes Amsorya*, 1927, p. 757-763).
426. Un suffixe indo-européen méconnu (*Symb. gramm. Rozwadowski* I, p. 105-108).
427. Sur la forme du féminin des adjectifs dans les dialectes indo-européens (*C. r. Acad. Inscr.* 1927, p. 74-76).
428. Aujourd'hui (*Mélanges A. Thomas*, p. 291-293 = LH. II, p. 131-134).
429. La nécessité de recueillir le vocabulaire des parlers locaux (*Société d'Emulation du Bourbonnais*, 1927, p. 9-11).
430. Influence of the Hebrew Bible on European Languages, in *The Legacy of Israel*, edited by Edwin R. Bevan and Charles Singer, Oxford, 1927, p. 473-481 (Trad. fr. *Le legs d'Israel*, Paris, Payot.).
431. Notices sur les écritures pehlie, avestique, slaves, arménienne et géorgienne, in Fossey, *Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes*, Paris, 1927, p. 79-82 et 143-157.

## 1928

432. Observations sur quelques mots latins [*salūs* ; *propinquus* ; *dicere* ; *aperire*, *operire*] (BSL. XXVIII, p. 40-47).
433. Caractères généraux de la langue grecque (*C. r. Acad. Inscr.* 1928, p. 10-14).
434. Remarques sur une nouvelle inscription locrienne (*RPh.* 1928, p. 185-190).
435. La critique des textes vieux-slaves et les participes passés en -ivŭ (RESL. VIII, p. 46-49).
436. Sur le caractère de la phrase négative en vieux-slave (RESL. VIII, p. 171-177).
437. Lituanien *pėrnai* (*Juvilejnyj zbirnyk... Gruševskovo*, Kiev, p. 185-186).
438. Les noms [arméniens] du type *t'réun* (REA. VIII, p. 1-6).
439. De quelques adjectifs signifiant « beau » (*Mélanges Till*, p. 138-139).
440. Sur les formes populaires du vocabulaire indo-européen (*C. r. Acad. Inscr.* 1928, p. 50-52).
441. Les civilisations des nouveaux Etats de la Baltique (*Bulletin de la Conciliation Internationale* [Dotation Carnegie], 1928, n° 2, p. 3-23).
442. Sur le degré de précision qu'admet la définition de la parenté linguistique (*Festschrift C. Meinhof*, p. 444-448 = LH. II, p. 47-52).
443. Sur la terminologie de la morphologie générale (*Revue des études hongroises*, I, p. 9-15 = LH. II, p. 29-35).
444. Lettre [sur la nécessité de constituer un vocabulaire historique complet de la langue française], *Le Temps*, 31 mars 1928.
445. Lettre [sur la prosodie du mot fr. *tiède*] (*Rev. de phil. franç.* 1928, p. 62-64).
446. Avant-propos aux *Etrennes de linguistique... E. Benveniste*.

## 1929

447. Sur les désinences secondaires de 3<sup>e</sup> personne du singulier (MSL. XXIII, p. 215-221).
448. Sur la négation en grec et en arménien (MSL. XXIII, p. 222-224).
449. Grec *ῥομαί* (MSL. XXIII, p. 249-258).
450. Sur latin *os* (MSL. XXIII, p. 259-260).

451. Ἐνιαυτός (MSL. XXIII, p. 274-275).  
 452. Sur l'étymologie de arménien *unim* (MSL. XXIII, p. 276).  
 453. Des noms de nombre ordinaux en indo-européen (BSL. XXIX, p. 29-37).  
 454. La désinence ionienne -σαν (BSL. XXIX, p. 74-76).  
 455. Une enquête linguistique universelle (BSL. XXIX, p. 77-81).  
 456. La flexion de *pánthāḥ* en védique et les nominatifs en -ēs du latin (*Indian Studies...* C. R. Lanman, p. 3-6).  
 457. Sur les correspondants du mot sanskrit *pātiḥ* (Wörter und Sachen, XII, p. 17-19).  
 458. Le nom latin *Venus* (C. r. Acad. Inscr. 1929, p. 333-337).  
 459. Les adjectifs grecs en -τος (*Donum natalicium Schrijnen*, p. 635-639).  
 460. Les deux noms slaves de la lune, *měsěci* et *luna* (*Zbirnyk zachodoznavstva...* Gruševskogo, Charkov-Kiev, II, p. 211-212).  
 461. De l'édition des anciens textes slaves [avec A. Vaillant] (1<sup>er</sup> Congrès des philologues slaves à Prague).  
 462. Projet d'un Atlas de linguistique slave [avec L. Tesnière] (1<sup>er</sup> Congrès des philologues slaves à Prague).  
 463. Le génitif pluriel *krǫvŭi* du Psautier du Sinaï (RESL. IX, p. 119-120).  
 464. Le mot [arménien] *eketeçi* (REA. IX, p. 131-136).  
 465. Albanian language. — Armenian language (*Encyclopaedia Britannica*, 14<sup>th</sup> ed., s. v.).  
 466. La situation linguistique de l'Asie (*Scientia*, 1929, p. 173-187).  
 467. Le développement des langues (dans le volume *Continu et discontinu*, Paris, 1929, p. 119-131 = LH. II, p. 70-83).

## 1930

468. Arménien *barjr* (MSL. XXIII, p. 328).  
 469. Sur latin *sub*, *super* (BSL. XXX, p. 80-81).  
 470. Sur la dissimilation de *l* en latin ancien (BSL. XXX, p. 125-127).  
 471. Deux anciennes expressions du latin [*epulae*; *propinqui*] (*Miscellanea...* D. Carolina Michaëlis de Vasconcellos, p. 1-3).  
 472. La chronologie des langues indo-européennes et le développement du genre féminin (C. r. Acad. Inscr. 1930, p. 149-154).  
 473. Sur Vendidad VII, 24 et V, 12 (*Modi Memorial Volume*, p. 475-478).  
 474. Observations sur l'étymologie de l'arménien [sur le -w des aoristes arménien; — *yti*; — *merk*] (REA. X, p. 183-186).  
 475. Observations sur les méthodes de la philologie slave, à propos d'une édition récente (RESL. X, p. 181-185).  
 476. J. Baudoin de Courtenay (RESL. X, p. 174-175).  
 477. De la valeur des sourdes aspirées indo-européennes (*Grammatical Miscellany* O. Jespersen, p. 341-343).  
 478. La notion de radical en français (*The Romanic Review*, XXI, p. 291-295 = LH. II, p. 123-127).

## 1931

479. Théorie du rythme et du ton en indo-européen (BSL. XXXI, p. 1-7).  
 480. Achéen et dorien πεδα (BSL. XXXI, p. 42-44).  
 481. Grec ἀφρός (BSL. XXXI, p. 51-52).  
 482. Essai de chronologie des langues indo-européennes. La théorie du féminin (BSL. XXXII, p. 1-28).  
 483. Sur grec μνάσμαι (BSL. XXXII, p. 92).  
 484. Sur deux questions de principe (BSL. XXXII, p. 185-187).  
 485. Les cas employés à l'infinitif en indo-européen (BSL. XXXII, p. 188-193).

486. Caractère secondaire du type thématique indo-européen (BSL. XXXII, p. 194-203).  
 487. Sur le génitif sanskrit *māma* (BSOS. VI, p. 435-437).  
 488. Avestique *ikaša-* (Ehregabe W. Geiger, p. 234-236).  
 489. Lettone *jumis* [en italien] (*Studi Baltici*, I, p. 115-117).  
 490. Sur quelques fautes dans les textes vieux-slaves (*Casopisu pro moderni filologii*, XXI, p. 87-88).  
 491. Sur une période de bilinguisme en France (C. r. Acad. Inscr. 1931, p. 26-38 = LH. II, p. 90-98).  
 492. A propos de « il est vache » et « j'ai très faim » (Rev. de phil. franç. 1931, p. 47-49 = LH. II, p. 134-137).  
 493. Avant-propos à la *Phonétique historique du latin* de M. Niedermann, 2<sup>e</sup> éd.  
 494. Avant-propos à T. E. Karsten, *Les Anciens Germains*, trad. Mossé.  
 495. L'établissement de nouvelles langues littéraires en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle (Conferentia Club. I. Conférences de l'any 1929. Barcelone, 1931, p. 45-56).  
 496. Pierre Lasserre (*Annuaire de l'École des Hautes-Études*, p. 20-21).

## 1932

497. Sur le type arménien *teli* (BSL. XXXIII, p. 51-52).  
 498. Latin *asser* (BSL. XXXIII, p. 53-54).  
 499. Sur le type de grec *μαίνωλης* (BSL. XXXIV, p. 130-132).  
 500. Les noms des chefs en grec (*Mélanges Glotz*, II, p. 587-589).  
 501. Sur grec *ἀστήρ* (*Symb. phil. Danielsson*, p. 183-184).  
 502. *Θέλαια* et les dérivés grecs en *-αίνα* [avec P. Chantraine] (*RPh.*, 1932, p. 291-296).  
 503. Les valeurs du présent slave (à propos du subjonctif védique) (*RESL*. XII, p. 157-159).  
 504. De quelques flottements entre *r* et *l* (Ann. Acad. Scient. Fenn. [Mélanges J. J. Mikkola], XXVII, p. 157-159).  
 505. Sur les noms indo-européens du « lait » (*Indian Linguistics*, II, p. 35-39).  
 506. Lettre [sur la prononciation française du latin] (*L'Europe nouvelle*, 7 janvier 1922, p. 17).  
 507. Préface au *Dictionnaire étymologique de la langue française* d'Oscar Bloch (= LH. II, p. 138-151).  
 508. La grammaire comparée au Collège de France (*Livre jubilaire composé à l'occasion du quatrième centenaire du Collège de France*, p. 279-289 = LH. II, p. 212-227).  
 509. Sur l'état actuel de la grammaire comparée (*Revue de Synthèse*, 1932, p. 3-10 = LH. II, p. 160-168).  
 510. Sur les effets des changements de langue (*Scientia*, LI, p. 94-98 = LH. II, p. 104-112).  
 511. L'Association Guillaume Budé (*L'Europe Nouvelle*, 2 avril 1932, p. 432-433).  
 512. Victor Bérard (*Rev. de l'Alliance Française*, 1932, p. 3-4).

## 1933

513. A propos de véd. *amba* (BSL. XXXIV, p. 1-2).  
 514. Grec *μαίνας* (BSL. XXXIV, p. 3-4).  
 515. Sur l'accent védique (BSL. XXXIV, p. 122-126).  
 516. Sur le type latin *ēgī*, *ēgistī* (BSL. XXXIV, p. 127-130).  
 517. Hittite *tunakešsar* (BSL. XXXIV, p. 131-132).



518. Le slave commun \**jarebŭ* et le suffixe en -b- [avec A. Vaillant] (*RESL.* XIII, p. 401-402).  
 519. Sur le nom de Babylone dans l'Avesta (*Oriental Studies in honour of C. E. Pavry*, p. 302).  
 520. A propos du latin *sodālis* (*Miscelânea... dedicada as Dr. J. Leite de Vasconcelos*, p. 4-4).  
 521. « Autarchie » (*Le Français Moderne*, I, p. 416).  
 522. Linguistique et anthropologie (*L'Anthropologie*, 1933, p. 41-46 = *LH.* II, p. 84-89).  
 523. La linguistique, dans *La Science française*, 2<sup>e</sup> éd. p. 279-284.

## 1934

524. Le problème de la linguistique balkanique (*Revue internationale des études balkaniques*, I, p. 29-30).  
 525. Le bilinguisme des hommes cultivés (Avant-propos à une conférence de A. Sauvageot. *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, II, p. 5-8).

## 1935

526. Le pluriel arménien *akanjk'* (*BSL.* XXXVI, 407-408).  
 527. Les sourdes aspirées en arménien (*BSL.* XXXVI, 409-420).  
 528. Sur le représentant arménien *ur, ul* d'anciennes sonantes voyelles (*BSL.* XXXVI, p. 424-422).  
 529. Sur des démonstratifs indo-européens à s- initial (*MSL.* XXIII, p. 406).  
 530. Sur la structure des langues modernes de l'Europe (avant-propos à une conférence du D<sup>r</sup> Ed. Pichon. *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris.* III, p. 5-6).  
 531. Un dernier mot sur « autarchie » (*Le Français Moderne*, III, p. 98).

## 1936

532. Arménien *hangčim* « je me repose » (*BSL.* XXXVII, p. 44).  
 533. Arménien *gir, grel* (*BSL.* XXXVII, p. 42).  
 534. Arménien *ataxin, atij* (*BSL.* XXXVII, p. 73-74).  
 535. Arménien *šurj* « autour » (*BSL.* XXXVII, p. 75).  
 536. Les gutturales et le tokharien (*Festschr. H. Hirt*, II, p. 225-226).  
 537. Sur l'accusatif singulier de quelques pronoms personnels en dorien (*Glotta*, XXV, p. 482).  
 538. Sylvain Lévi (*Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes* p. 80-84).

## 1937

539. Arm. *erkir* et *erkin* (à paraître dans les *Mélanges Boisacq*).  
 540. Structure des faits linguistiques (à paraître au vol. I de l'*Encyclopédie Française*).

## III

## COMMUNICATIONS AUX CONGRÈS DES LINGUISTES.

- Actes du I<sup>er</sup> Congrès* (La Haye, 1928) : Etablissement et délimitation des termes techniques (p. 46). — Méthodes de recherche en géographie linguistique (p. 28-30). — Les désinences personnelles du verbe indo-européen (p. 441). — Caractères généraux de la langue grecque (p. 464-465).  
*Actes du II<sup>e</sup> Congrès* (Genève, 1931) : Sur la chronologie de l'indo-européen (p. 203).

## INDEX DES MATIÈRES <sup>1</sup>

### LINGUISTIQUE HISTORIQUE ET GÉNÉRALE

Langue et écriture, 264. Structure des faits linguistiques, 540. Lois du langage, 9. Linguistique historique et générale, 105. Linguistique et anthropologie, 522. Méthodes de la linguistique, 440, 196, 523. Etat des études, 79, 365.

Grammaire comparée : difficulté générale, 38. Histoire et état des études, 365, 508, 509. Méthode, 469.

Légitimité de la linguistique historique, 170. Développement des langues, 467. Différenciation et unification des langues, 444. Convergence des développements, 254. Changement de langue, 540. Bilinguisme, 525. Evolution des formes, 452. Disparition du prétérit simple, 420. Renouvellement des conjonctions, 495. Genre et élimination de la flexion, 263. Classification des langues, 288. Parenté des langues, 482, 237, 442. Enquête linguistique universelle, 455.

Différenciation des phonèmes, 39. Terminologie de la morphologie générale, 443. Caractère concret du mot, 366. Caractères du verbe, 289. Expression du temps, 222. Méthode de la syntaxe, 221. Théorie de la phrase, 326.

Interférences entre vocabulaires, 397. Comment les mots changent de sens, 80. Influence de la Bible, 430.

Langues littéraires, 495. Langue et nationalité, 497. Langues modernes de l'Europe, 530. Situation des langues en Russie et en Autriche-Hongrie, 252 ; dans le bassin de la Baltique, 253 ; en Asie, 466.

Linguistique et enseignement de la grammaire, 290.

### INDO-EUROPÉEN

Théorie des gutturales, 7. Sourdes aspirées, 477. Groupes *uk*, *ug*, *ugh*, 2. Groupe *-ns-*, 29. *s-* devant consonne, 301. *y-* devant *u*, 332. Flottement *r/l*, 504. *l* vélaire, 65. Nasale finale, 242. Quantité des voyelles fermées, 100. Questions d'accentuation, 6. Accentuation des préverbes, 86 ; des noms, 474. Accent d'intensité, 25. Accent et altération des voyelles, 255. Nature et place du ton, 58, 107. Rythme et ton, 479. Alternances vocaliques, 413.

Noms du type *Ἑζρον*, 299. Noms en *-nes-*, 99. Noms d'action en *-ti-*, 372.

4. Cet index porte exclusivement sur les articles recueillis dans la bibliographie ; on n'y trouvera de renvoi ni aux livres, ni aux articles publiés pour la première fois dans les deux volumes de *Linguistique historique et linguistique générale*. L'arrangement des matières a été fait sur un plan uniforme à l'intérieur de chaque subdivision. Les formes qui font l'objet d'un article distinct ont été groupées dans l'ordre alphabétique usuel, à l'exception des mots grecs. — Les chiffres renvoient aux numéros de la bibliographie.

Suffixation par occlusives aspirées, 426. Type thématique, 486. Attraction de cas, 246. Nominatif et accusatif, 270. Nom.-acc. des thèmes en *-n-*, 327. Valeurs du génitif, 150, 153. Désinence du pluriel neutre, 59. Cas employés à l'infinitif, 485. Genre féminin, 472, 482. Féminin des noms d'arbres, 91 ; du comparatif primaire, 332 ; des adjectifs composés, 59. Vocalisme du superlatif, 24. Pronoms personnels et démonstratifs, 408. Démonstratifs à *s-* initial, 529.

Ton dans les formes moyennes, 58. Formes des racines *kleu-*, 408 ; *med-*, 339 ; *melg-*, 434. Formation de présents, 134. Présents radicaux athématiques, 186, 188, 224. Aoriste sigmatique, 102. Suffixes verbaux secondaires, 30. Elargissement *-eu-*, 122. Type thématique, 486. Infinitif, 485. Désinences verbales, 332. Désinences en *-r*, 358. Désinences du parfait, 367. Désinences secondaires 3<sup>e</sup> sg., 447.

Phrase nominale, 74.

Caractères du vocabulaire indo-européen, 404, 440. Effets de l'homonymie, 325. Interdictions de vocabulaire, 78. Verbes « dire », 249. Verbe « avoir », 381. Adjectifs : « un », 296 ; « beau », 439. Nom du « fils », 233 ; du « feu » et de l'« eau », 268 ; de la « puce », 295 ; du « pont », 306 ; de la « meule », 395 ; de l'« année », 409 ; du « lait », 505.

Aryens et Indo-Européens, 89. Religion indo-européenne, 88. Nouvelles langues indo-européennes, 451.

#### HITTITE

*tunakeššar*, 517.

#### « TOKHARIEN »

Le tokharien, 481. Gutturales, 536. Formes nominales, 165. Noms de nombre, 143. Formes verbales, 147. Remarques linguistiques, 137, 148, 184. Étymologies, 226.

#### INDO-IRANIEN

Phonétique des gutturales, 15. Traitement de *o*, 14 ; de la nasale finale, 15 ; des nasales voyelles, 53 ; de *ṛ*, 113.

Le dieu Mitra, 87.

#### SANSKRIT

Métrie védique, 19, 305. Rythme quantitatif, 260. Accent, 515. Valeur prosodique du groupe *-tr-*, 158. Consonnes intervocaliques, 149. Prononciation de *e*, 162.

Finale *-uḥ*, 139. Flexion de *pānthāḥ*, 456. Nominatifs en *-t*, 70. Accusatifs *ācmanam*, *svāsāram*, 24. Génitif *māma*, 487. Datif *āvirate*, 239.

Racine *lubh-*, 229. Formes : *abhimātiḥ*-, 24. *amba-*, 519. *bhurjaḥ*, 234. *jan(i)ma*, 43. *kṛṣṭiḥ*, 307. *nīnyāḥ*, 55. *pātiḥ*, 457. *prāḍvivākaḥ*, 159. *puramda-rah*, 276. *urūḥ*, 43.

#### IRANIEN

Les études iraniennes, 343.

**Avestique.** Grammaire avestique, 119.

Abrègements de voyelles, 277.

Formes anormales des thèmes en *-a-*, 24. Génitif duel en gâthique, 258. Locatif *dvarə*, 303. Pronom duel *vā*, 261. *xšm-* dans le pronom « vous », 294.



Présent *nāismi*, 243. Désidératif, 308. Thème *yāsa-*, 356. Désinence active de 3<sup>e</sup> pers. secondaire au duel, 360.

Vocabulaire avestique, 65. Nom de Babylone en avestique, 549. Formes : *atārō*, 240. *maṇō*, 303. *nā*, 17. *ptā*, 234. *raostā*, 359. *thaeša-*, 488. *tm*, *kam*, 98. *vərənta*, 274. *viṭse*, *viśāi*, 98. *zrazdā*, 446.

Observations sur le texte de l'Avesta, 228, 250, 281, 473.

**Vieux-perse.** Persia, 423, 444, 472. Flottement phonétique, 206. Groupes de consonnes, 145. Notation *z*, 164. Déclinaison et accent d'intensité, 34. Génitif, 433. Relatif, 456. *farnah-*, 432. *hudašma*, 498.

**Pehlevi et persan.** Noms propres parthes, 244. Pluriel phl. en *-ēn*, 300. Phl. *patīrēm*, 208. Forme de 1<sup>re</sup> pers. en persan, 303. Persan *īn* et *ān*, 303. Persan *xudāy*, 432.

**Sogdien.** Mots sogdiens, 344. Grammaire, 344 *bis*,

## ARMÉNIEN

Écriture, 434. Transcription, 46. Etudes arméniennes, 343.

Langue arménienne, 465. Position dialectale, 44.

Traitement des occlusives sourdes, 3 ; de *gh*, 33 ; de *ṛ*, 33 ; de *w* géminé, 273 ; des sourdes aspirées, 527. Changement de quelques explosives, 27. Mouillure des vélaires, 84. Chute de consonnes finales, 272. Sonantes voyelles, 528. *l*, 438. Prothèse vocalique, 444.

Déclinaison, 4. Archaismes dans la déclinaison, 44. Flexion en *-a-* d'adjectifs, 363. Nom.-acc. du type *harsn*, 284. Accusatif sg., 43. Génitif en *-oj*, 24. Gén. sg. des thèmes pronominaux, 24. Locatif *yamsean*, 28. Composition, 157. Composés en *-unkh*, 23. Thèmes en *-i-* composés, 33. Adjectifs en *-un-*, 340, 438. Suffixe *-ino-*, 23. Groupe de *\*sem-*, 394. Négation, 448.

Verbes en *-owl*, 4 ; en *-nu-*, 33. Aoristes monosyllabiques, 24 ; en *-w*, 474. Causatifs en *-uṇanem*, 269. Redoublement, 33.

Syntaxe des démonstratifs, 24. Accord de l'adjectif, 31. Emploi des cas, 54. Emploi du pluriel des substantifs, 430. « Jour » et « nuit », 247. Phrase nominale, 124. Emploi des formes personnelles des verbes, 445.

Emprunts iraniens, 436, 257, 283, 347, 344. Emprunts latins, 460.

Dialectologie, 45, 64.

Remarques sur le texte d'Agathange, 35 ; d'Elisée, 44, 402 ; d'Eznik, 392. Graphie et accentuation des mss. de l'évangélaire, 54, 71.

Formes diverses, 4. *ačēwn*, 440. *akanjk'*, 526. *atam*, 377. *ataxim*, 534. *atij*, 534. *atjamutjkh*, 23. *amul*, 271. *andundkh*, 52. ar. 3. *arew*, *aregahn*, 425. *ain*, 478. *asem*, 3. *azazem*, 440. *azazim*, 23. *azdr*, 23. *and*, 3, 52. *anknum*, 403. *ost*, 3. *barjr*, 468. *boř*, 33. *boyth*, 52. *cicatim*, 58. *cur*, 3. *čan*, 23. *čelul*, 23. *čir*, 23. *čiwkh*, 464. *čul*, 384. *dořam*, 23. *eketeçi*, 464. *erewim*, 3. *ergicuṇanem*, 23. *erkan*, 440. *erkar*, 377. *erkin*, 539. *erkir*, 539. *erkotasān*, 52. *ertham*, 23. *es*, 3. *ezn*, 23. *ezr*, 23. *getamoyn*, 52. *gır*, *grel*, 533. *hangčim*, 532. *hawasar*, 92. *hawet*, 52. *haz*, 23. *helum*, 187. *holm*, 384. *holorem*, 23. *hunč*, 23. *iver*, 23. *jat*, 23. *karkut*, 23. *kornčim*, 23. *khakor*, 408. *lhanem*, 440. *macanim*, 477. *matthem*, 23. *manr*, 285. *metr*, 33. *merj*, 3. *merk*, 474. *nždeh*, 345. *otormim*, 23. *or*, 393. *p'aylakn*, 425. *sor*, 23. *sut*, 33. *šunč*, 23. *šurj*, 535. *teli*, 497. *ter*, 33. *ther*, 23. *unim*, 452. *uranam*, 384. *varem*, 23. *xul*, 23. *yag*, 309. *yti*, 474.

## GREC

Caractères généraux du grec, 433.

Traitement des aspirées précédées de nasale, 3 ; des labio-vélaires, 53, 235 ; des nasales voyelles, 53 ; de -τι-, 272. Abrègement des mots longs, 53. Amuïssement des sonantes dans les diphtongues, 53. Origine de ο, 121. Sur l'histoire des consonnes, 185. Prothèse vocalique, 414. Loi de la métathèse, 98. Digamma, 53 ; chez Homère, 411 ; en pamphylien, 418. Quantité vocalique dans l'article, 101. Intonations, 37. Accentuation, 65.

Innovation attique et lesbienne, 53. Flexion attique de πόλις, 429. Flexion homérique de οἶς, 420. Duel chez Homère, 297. Acc. plur. du type πόλεις, 225. Dat. plur. des thèmes en -ᾶ-, 225. Acc. sg. pronom personnel dorien, 537. Comparatif en -ιον-, 53. Féminin en -αινα, 502. Adjectifs en -τος, 459 ; en -όλης, 499 ; en -άς, 514. Négation, 448.

Verbes en -ίζω, 304. Présent λείγω, 422. Présents en -να-, 385. Parfait aspiré, 53. Aoristes en -σ-, 53. Aoriste πέριθετο, 369. Futur, 368. Désidératif, 262. Infinitif, 225. Désinences : 3<sup>e</sup> plur. aor. sigm., 53. ὤμνον, 406 ; 2<sup>e</sup> duel du prétérit, 420 ; 1<sup>re</sup> sg. opt. thém., 421 ; ion. -σιν, 454.

Emprunts méditerranéens, 96, 287. Noms des chefs, 500 ; de Calypso, 262. Dialectologie, 125. Achéens, 396. Langue et métrique homérique, 97, 244. Edition linguistique d'Homère. 251. Langue de Corinne, 412. Métrique éolienne, 305. Place dialectale du pamphylien, 404. Inscriptions arcadiennes, 209. Inscription locrienne, 434.

Formes : ἀγρός, ἄζομι, 275. ἀήρ, 384. ἄλλο, 32. ἀμνός, 357. ἄνεμος, 384. ἀρέσκω, 384. ἀρνείος, 12. ἀρνέομαι, 384. ἀστήρ, 501. ἄτερος, 12. αὔθι, 203. ἀφρός, 481. βίος, 384. βούλομαι, 12. βοτόν, βωτιάνειρα, 370. γενήσομαι, 374. γέννα, 384. δαίδαλλω, 415. διώκω, 353. δοφεναι, 232. δύο, 43. (F)ε(F)ικτο, 354. ἐνιαυτός, 451. ἔξαρνος, 384. ἐρύκω, 384. ἐρχομαι, 449. ἔσθω, ἐσθίω, 225. ἦλθον, ἦλυθον, 384. ιοί, 98. ἵππος, 14. ἴσος, 384. κόσσυφος, 153. κτίζω, 236. κύκλος, 12. λιλαίομαι, 417. μαϊνάς, 514. μιγαλαθεω, 129. μισθός, 256. μνάομαι, 483. νέωτα, 384. νήγω, 384. οἰστός, 399. οἶχωκα, 355. ὄσσα, 384. πεδα, 480. πέρθαι, 330. περικτίονες, 342. πηλός, 66. πρόφρασσα, 311. πρόχνη, 416. πωλῶ, 384. σκύλαξ, σκύμνος, 384. στρατηγός, 336. ταρίσσω, 210. τμήγω, 384. τριγείκτες, 278. ὠνοῦμαι, 384.

## ITALIQUE

Gémination expressive, 330. Dat. sg. des thèmes en -i-, 463. Gén. plur. ombrien, 328.

## LATIN

Orthographe, 375. Prononciation, 506.

Traitement de *n* *m*, 2 ; de *ō*, 75 ; des finales, 49. Groupe -*uv*-, 126. Dissimilation de *l*, 470. Place de l'accent, 211.

Nominaux en -*es*, 456. Nomin. masc. sg. de démonstratifs, 298. Démonstratifs, 386.

Observations sur le verbe, 67. Expression de l'aoriste, 20. Subjonctif de *ferō*, 435. Formes à redoublement (*stetti*, *repperi*, *rettuli*), 416. Formes de perfectum, 316. Type *ēgi*, *ēgistī*, 516.

Formes : *aeruscāre*, 384. *alter*, 378. *amāre*, 314. *Aniō*, 93. *aperire*, 432. *asser*, 478. *auonculus*, 14. *barba*, 60. *coruscāre*, 384. *credō*, 302. *dicere*, 432. *duodecim*, 59. *epulae*, 471. *et non*, 1. *esse*, 334. *fides*, 302. *formica*, 207. *genuinus*, 411. *inferi*, 312. *interdicō*, 371. *iouisit*, 313. *lex*, 82. *Morta*, 357.

*operire*, 432. *os*, 450. *parens*, 214. *plērique*, 22. *pluit*, 487. *potior*, 440. *procitum*, 335. *propinquus*, 432. *propinqui*, 471. *qualitas*, 387. *quom.* 98. *sancio*, *sacer*, 275. *salūs*, 432. *sodalis*, 520. *sub*, *super*, 469. *tum*, 98. *uel*, 473. *uenari*, 44. *Venus*, 458. *undecim*, 59.

Emprunts méditerranéens, 96.

Varia : 62, 183, 493.

## SLAVE

Unité des langues slaves, 127, 282, 318. Unité balto-slave, 388. Atlas linguistique, 462.

**Vieux slave** : Généralités, 428, 467. Innovations du phonétisme, 347. Problèmes de l'accent, 5, 48, 56. *ju-* initial, 348. *x-* de *xoditi*, 193. Traitement de *o* en syllabe finale, 191. Traitement des finales, 190, 194. Alternances vocales, 76.

Formes nominales, 361. Nomin. acc. masculin, 338. Dat. sg. des thèmes en *-i-*, 163. Locatif de *oko*, 259. Vocatifs de type *možŭ*, 201. Gén. plur. *krŭvŭi*, 463. Flexion des démonstratifs fém. duel et pluriel, 166. *ny. vy* au duel, 242.

Suffixe en *-b-*, 518. Genre grammatical, 321, 322.

Innovations du verbe, 346. Valeurs du présent, 503. Imparfait, 390. Formes de l'impératif, 94. Aoriste de *jasti*, 94. Deuxième et troisième pers. duel, 103. Désinence *-tŭ*, 154. Participes passés actifs, 58 ; en *-ivŭ*, 435.

Adverbes, 200. Emploi de *se* près des verbes, 192. Phrase négative, 436.

Vocabulaire, 401. Emprunts au grec, 199. Noms de nombre, 389 ; des parties du corps, 323 ; de la lune, 460 ; relatifs à la navigation, 422.

Formes : *a*, 85. *ašte*, 204. *bičela*, 90. *dati*, 18. *ese*, 85. *gasŭ*, 65. *gjuriŭja*, 69. *golŭ*, 26. *gospodŭ*, 18. *is*, *iz*, 205. \**jarebŭ*, 518. *jastrębŭ*, 26. *korenŭ*, 337. *krŭma*, 337. *Lazarŭ*, 26. *mazati*, 177. *moliti*, 94. *osa*, 42. *pitęti*, 24. *podŭ*, 320. *pustŭ gradŭ*, 40. *ravinŭ*, 43. *Rimŭ*, 26. *sicŭ*, 24. *sŭ*, 10. *sŭmrŭti*, 279. *tŭzde*, 204. *uže*, 40. *viŭŭ*, 24. *vlasvimija*, 26. *chostŭ*, 8. *zęŭja*, 14. *želęti*, 24.

Influence de la Vulgate, 400. Edition des anciens textes, 460. Critique des textes, 435, 461, 490. Méthodes de la philologie, 475.

**Russe** : Dialectes, 319. Prononciation du gén. *togo*, 175.

**Polonais** : Principes du phonétisme, 238.

**Balkanique** : Linguistique balkanique, 524.

## BALTIQUE

Unité balto-slave, 388.

**Letto-lituanien**. Anomalie de la quantité, 43. Intonation des nom. plur. d'adjectifs, 37. Accent dans la flexion des noms, 243. Traitement de *-eu-*, 373.

Nomin. plur. du type *vilkai*, 223. Participes passés actifs, 59. Groupe de *berŭi*, 378. Formes : *ažn*, *už*, 26. *gegužę*, 43. *gilŭs*, 403. *jumŭs*, 489. *pęrnai*, 437. *tasaŭ*, *ta'aŭ*, 18.

**Vieux-prussien**. Dissimilation vocalique, 280. *esse*, 18. *gerbt*, 26.

Varia : 253, 266, 441.

## GERMANIQUE

Germanique commun : 494. Verbes forts, 218. Accentuation des verbes, 109.

**Gotique**. — Flexion des adjectifs, 95. Duel, 95. Pronoms personnels, 95. Phrase nominale, 95. Enclise et proclise, 95. Place du prédicat, 95. Placé du ton, 95. Formes : *awistr*, 43. *hneiwan*, *hnaiwjan*, 95. *lais*, 117. *wit*, 59.

**Vieil-islandais** : *gaukr*, 43.

**Vieux-haut-allemand** : *rŭm*, 43. *tuon*, 202.

**Allemand** : *wegen*, *weg*, etc., 380.



## CELTIQUE

Gén. sg. type *tuaithe*, 77. Archaïsme irlandais, 424. Flexion conjointe et absolue, 84. Présents type *guidim*, 179. Irl. *noib*, *niab*, 180. *beri*, 83. *doe*; *brú*; *do uccim*, 57.

## ALBANAIS

Langue albanaise, 194 *bis*, 465. Flexion du suffixe *-ye/-o-*, 176.

## LANGUES ROMANES

Langues romanes et tendances des langues i.-e., 394. Unité romane, 349. Sens linguistique de l'unité latine, 227.

Bilinguisme en France, 491. Crise de la langue française, 168. Etat de la langue française, 406. Notion de radical en français, 478. Vocabulaire des parlers locaux, 429. Vocabulaire français, 444, 507.

Remarques sur mots français, 315. *Aujourd'hui*, 428. *Autarchie*, 521, 531. Il est *vache*; j'ai très faim, 492. *jument*, 405. *lapin*, 412. Prononciation de *tiède*, 445.

## QUESTIONS DIVERSES

Pédagogie : 291, 291 *bis*, 292.

Varia : 142, 230, 267, 293.

## PERSONALIA

Baudoin de Courtenay, 476. Bérard, 512. Bréal, 215, 508. Buga, 379. Cahen, 407. Carrière, 50. Dutens, 219. Duvau, 64. Gauthiot, 220. Gawronsky, 423. Havet, 398, 398 *bis*. Imbert, 216. Jagić, 362. Kern, 249. Lasserre, 496. Lévi, 538. Renan, 364. Saussure, 171. Thomsen, 351.

## INFINITIFS ET DÉRIVÉS NOMINAUX DANS LE RGVEDA

Divers procédés de dérivation nominale se sont constitués dans le Rgveda sur la base d'infinitifs ou de noms à tendance infinitive.

§ 1. On peut se demander si le développement extraordinaire qu'a pris dans le Rgveda la catégorie de l'infinitif n'a pas exercé une action sur la forme et le sens de certains suffixes nominaux.

Des faits appartenant à divers groupes de langues ont permis de reconnaître depuis longtemps que les adjectifs passifs notant l'obligation ou l'éventualité, les « *kṛtya* » de la grammaire sanskrite indigène, sont dans une large mesure tributaires de l'infinitif : ce ne sont souvent que les dérivés de thèmes fournissant des infinitifs. Les belles recherches récemment effectuées par M. Benveniste Origines de la formation des noms I, notamment p. 133 suiv., ont donné à ces faits une portée nouvelle.

Dans le domaine indien, on sait que Bartholomae (en particulier KZ. XLI p. 319), développant une brève indication de Brugmann Grundr. II<sup>1</sup> p. 1422 = II<sup>2</sup> 1 p. 196, a expliqué ainsi le verbal du type *déya-* par un infinitif datif radical élargi au moyen du suffixe banal *-ya-*. L'hypothèse peut paraître hardie puisqu'elle a pour effet de fonder un dérivé nominal sur une forme fléchie à valeur d'infinitif. Elle est rendue vraisemblable par la coexistence textuelle des deux formations : au verbal *déya-* répond l'infinitif *dé* (V 41 1, probable sinon certain ; v. Oldenberg ad loc.) ; à *śraddhé*, AV. *śraddhéya-*, à *pramé*, AV. *méya-* ; de façon à peine moins directe, à *vikhyai*, AV. *asamkhyeyá-*, tandis que, soulignant le contact des deux formations, l'infinitif *prahyé* du RV. est rendu par *prahéya-* dans le mantra parallèle de l'AV. Bartholomae l. c. p. 323. On sait précisément que l'AV. a beaucoup fait pour reconstituer un système de « *kṛtya* » sur les débris du système rgvédique. Si des coïncidences de ce genre entre adjectif et infinitif, dans cette série et dans celles qu'on va étudier ci-après, ne sont pas plus

abondantes, c'est que l'infinitif, en donnant naissance à l'adjectif, a souvent été éliminé par lui.

Plus nette encore est une autre concordance, dont Bartholomae fait état p. 320 (et qui est reprise par ex. chez Macdonell Ved. Gr. § 579), celle entre *stusé* et *stuséyya*-. Si, comme il paraît inévitable (v. § 9) on admet que *stusé* est un ancien infinitif — méconnu autant qu'on voudra des auteurs du recueil —, nulle forme nominale n'en est plus voisine pour l'aspect comme pour l'emploi que le verbal *stuséyya*-. *Stuséyya*- figure X 120 6 au début d'un pāda : le mouvement de la phrase est identique à celui qui marque les strophes nombreuses inaugurées par un *stusé* infinitif-impératif, et l'accusatif *stuséyyam* y est si mal compatible avec le contexte que Roth voulait instaurer un optatif *stuséyam*, d'ailleurs inconnu. Le mantra parallèle de l'AV. (Ved. Variants I p. 167) rend bien l'esprit du mantra rgvédique quand il normalise au moyen de l'impératif *stusvá*. Le double *-yy-*, comme celui de *\*séyya*-, qui inquiétait Benfey Vedica u. Verwandtes p. 40, est analogue des formations nombreuses en *-āyya*- (§ 2).

§ 2. L'interprétation du verbal d'obligation en *-āyya*- a chance à priori d'être solidaire de la précédente. Elle est toutefois moins simple : en effet l'infinitif radical en *-ai* n'est attesté que pour des racines en *-ā* final, alors que *-āyya*- s'attache à des racines en *-u* ou en consonne. Ensuite les formes nominales du type *nyṣāyya*-, sur lesquelles s'appuyaient Brugmann et Bartholomae, ont été démontrées par Oldenberg (Noten ad VII 1 2) comme relevant du suffixe d'action purement nominal en *-ya*- *-yā*-. Il demeure que l'interprétation de Bartholomae (l. c. p. 325) par un datif en *-ai* (d'après l'analyse *dakṣāyya* = *\*yo sti dakṣāya*<sup>1</sup>) est plausible.

Ce sont, il est vrai, des considérations générales plutôt que des données textuelles précises qui mènent à cette solution. Toutefois, si l'on accorde l'importance qu'elle mérite, dans la théorie de l'infinitif datif du Veda, à l'« attraction » du nom régime par l'infinitif (type bien connu *prayai devébhyah* I 142 6 « pour la marche en avant des dieux »), on reconnaîtra une origine infinitive dans le

1. Ou plutôt en maintenant avec Oldenberg l. c. la valeur fondamentale passive du dérivé verbal, cf. ci-après. Seul *panāyya*- pourrait être en rapport génétique avec le présent *panāy*- (Jensen KZ. XXXIX p. 586); très tôt d'ailleurs *-āyya*- a servi (avec *-ēnya*-) à munir de « kṛtya » les thèmes secondaires, causatif, etc.



fait que la même syntaxe se présente pour le verbal en *-āyya-* : par ex. II 4 3 *duḥśāyīyo yó dāsvate* « (Agni) auquel le patron (du sacrifice) doit rendre hommage » (moins bien Geldner : « dem Opferer dankbar »).

Le verbal en *-ēnya-* fait difficulté d'une autre manière. On acceptera sans peine avec Brugmann op. c. p. 197 que l'élément *-é-* repose sur un infinitif datif, mais comment expliquer la finale *-nya-* ? Ici encore Bartholomae a supposé qu'on avait affaire à un dérivé de l'infinitif en *-āni* (§ 4), donnant un *\*-anya-* qui se serait altéré en *-ēnya-* sous l'empire de l'infinitif en *-é* dont on a vu l'action sur *-ēya-* *-ēyya-*. La fréquence de la présuffixale *-s-* dans les verbaux en *-ēnya-* rappelle qu'à côté de *-āni* et avec la même prépondérance numérique, fonctionne *-sāni*. D'autre part la coexistence de *-ēnya-* et de l'infinitif en *-é* est un fait : *yudhē/yudhēnya-*, *°dṛsé/ dṛśēnya*<sup>1</sup>. Il y a donc eu, semble-t-il, superposition d'influences. Sans doute peut-on déceler l'étape intermédiaire dans le thème qui fournit *vareyāt vareyām vareyū-* (cf. aussi *didṛkṣēya-* en face de *didṛkṣēnya-*) : ce thème a amorcé une conjugaison sur la base de cette même forme *vāre* que dans la note précédente on pose comme infinitif, et qu'impliquait d'autre part le dérivé *vārenya-*.

Et de même qu'on a un groupement secondaire en *-e- + -n-* dans *-ēnya-*, le verbal *-elīma-* des grammairiens (type *pacelīma-* « aisé à cuire ») suppose un groupement analogue en *-e- + -l-* : avec l'adjonction du suffixe *-īma-* qui apportait déjà par lui-même la valeur d'un participe passif (Festschr. Winternitz p. 18 suiv.).

Le « *krtya* » en *-anīya-*, qui apparaît depuis l'AV., ne pose pas tant de questions : c'est manifestement un dérivé du nom d'action en *-ana-*, comme le notent entre autres Delbrück Ai. Synt. p. 401, Macdonell op. c. § 581 b, et comme le montre à l'évidence l'emploi que font de la forme ce texte et les textes qui suivent. Ce n'est pas un hasard si la langue a choisi pour base de « *krtya* » un thème en *-ana-*, qui fonctionne en sanskrit avec une tendance infinitive constante, jusqu'au jour où les langues modernes le révèlent dans son plein caractère d'infinitif (J. Bloch Indo-aryen p. 283).

1. Sans doute aussi *papṛkṣēnya-* : *°pṛche/pyché* (ou *°prakṣé*, si avec Ludvig *papṛkṣēnya-* appartient au thème *pṛks-/prakṣ-*). Ainsi que *vārenya-*, si *vāre* VIII 97 10 est bien un infinitif de *vṛ-* « choisir » : sur l'appartenance à cette racine *vṛ-*, cf. la contiguïté de *vāriṣṭham* et l'expression *vāriṣṭhaya...* *vārenya* V 25 3 ; sur la valeur infinitive de *vāre* dépendant de *vāriṣṭha-*, cf. la formule *nāyīṣṭhā u no neṣāni pārṣiṣṭhā u naḥ pārṣāni* X 426 3. Autre interprétation Oldenberg ad loc.

§ 3. Un autre « *kr̥tya* » dont l'analyse n'est pas moins claire est celui des noms en *-tva-*. Comme on l'a souvent observé (Macdonell op. c. § 581, Brugmann op. c. p. 162 et 448, Benveniste op. c. p. 71 et 144), le verbal en *-tva-* n'est autre qu'un dérivé de *-tu-* : non pas du nom d'action védique en *-tu-*, fortement nominalisé, mais du thème d'infinitif qui dès le début de la tradition apparaît fragmenté en un génitif-ablatif en *-toḥ*, un accusatif en *-tum*, un datif en *-tave* ou *-taval* ; celui qu'on trouve d'autre part dans les adjectifs du type *suhántu-* (v. ci-après) et dans le composé isolé RV. *śróturāti-* « qui accorde (aux hommes la faveur) de (les) entendre » : ancêtre, conservé par un précieux hasard, des composés classiques *śrotukāma-* ou *śrotumanas-* : lesquels eux-mêmes remontent nécessairement à une date plus haute que celle de leur apparition dans les textes Wackernagel Ai. Gr. II 1 p. 44.

Le rapport est des plus étroit entre ce verbal en *-tva-* et le (pré)-infinitif en *-tu-* : un emploi comme *ripāro hāntvāsaḥ* III 30 15 « les ennemis sont à abattre » est identique à celui qu'exprime l'infinitif dans *hāntave...* *śātrūn* X 112 1. On se propose de développer ailleurs (v. nos Monographies sanskrites n° 2 § 4 et 21) les caractères de la formation en *-tva-*, comme ceux de *-tavyā-* et *-tu-* dont on se bornera ici à rappeler l'existence. Le verbal en *-tavyā-* qui remplace celui en *-tva-* à partir de l'AV. présente tous les traits d'une formation plus jeune. Morphologiquement d'abord : en place du dérivé bâti sur le thème consonantique *-tw-* (Benveniste op. c. p. 71) il utilise le thème plein *-tav-* élargi par *-ya-* ; l'accentuation est flottante, au moins chez les grammairiens (Whitney § 964c). Pour l'emploi ensuite : il apparaît assujéti à l'infinitif datif en *-tave* (*-taval*) et comme ce dernier il figure souvent en proposition négative et avec rection passive par l'instrumental : deux traits qu'ignore le verbal en *-tva-*.

Le verbal en *-tu-* s'oppose aux formations précédentes en ce qu'il utilise sans procédé de dérivation le thème d'infinitif. La valeur « dérivée » est obtenue par le glissement en adjectif d'une catégorie qui fournit par ailleurs, essentiellement, des noms d'action, ainsi que par l'intervention d'un préfixe, *su°* et *du°*. C'est le type *duṣṭāritu-* « qui ne peut être dominé », qui comprend une série de *tapuruṣa* Wackernagel Ai. Gr. II 1 p. 176 (non des *bahuvrīhi* comme les donne le même auteur SB. preuss. Ak. 1918 p. 382) à degré radical plein et ton sur la racine. Ces adjectifs sont sur le

même plan sémantique que les formations sanskrites communes (d'ailleurs rgvédiques aussi) *duṣṭára-* et (ép.) *dustaraṇa-* (aussi, RV. seul, *duṛyúj- duṛgá-* ; *durāvi-* IX 41 2 Oldenberg ?).

Nulle formation védique n'est demeurée aussi proche de l'infinitif : c'est l'infinitif même sous un revêtement d'adjectif. Il est surprenant qu'on ait fait si peu état d'elle pour la théorie des infinitifs en *-tu-* et de leur développement. Deux traits morphologiques ont accentué son caractère « post-infinitif » : la présence de l'*-i-* (*-ī-*) présuffixal qui est commun dans les infinitifs en *-tu-* autant qu'il fait défaut dans le suffixe proprement nominal en *-tu-* : *duṣṭárītu-* et *suhávītu\** vont avec *sáritoh*, *cáritave*, *hávīave*, un infinitif tel que *jánītoḥ* « naître » se séparant ainsi du dérivé nominal *jántu-* « créature », comme aussi *sávitave* de *sātu-*. D'autre part, la présence fréquente d'un préverbe (*durniyántu-supraitu-* etc.), trait inconnu des dérivés nominaux, contribue à associer ces formes à des infinitifs du RV. tels que *úpagantavai nídhātoḥ prābhartum*, etc.

§ 4. L'infinitif a dû servir, ailleurs encore, de base à la dérivation nominale du RV. Les indices sémantiques dont nous disposions précédemment font il est vrai dorénavant défaut ; il ne s'agit plus de « *krtya* » constituant une catégorie privilégiée ; il s'agit d'adjectifs à valeur banale, pour lesquels seuls certains recouplements morphologiques et des traces de confusion d'emploi ou d'inadaptation flexionnelle peuvent trahir une provenance comme celle qu'on veut présenter ici.

Bartholomae dans l'article précité p. 332 avait noté de manière incidente qu'il tenait pour vraisemblable l'origine infinitive des adjectifs en *-áni-*. M. Pisani Gramm. dell' ant. ind. III p. 269 a repris l'indication. L'hypothèse mérite d'être examinée de plus près. Les recherches de M. Benveniste ont donné un intérêt nouveau aux formations nominales-verbales en *-n (/r)* qui fournissent dans plusieurs langues des noms d'action à valeur ou à tendance d'infinitifs. En védique, on reconnaîtra sous ce chef, outre les finales en *-sáni* (type *tarīśáni* Macdonell § Ved. Gr. 588c) dont le caractère infinitif n'a jamais été contesté, une série de noms qui, usités de façon exclusive ou prédominante sous la forme *-áni* ou *-āne*, révèlent à des degrés divers un emploi d'infinitif. C'est d'abord une finale *-táni* : *pūputáni* X 132 6. L'accord formel avec certains infinitifs du v. perse (cf. en dernier lieu Benveniste Infin.



avest. p. 111) en justifie d'avance l'interprétation : c'est un infinitif valant comme verbe personnel ou plutôt (car c'est ainsi que se présentent en fait les infinitifs védiques que par des soucis de comparaison on interprète ou caractérise à tort comme équivalant à des impératifs ou des indicatifs) comme « *kr̥tya* » prédicat dans une proposition nominale ; autrement dit, *dyáur ná bhūmih páyasā pupūtāni* doit signifier « à l'instar du ciel, la terre (est) à purifier par le lait » (cf. Ludwig et Bartholomae l. c. p. 331 ; Oldenberg ad loc. préfère le sens non passif). Les finales *-vāni* *-vane* sont représentées par plusieurs formes : probablement par *dhūrvaṇe* IX 61 30 « pour blesser » (Ludwig ; écarté Bartholomae SBHeid. 1919 n° 10 p. 17) et par *bhurvāni* I 134 5 « en sorte qu'ils tourbillonnent » (adverbe Oldenberg ; locatif nominal Geldner) ; plus sûrement *turvāne* VIII 12 19, caractérisé comme infinitif par le datif régime contigu *yajñāya* ; même forme VI 46 8 où il y a un régime accusatif, *amitrān pr̥tsū turvāne* « vaincre les ennemis dans les batailles » ; même forme encore, mais avec valeur moins nettement infinitive, *pr̥tsū turvāne* (reprise affaiblie du mantra précité) VIII 9 13, *vy ānaṭ turvāne* 45 27 (variation de 12 19 précité), enfin *rāyótā turvāne* X 93 10 (où *rāyāh* est équivoque Oldenberg ad loc.). Enfin la forme *dāvāne* (exemples d'emploi chez Delbrück Ai. Synt. p. 422) a toujours été avec raison décrite comme un infinitif.

La finale parallèle *-mane* fournit aussi quelques emplois sûrs (doutes excessifs chez Porzig IF. XLII p. 270) : notamment *bhūva-nāya... dhārmane* « pour porter la terre » X 88 1 (donc, datif « d'attraction » ; cf. Oldenberg ad loc. qui compare notamment *bhūvanāni dhārāyan* 81 4) ; *bhārmane*, ibid.. juxtaposé au précédent ; *dāmane* dans *dāmane kṛtāh* VIII 93 8 (phraséologie rgvédique en *kṛtā-* + infinitif VIII 10 3 X 176 4 etc.) ; *vidmāne* dans *pṛchāmi vidmāne ná vidvān* I 164 6 « j'interroge pour savoir, ne sachant pas » et dans X 88 18 où il y a corrélation avec *upasp̥ijam*, infinitif en *-am*. D'autres formes peut-être encore, cf. Whitney § 974 et Bartholomae, lequel IF. I p. 495 propose après Brunnhofer de reconnaître pour infinitifs diverses finales de noms d'action en *-man(i)*, dont plusieurs en effet marquent une destination à caractère verbal.

Enfin la finale plus courte *-āni* (*-āne*) donne aussi quelques formes à tendance infinitive. Sans doute ne peut-on tabler en toute certitude sur *prabhūṣāni* X 132 1, qui peut avec Oldenberg ad loc.

et d'autres auteurs appartenir à *bhū-* (donc, suffixe *-sān-*), ou avec Neisser BB.XXVII p. 265 à *bhūṣ-*. Mais *īśāni* II 2 9 qui est certainement un infinitif (Geldner ; excès de réserve chez Oldenberg ad loc.) repose sur la racine *īṣ-*, sans qu'il y ait lieu d'envisager une haplogie ou l'influence des finales en *sāni* (Neisser et Wackernagel cités chez Oldenberg). *Sakṣāni* X 32 1 qui doit être aussi un infinitif (Oldenberg ad loc. ; la correction en *-i* de Grassmann et Delbrück. op. c. p. 446 à la suite de Roth s. v. *sac-* est inutile), représente non un dérivé en *-sāni* sur *sah-* (ou *sac-* ?), mais bien plutôt un élargissement par *-āni* d'une base (déjà « infinitive » § 9) *sakṣ-* qui, partant de l'« impératif » *sakṣi*, a fourni *sakṣat* et *sakṣat-*. *Tarāni* III 14 3 nous paraît également un infinitif, régime de *cit* (comme *dātum* dans *ciketad dātum* V 36 1 et autres exemples chez Grassmann s. v. *cit-* n° 3 et 5), ainsi qu'à Geldner ; M. Neisser BB.XX p. 43 laissait la question ouverte. Et de la même racine le datif *turāne* I 121 5 incline pareillement vers l'infinitif, « pour l'emporter » (Geldner, note). Sur le cas de *rājāni*, v. § 6 in fine.

§ 5. Or le fait important est que, à l'exception des noms en *-man-*, ces divers groupes ont à côté d'eux des adjectifs de même structure. Rien n'empêcherait théoriquement de poser des catégories authentiques d'adjectifs en *-sāni* *-tāni* *-āni* et *-vāni* à dérivation primaire<sup>1</sup>. Mais d'abord il est surprenant que ces noms n'aient aucune relation avec les noms plus courts en *-an-* et *-van-*. Ensuite, à les examiner de près, ils se comportent comme étroitement dépendants des infinitifs en *-āni* (*-āne*). A commencer par les indices immédiats de leur origine verbale, ils contiennent une forte proportion de formes bâties sur des thèmes verbaux, thèmes aoristiques en *-s-* dans *sakṣāni-* et *vakṣāni-* ; en *-iṣ-* dans *arharīṣvāni-* (cf. Oldenberg ad I 56 4) ; thèmes de désidératif, *siṣāsāni-* *ruruṣāni-* et *āśuśukṣāni-* ; thèmes de parfait, *jugurvāni-* *supaptāni-* *dadhyṣvāni-* *śuśukvāni-* et *tuturvāni-*. Il apparaît dans ces mots une rection accusative assez fréquente (I 111 3, 130 9 IV 20 1 VIII 24 26, 61 3 IX 48 2, 110 1), hors de proportion avec la moyenne des autres adjectifs védiques et qui s'accompagne d'une stricte valeur participiale : il suffira de rappeler que l'expression *ādhyṣṭam cid dadhyṣvānim*

4. Seul *ṛjivāni-* serait un dérivé secondaire. Il nous semble recommandable pour cette raison et pour des raisons de sens (l'épithète juxtaposée est *ṛjuhastā*) d'y voir un composé du type *vasuvāni-*, soit « aux justes aspirations ».

VIII 61 3 est l'équivalent de la phrase participiale *cyāváyann ácyutāni* III 30 4. L'adjonction d'un préverbe tonique, le nom portant lui-même le ton, dans *abhí siśāsāniḥ* X 53 11 (sans doute aussi *prá carṣaṇī* I 109 5, expression vocative, qu'on a cherché à corriger Oldenberg ad loc.) manifeste la nature verbale de l'emploi. Enfin la situation en fin de vers de beaucoup de ces noms rappelle la même préférence que marque à cet égard l'infinitif de destination.

Mais il y a des indices philologiques plus précis. Le thème des infinitifs en *-āni* et celui des adjectifs sont en grande partie les mêmes. A *iśāni* qu'on a noté ci-dessus correspond l'adjectif *°iśaṇi-* dans *prētisaṇim* VI 1 8 (dont le participe contigu *iśāyantam* souligne pour ainsi dire le sens, Oldenberg ad loc.), soit « celui qui se meut vers une marche en avant ». *Parśaṇim* I 131 2 paraît calqué sur l'infinitif *parśaṇi* ; l'adjectif *turvāni-* dans *samātsu turvāniḥ pṛtanyūn* IV 20 1 est né d'un transfert, par adaptation à un contexte nouveau, à partir de *amītrān pṛtsū turvāne* VI 46 8 « vaincre les ennemis dans les combats ». C'est celui même dont l'activité se décrit par le procès que note *turvāne*, qu'on en vient ensuite à appeler *turvāniḥ* : l'épithète n'a pu prendre naissance qu'à la faveur des représentations verbales qui la précédaient : prise isolément, elle n'a pour ainsi dire aucun sens. A *bhurvāni* (semi-) infinitif I 134 5 répond l'adjectif *bhurvāni-*, également au livre I (56 1). De même on a *tarāni-*, épithète assez fréquente d'Agni, en regard de l'infinitif *tarāni* (§ 4) de l'hymne à Agni III 11 3 : infinitif dont le formulaire explique la création secondaire de l'adjectif. La prédominance de la finale *-sāni* vaut pour le nom comme pour l'infinitif. Cf., outre les formes déjà citées, *dhvasāni-*, *caṣṣāni-*, *carṣaṇi-* (adjectif I 46 4 et 109 5 ainsi que *vīcarṣaṇi-* ; à distinguer du substantif plur. fém. de même forme). Enfin le flottement même de la voyelle finale en quelques cas, *śuśukvāni-/°vanā*, *vakṣāni-/vākṣaṇa-*, *sakṣāni-/ -a-* (où le timbre *-a-* semble partout secondaire) montre que la fixation du procédé de dérivation n'avait pas entièrement abouti.

D'autre indices relèvent du sens et de l'emploi. Il semble qu'on assiste à une sorte d'hésitation de la phraséologie entre une valeur d'infinitif sous-jacente et la valeur adjectivale qu'impose l'adaptation textuelle. De là d'ailleurs les incertitudes des traducteurs et des commentateurs dans divers cas relevés au § 4 (I 134 5 II 2 9 III 11 3 X 32 1 ; sur *rājāni*, v. aussi § 6). On peut aisément concevoir

qu'une épithète singulière comme *jūgurvánī* I 142 8 (« lobredend » spécieusement, Geldner) se soit substituée à un infinitif hortatif \**jūgurváni* « (ils sont) à invoquer », qui serait conforme pour l'esprit du passage au *ūpa hvaye* du mantra parallèle I 13 8, comme on a vu (§ 1) que *stuséyyam* avait supplanté *stusé*. Au vers IX 110 1, *vṛtrāni sakṣāniḥ* se juxtapose au datif final *vájasūtaye*, l'enveloppement des deux notions étant souligné par le double *pári... pári* ; *sakṣāniḥ* se comporte comme le \**sakṣāni* attendu et la formule primitive a dû être « pour gagner le butin, pour abattre les résistances ». Au vers I 61 11 la traduction par Geldner de *turvāniḥ* en « hinübergeleitend » résulte de la pression du contexte ; tout se passe comme si cet adjectif avait remplacé un infinitif qu'accompagnait le datif typique « d'attraction », ce qui donnerait pour le pāda la traduction restituée, la seule plausible au reste, « il fit traverser le gué à Turvīti » [appelé de ce fait « le Traverser »] *turvītaye gādham turvāniḥ kaḥ*. La transition se marque plus nettement encore au vers I 168 1 : l'adjectif *tuturvāniḥ* est en l'air ; le *vaḥ* explétif qui occupe la seconde place du pāda rappelle celui qu'on trouve si souvent dans les propositions comportant un infinitif d'exhortation ou de commandement (Neisser BB. XX p. 273 XXX p. 319). Oldenberg accepte la notion d'une ellipse. Geldner se demande si la forme n'est pas « une corruption de l'infinitif \**tuturvāni* » et il rapproche pertinemment le *grñṣāni* du pāda très voisin VIII 12 19ab. L'adjectif a conservé tous les signes de l'infinitif qu'il recouvre.

L'infinitif *pupūtāni* confirme à son tour (et en reçoit lui-même confirmation) l'existence d'un adjectif parallèle, longtemps méconnu par les interprètes (Neisser Zum Wörterb. s. v.) : *iṣṭāni*-I 127 6. Si Bartholomae (l. c. p. 333) a raison de suivre ici Sāyaṇa (= *yaṣṭavyaḥ*), on aurait là le seul des noms en *-āni*- qui laisserait émerger une nuance « kṛtya ». L'obscurité du contexte ne permet malheureusement pas de décider s'il s'agit d'un dérivé de *iṣ-* « se mouvoir avec rapidité », doublant le *ṛṣāni*- cité ci-dessus, ou d'un dérivé de *yaj-*, à quoi pensait aussi Ludwig (Oldenberg hésite entre les deux solutions) : auquel cas le suffixe en *-tān*-trouverait une réplique en *-tār-* (élargi en *-rga-* comme on a souvent *-ṅga-*) dans l'énigmatique *iṣṭārḡa-*, épithète de l'adhvaryu dans plusieurs textes taittirīya.

Du moins doit-on tenir une nuance éventuelle (celle même de *suśrotu-* *susārtu-*) dans l'adjectif *supaptāni*- « qui peut (aisément)



voler ». L'analyse d'Oldenberg par un nom d'action \**paptani-*(ton ?) aboutirait à créer une formation sans parallèle <sup>1</sup>.

§ 6. En regard de *-tāni*, il y a place pour une classe d'infinitifs en *-tārī* dont la comparaison préhistorique reconnaît maintenant les fondements Benveniste op. c. p. 106. Mais quelle est la fonction précise dans le RV. de cette finale *-tārī* ? Dans ce problème épineux, on a été surtout préoccupé de ramener à une valeur unitaire ce groupe de formes : à savoir, parmi les deux seules hypothèses qui sont à retenir, tantôt un nominatif singulier animé (Neisser ; accepté en principe par Oldenberg ; v. la littérature citée chez Wackernagel-Debrunner III p. 203), tantôt un infinitif ou une forme de nom d'action à tendance d'infinitif (peu importe qu'on l'appelle ou non un locatif). Mais la position même qu'on est amené à prendre en face des finales en *-āni* laisse prévoir qu'on pourra s'accommoder de l'une et de l'autre solution, et conserver ainsi plus de latitude philologique. Nous verrons dans *-tārī* une ancienne forme d'infinitif, mais qui dans la majorité des emplois rgvédiques, ayant perdu son caractère, aura été traitée comme le nominatif (animé) d'un adjectif ou plus précisément (influence des noms en *-tṛ-*) d'un nom d'agent. Toutefois la nominalisation est demeurée à un stade rudimentaire et (sauf peut-être l'obscur *dhautārībhiḥ* VI 44 7 Oldenberg) la finale *-tārī* est demeurée à l'état nu, comme çà et là telle finale en *-āni*, comme *rājāni* (ci-dessous), comme *suhāntu* qui VII 19 4 s'appose à un duel animé et (moins probant) 30 2 à un pluriel neutre.

Il n'est guère encourageant de reprendre après tant d'auteurs et notamment après la consciencieuse étude de M. Neisser l'examen détaillé de cette formation singulière. Qu'il suffise de poser que *-tārī* est presque sûrement infinitif dans *sotārī* X 100 9, pāda dont M. Neisser lui-même n'a pu se dissimuler le rapport direct avec

1. L'adjectivation d'infinitifs en *-an(i)* a pu revêtir d'autres formes encore : si *anarvān-* signifie « inattaquable », comme M. Neisser op. c. a contribué à le démontrer, le mot ne peut guère reposer que sur une phrase à infinitif prédicat du type *nā... \*arvāne* « (qui) n'est pas à attaquer », comme *durvārtu-* « qu'on ne peut empêcher » repose sur *nā... vārtave* II 23 3, 33 4 VIII 45 29. Le passage a été facilité par le fait que plusieurs de ces infinitifs prédicats avaient déjà un rôle très voisin de celui d'épithètes, cf. Delbrück Ai. Synt. p. 421 sur *nā parāṇide*, *nātiridhe*, p. 415 sur *nā vārtave*, [Caland-] Henry Agniṣṭoma p. 424 sur *nā māntave* « inimaginable ».

De même *\*arsāne* dans *ānarsarāti-* (cf. *śrōturāti-*) et dans le nom propre *ānarsāni-* ; peut-être *asremān-* (III 29 13, à côté de *tāraṇi-*).

I 28 1 qui porte l'infinitif *sótave* ; aussi, mais à des degrés divers de probabilité, dans *dhartári* IX 86 42 (Oldenberg), *vidhartári* IX 47 4 VIII 70 2 (cf. *vidharmāṇi*). Mais d'autre part il est clair que dans la plupart des cas on a affaire à des nominatifs : l'expression *ádriḥ sotári* X 76 2 n'est pas séparable de *grāveva sōtā* IV 33 ; *dhartári* II 23 17 est juxtaposé, comme forme de même intention, à *hantā* qui précède ; *dhmātārī yatha* V 9 5 glose en quelque sorte le *dhmātera* du pāda antécédent, la tournure archaïsante doublant, comme il arrive plus d'une fois, la tournure normale ; *vaktári* X 61 12 doit être « celui qui parle ». Sur *etārī* et *kartārī*, on se référera au commentaire plus récent de M. Neisser Zum Wörterb. s. v. La fréquence relative de *-tārī* dans le RV. récent expliquerait à certains égards le malentendu qui aurait présidé à cette formation et son allure de chose figée, introduite malhabilement dans des contextes disparates.

Une situation analogue se retrouve pour un mot en *-āni* (M. Neisser BB. XX p. 42. ajoute *tarāṇi* et *iśāni*, mais ce sont de purs infinitifs, § 5) : à savoir *rājāni* X 49 4. Le contexte ne permet décidément pas de maintenir la traduction généralement adoptée (v. Oldenberg ad loc.) « sous la loi de » ; il conduit plutôt, comme l'a reconnu M. Benveniste (communication résumée BSL. XXXVII p. xviii) à des notions de « bienfait, récompense, rétribution ». Mais le sens attendu « je suis le rétributeur du sacrifiant » *ahām bhuvanī yājāmānasya rājāni*, ne peut se réaliser au moyen d'un *rājāni* infinitif ou locatif. On est amené, comme dans le cas des formes en *-tārī*, à supputer les chances d'un nominatif. Et le parallèle textuel souhaitable figure au vers 1c du même hymne : *ahām bhuvanī yājāmānasya coditā*. Telle est aussi la conclusion à laquelle aboutit M. Neisser l. c., encore qu'avec une traduction différente.

§ 7. On a donc le droit, semble-t-il, de considérer l'ensemble des dérivés en *-āni*- (noms d'action exceptés) et des formes en *-tārī* comme des survivances du système en *-r/-n*, nominalisées à partir des infinitifs ou semi-infinitifs de même forme, qui eux-mêmes étaient un produit direct de ce système et, à l'intérieur des formations nominales du RV., une survivance.

Si cette explication est exacte, elle permet de rendre compte d'un terme qui à d'autres égards fait difficulté. On a un adjectif *durgṛbhi-* (avec le dénominatif *durgṛbhīyase* et l'élargissement

*durgy'bhīśvan-* fait comme *mātariśvan- rjīśvan-*); épithète d'Agni comparé à un taureau, le sens est nécessairement « difficile à saisir (ou : à maîtriser) ». Or la formation est insolite, Wackernagel II 1 p. 176, la valeur de possibilité passive ne s'exprimant nulle part ailleurs au moyen du suffixe *-i-*. On la comprend aussitôt si l'on pose qu'elle résulte d'une adaptation nominale partie de l'infinitif *gybhé* : infinitif qui est attesté dans *gybhé kṛtā* VIII 10 3 « prête à saisir » ou « à être saisie », formule équivoque Oldenberg<sup>1</sup>.

§ 8. Le groupe important des infinitifs en *-āse* a-t-il servi par des voies analogues à fabriquer des dérivés nominaux ? Le fait est assuré du moins pour quelques dérivés en *-ānā-*. Si en effet les adjectifs *sahasānā- jrayasānā- śavasānā- rabhasānā- arśasānā- ōhasānā-* sont clairement issus des noms d'action communs en *sāhas- jṛāyas-* etc., si d'autre part *mandasānā-* est isolé (*ūrdhvasānā-* par analogie des précédents, sur *ūrdhvā-* ? Oldenberg ad X 99 7 ; *r̥śisānā* (voc.) est étranger à cette série), quelques autres parmi ces formes supposent un *-s-* d'origine ou d'appartenance verbale. *Bhiyāsānā-* AV. dépend du nom *bhiyās-* qui fonctionne comme infinitif au datif singulier : à l'intérieur même du verbe, les formes *ābhyasetām* et (Br.) *bhiṣáyate* (RV. déjà *bībhiṣathāḥ*) marquent bien le caractère verbal de *-s-* ; de même *dhiyasānā-* repose sur un *-s-* qu'on retrouve dans le participe thématique *ādhiṣamāna-* (cf. sur ces deux formations Kuiper AO. XII p. 197 et 218 suiv.). Plus nettement encore *vydhasānā-* fait corps avec l'infinitif *vydhāse*, *r̥ñjasānā-* (thème à infixé !) avec *r̥ñjāse*. Enfin *yamasānā-* possède un *-s-* qui reparait dans *abhyāyaṃsēnya-*. Ces deux derniers mots en *-sānā-* sont ceux précisément où la valeur participiale est le mieux en évidence : *yamasānā-* est un passif comme *yemānā-* ; sur *r̥ñjasānā-*, cf. Delbrück Ai. Verb. p. 234 et la traduction de Geldner, par exemple ad IV 21 5. Le caractère verbal apparaît d'ailleurs pour plusieurs autres de ces formes : dans *vi... jrayasānāsya* X 115 4 il semble qu'on ait un préverbe en

1. Origine infinitive moins claire dans *sulābhike* (voc.) X 86 7 « facile à avoir » (dit d'une femme) Oldenberg. Dans le vers *nākim vydhikā indra te* VIII 78 4, on attend un infinitif, comme on a au vers qui suit, de même mouvement, *nākim indro nikartave nā śakrāḥ pārisaktave*, et le sens attendu est approximativement « personne, Indra, ne peut se mesurer avec toi ». Mais on ne discerne pas en quel contexte figurait le \**vydhé* qu'a dû masquer ultérieurement l'adjectif *vydhikā-*.

tmèse (Oldenberg ad loc.); *abhy śhasānam* VI 17 9 vaut *ohānām* V 30 6; enfin l'emploi prédicat qui est fait de *mandasānā-* dans les propositions relatives *yāsu* (et *yé*, *yēsu*) *mandasanāḥ* (-āḥ) II 11 (aux vers 3, 14 et 15) « en qui tu te réjouis » ou « qui se réjouissent (en toi) » rappelle certains emplois semblables du participe en *-āna*<sup>-1</sup>.

§ 9. On ne peut achever une étude sur les dérivés de l'infinitif védique, sans avoir pris position vis-à-vis du problème que posent les finales controversées en *-si* et *-se*, types *nēsi* et *stusé*.

Il semble difficile de contester le caractère infinitif que possède, au moins en partie, la forme *stusé* (cf. ci-dessus § 1; bibliographie récente chez Kuiper l. c. p. 259), quand bien même on se limiterait au minimum que concède Oldenberg ZDMG. LV p. 306. La même remarque vaut pour *jīśé* et *upapraṁśé* (cités par exemple chez Macdonell op. c. § 585 1a; cette dernière forme est peu significative). La position de M. Neisser semble en principe irréfutable, pourvu qu'on la libère d'une théorie spacieuse sur un « moyen collectif » et qu'on sépare ces formes en *-s-* du type *huve*, *hvaye*, *vāvydhe*, qui a son explication indépendante. Même si l'emploi d'infinitif se réduisait à ces quelques formes, il obligerait à le considérer sous le même angle que les finales en *-āni*, *-sāni*, *-tāri*, c'est-à-dire à voir dans les autres emplois autant de déviations. Ces déviations n'empruntent guère ici l'aspect de dérivés nominaux; mais bien plutôt des emplois de verbe personnel, tantôt comme 1<sup>res</sup> personnes du singulier (avec une tendance vers l'impératif, relevée par M. Neisser), tantôt comme 3<sup>es</sup> personnes, tantôt enfin, mais plus rarement, comme 2<sup>es</sup> personnes: ces fonctions s'accompagnant le cas échéant de la perte du ton. C'est ainsi que

1. Les adjectifs en *-asi-* se laissent-ils ramener à l'infinitif en *-āse*? La démonstration manque de base, les deux seules formes attestées n'ayant pas de correspondant à l'infinitif. Elles ne laissent pas d'être de structure étrange: *dharnasi-* « solide », avec son thème en *-n-*, *sānasi-* « qui gagne » ou causativement « qui fait gagner », avec sa *vrddhi* radicale. La locution *kād va ṛtāsya dharnasi* I 105 6 « qu'y a-t-il de solide dans votre Loi? » (Geldner) fait penser à l'expression, rapprochée par Geldner d'ailleurs, *mahā ṛtāsya dhartāri* II 23 17, avec un *dhartāri* qui doit être un nom d'action semi-infinitif. On se demande s'il n'y aurait pas lieu de restaurer un emploi d'infinitif « qu'y a-t-il à maintenir de votre Loi? »: un autre poète glose *ṛtēna ṛtām dharīṇaṁ dhārayanta* V 15 2. Nous sommes dans un formulaire fondé sur *dhṛ-* et le *vaḥ* de I 105 6a ressemble fort aux *vaḥ*, *vām* des phrases à infinitif prédicat. On pourrait pour *sānasi* III 89 6 arguer aussi d'un ancien infinitif.



*stusé* d'abord, ensuite *hiṣe*, *kṛṣe*, *cārkrṣe*, *dadhiṣe*, *punīṣé* et *grñīṣé* ont au profit de ces valeurs personnelles perdu en totalité ou en partie la valeur d'infinitif (que confirme assez pour *grñīṣé* le lien morphologique avec *grñīṣāṇi*). Quant aux formes *ṛñjāse*, *arcase*, *yajāse*, qui présentent les mêmes valeurs, l'origine se laisse déceler plus nettement grâce à leur finale *-āse* et, de fait, *ṛñjāse* au moins est VIII 4 17 indiscutablement infinitif. Aucune théorie ne permet de rendre compte de cette diversité, sinon celle qui reconnaît pour point de départ un thème nominal en *-s-* spécialisé dans la fonction libre de l'infinitif védique.

À l'intérieur de cette catégorie, le mouvement vers des dérivés nominaux est demeuré très faible ; on a cité par avance le cas de *stuséyya-* (§ 1) et des finales en *-sānā-* (§ 8). Rien d'autre n'apparaît avec certitude : peut-être *upalaprakṣin-* (et *prkṣā-* ? Geldner ad IV 45 1 rattache à *pr'kṣ-* « force » ; *vanaprakṣā-* SV. est à écarter, Ved. Variants II § 151) en face de l'infinitif *upaprakṣé*. On associait d'ordinaire le groupe *heṣā-* *heṣas-* *heṣasvant-* à un thème verbal *hiṣ-* représenté par l'ancien infinitif *hiṣe* (et l'aoriste *aheṣata*) ; mais M. Lüders a démontré récemment que ce groupe se fonde sur une forme particulière de la racine *hiṃs-* (AO. XIII p. 102 suiv.). On peut se demander si la petite série des noms en *-īśā-*, notamment l'adjectif *ṛjīśā-*, n'a pas pour origine des infinitifs du type *grñīṣé* et *punīṣé*. L'aspect de cette finale est trop singulier pour qu'elle se soit créée deux fois de façon indépendante. Mais ces mots obscurs ne laissent plus mesurer leur ancienne appartenance verbale<sup>1</sup>.

§ 10. Si la nominalisation des infinitifs en *-se* est incertaine et rare, celle des formes en *-si* est beaucoup mieux garantie. On sait que le RV. dispose d'un certain nombre de finales *-si* à valeur impérative : ici encore l'anomalie désinentielle, l'isolement morphologique très accusé, l'absence de tout caractère « aoristique » ont conduit plusieurs auteurs à présumer une origine infinitive

1. Les formes verbales *vanuṣanta* d'une part (*vanuṣanti* MŚS. I 3 2 12 est corrompu, le mantra exact est ĀpŚS. II 48 9 Caland), *tāruṣante* (*taruṣema-anta*), d'autre part, qui n'ont pas les signes sémantiques de dénominatifs, semblent provenir des « infinitifs » *\*ranuṣe* (cf. l'adjectif *vanūs-* qui peut-être en est un aspect) et *\*taruṣe* (cf. le substantif nt. *tārus-*, le dérivé adjectif *tāruṣa-*, l'infinitif *tariṣāṇi*), qui fourniraient par rapport aux présents *tāraṭi* et *vāraṭi* la contre-partie de ce que sont *grñīṣé* et *punīṣé* par rapport aux présents *grñāṭi* et *pāraṭe*.

(littérature Kuiper l. c. p. 279). Déjà les corrélations *néṣi/neṣáṇi*, *párṣi/parṣáṇi*, *sakṣi/sakṣáṇi* sont instructives. L'étude de M. Kuiper, faite à d'autres fins, a eu ce mérite de marquer fortement le rôle « verbal » de -s-. Mais c'est M. Debrunner Festschr. Winternitz p. 6 suiv. qui a établi la genèse de ces formations. Il a reconnu que les impératifs *neṣa*, *parṣa* et les formes verbales annexes ne sont que des normalisations ou des constructions sur la base des « impératifs » archaïques *néṣi*, *párṣi*. Réunissant d'autres faits analogues, il a invité à considérer l'ensemble des soi-disant « modes » de l'aoriste en -s- comme des réfections. Il se confirme en effet que la presque totalité des formes verbales et nominales en -s- (en laissant de côté l'-s- proprement affixe ; encore l'-s- aoristique pose-t-il une question) ont en face d'elles des formations en -si. Et un simple aperçu sur la répartition chronologique des formes montre que, si la finale -si est propre au RV. « ancien » (noté Arnold Hist. Ved. Gr. § 326 Ved. Metre p. 31), les « dérivés » en -s- sont du RV. normal et surtout récent. Tout se passe donc comme si, prenant appui sur ce type en -si, le RV. avait développé une série de dérivés nominaux et verbaux, dont les aspects divergents, le foisonnement incohérent, trahit d'ailleurs le caractère secondaire. Il suffira de mettre en parallèle les termes suivants :

*jéṣi* : *jeṣá-* (et composés ; aussi AV. ŚB. *ujjeṣá-*, VS. [et JB. II 180 en yajus] -*in-* ; peut-être ici le subjonctif *jéṣat*) ;

*jóṣi* : formes verbales diverses citées chez Debrunner l. c. p. 7 ; les dérivés nominaux *jóṣa-jóṣtr-* sont ambigus ;

*dhákṣi* : d'une part les noms *dhákṣu- dáḁṣu- dakṣús-*, d'autre part les participes *dhákṣat-* et *dákṣat-* (suffixe -*at-* imité de celui des présents redoublés) ;

*néṣi* : *neṣatama-* et les formes verbales citées Debrunner p. 6 ; sans doute aussi *néṣtr-* (malgré Geldner ad II 5 5) ;

*párṣi* : *párṣiṣṭha-* (avoisinant *parṣáṇi*) et ŚB. *iṣuparṣin-*(?) ; formes verbales ibid. ;

*bhakṣi* : *abhakṣayam* ;

*matsi* : *matsará-* -*in-* et formes verbales ibid. p. 12 ;

*yámṣi* : cf. le verbal *abhyāyamsénya-*, le participe *yamasāná-* et des formes modales telles que *yamsat* ;

*yákṣi* : peut-être le groupe obscur *práyakṣatama-* (= *pūjya-*, Sāy.), *yákṣya-* (= *yastavya-*, Sāy.), *yakṣin-* (= *pūjaniya-*, Sāy.), cf. Oldenberg ad VIII 60 3 qui a pensé à une création instantanée sur *yákṣi*. En tout cas, les formes verbales *yákṣva* et *yakṣat* ;

*rāsi* : création d'un thème verbal quasi-indépendant en *rās-* (cf. déjà Whitney Roots s. v.) : Debrunner p. 8 ;

*vākṣi* (de *vah*) : outre *vakṣāni-* et (?) *vākṣaṇa-*, cf. les formes modales *vākṣat* et *vakṣati* ;

*vēṣi* : *vēṣa-* (etc.) à partir de la VS., cf. Kuiper l. c. p. 222 (secondaire aussi, sans doute, l'aoriste *aveṣan* du RV. récent) ;

*śróṣi* : d'une part *śruṣṭi-*, d'autre part *śroṣan*, *śroṣantu*, *śróṣa-māṇa-* ; l'aoriste *aśrauṣīt* date des Br. ;

*sakṣi* (de *sah-*) : outre *sakṣāni-* et *sakṣāṇa-*, cf. d'une part *pra-sakṣin-* et (TS. etc.) *sákṣa-* Oertel SB. bayer. Ak. 1934 n° 6 p. 53, d'autre part les modes *sakṣat* *sákṣa(n)t-*, etc. ;

*hoṣi* : *prahoṣá-* *-in-*.

§ 11. Revenant sur l'ensemble des dérivés nominaux décrits, on signalera deux faits qui confirment accessoirement les interprétations proposées :

a) à l'exception des noms en *-tva-* qui sont indo-iraniens, aucune des formations adjectives étudiées n'est représentée hors du domaine indien. Un suffixe i.-e. en *-eni-* est bien posé par Brugmann Grdr. II<sup>2</sup> 1 p. 289 : mais on voit aisément aux exemples qu'il cite que ce suffixe forme des noms d'action (cf. ci-dessous) : les adjectifs védiques en *-āni-* demeurent isolés.

b) à l'exception des « *kṛtya* » en *-ya-* *-tavyā-* *-antya-*, restés en usage commun, aucune de ces formations suffixales ne survit réellement au RV. Reprenons-les à cet égard, dans l'ordre où nous les avons examinées<sup>1</sup>.

La finale *-éya-* se maintient pour les racines en *-ā* où l'élément *-é-* est senti comme un substitut de la voyelle radicale (*déya-*) et soutenu par les formes *céya-* *jéya-*, etc ; mais l'élément *-éya-* post-radical qu'on a dans RV. *didṛkṣéya-* n'est plus représenté dans la langue, sinon dans *bibhatseya-* Jaim. (Oertel JAOS. XXIII p. 336 n. 8) ; Weber Vedakalender p. 43 cite avec doutes une forme *duheya-* du Jyotiṣavedāṅga.

La finale *-āyya-* se maintient dans *panāyya-* AB. VI 15 2, mais il s'agit d'une glose rgvédique et la forme d'ailleurs provient du RV. *Paṇāyya-* de ŚB. XIV 2 1 15, qui n'en est qu'une variante phonétique (non une forme nouvelle de *paṇ-* « acquérir »), figure également dans une glose de mantra ; même mot (mais textuelle-

1. Pour les survivances — rares — de *-tu-* et *-tva-*, on se bornera à renvoyer à nos Monographies sktes n° 2 § 4 et 21.

ment incertain) JB. Auswahl n° 138 (bis). 156 et 157 (cf. Caland Over en uit het Jaim. p. 22) et JUB. I 38 5. L'ensemble des textes postérieurs au RV. ne connaît (et en fort petit nombre) que des formes où l'élément *-āy-* est radical, ainsi le *prañāyya-* de Pāṇini. Les Uṇādisūtra (ainsi Hem. n° 373 sq.) et les grammairiens tardifs citent quelques termes en *-āyya-*<sup>1</sup>.

*-Eyya-* n'apparaît, et comme suffixe secondaire, que dans *śapathēyyā-* AV. « méritant la malédiction » ; *stuveyya-* (épithète d'Indra) est cité comme védique dans les Uṇādis. Aufrecht III 99. Un *-ey(ya)-* radical (cf. RV. °*śēyya-*) existe dans *peyya-* « chose à boire » Avadānaśat. Speyer I p. 3 l. 11.

*-Enya-* est un peu mieux conservé : les formes bien fixées du RV. *īlēnya-* et *vāreṇya-* passent dans divers textes védiques et jusque chez Kālidāsa qui s'avère ici, comme souvent, archaïsant ; aussi — *vāreṇya-* du moins — dans les textes épiques et les Purāṇa. Mais dans la littérature védique il s'agit de part et d'autres de formes empruntées à des mantra ou qui sont d'inspiration poétique ; cf. par exemple TB. II 6 17 2 ŚB. I 4 1 29 ĀpŚS. IV 5 5, etc. ; *vāreṇya-* notamment ne figure guère que dans des variations sur la formule connue *tāt savitīr vāreṇyam* du RV.

L'AV., en regard des 16 *-ēnya-* du RV., ne compte dans ses portions autonomes qu'une seule forme, précisément *vāreṇya-*. Les créations des textes ultérieurs sont très rares : *śuśrūṣēnya-* figure dans des mantra du YV. (TS. III 3 2 2 TĀ. IV 1 1 ĀpŚS. XXIV 11 2 ; ŚŚS. I 4 5 n'est qu'un emprunt à la TS.) ; de même (fabriqué sur un verbal en *-ta-*) *anabhiśastenyā-* (Concord. s. v. *anādhyṣṭam*) ; *śikṣēnya-* est dans un verset que cite le Vait. XXXVII 2 ; *ājijñāsenya-* est la désignation d'un groupe de vers dans l'AB. et le GB. ; sur JB. *dadhiṣēnya-* (cf. *dadhiṣāyya-* Uṇ. ; *dudhiṣu* pour *didhiṣu-* passim) et JB. PB. *prañinīṣēnya-*, v. Caland Over en uit het Jaim. p. 21. Le Bhāg. Pur. V 17 18 fabrique *bhājēnya-* (même série sémantique que *vāreṇya-* *īlēnya-*) dans un passage hiératique tout en allitérations.

Un emploi secondaire du même suffixe était amorcé dès le RV. récent avec *kirtēnya-* *virēnya-* (AV. *bhrtenyā-* Whitney Index est à écarter) ; il se poursuit par le *prāvṛṣēnya-* « relatif à la saison des pluies » qu'enseigne Pāṇ. et qu'atteste la littérature classique

1. *Mahayya-* ChU., rajeunissement d'après le type *jayya-* *ksayya-* *krayya-* de RV. *mahāyya-* ; facilité d'ailleurs par le voisinage textuel du présent en *-ay-* (*mahayan*).



(ainsi Kālidāsa). Le mot *sāmidhent-* des textes rituels paraît bien être le féminin d'un taddhita de même structure, soit *sāmidhenya-*, qui est enseigné Vārtt. 10 ad Pāṇ IV 3 120 et attesté dans la recension Kāṇva du ŚB., Caland p. 53 (*nyā-*)<sup>1</sup>.

Mais il y a lieu de croire que *sāmidheni-/sāmidhenyā-* résultent eux-mêmes d'un verbal *\*sāmidhenya-* qui rentre dans la norme des dérivés primaires en *-enya-* et serait en rapport avec l'infinitif *sāmidhe* du RV.

§ 12. Pour les mots à finale *-āni-*, il n'y a plus trace de *-vāni-* (rien à tirer de *vanāvani-* comm. du Maṅkhakośa Zachariae p. 21 l. 3) *-tāni-* *-sāni-* (*carṣaṇi-* de la langue post-rgvédique est le substantif désignant les hommes ou un groupe d'hommes, nullement l'adjectif notant une mobilité). *Tarāni-* est attesté comme adjectif dans plusieurs mantra, par exemple TB. II 7 13 2 KS. index Simon s. v. ; il reparait tardivement, comme nom du « soleil » dans le Bhāg. Pur. et dans des textes littéraires, v. BR., pw., Nachträge de Schmidt (s. v. et p. 395) : changement d'acception fondée, comme souvent, sur un emploi métaphorique du RV. De même ordre est la réapparition avec le sens de « feu » du vieux mot *āśuśukṣaṇi-* (noté comme véd. dans les Uṇādis., mais autorisé chez les poètes par Śvetavanavāsin ad Uṇ. II 104) dans la littérature artificielle de basse époque : Kādamb., Bālarām., Śukas. (sous l'aspect *-aṇi-*, Schmidt s. v.), enfin Yaśastil. (sous l'aspect *-iṇi-*, ibid.) : le mot était une épithète d'Agni dans le RV.

Seuls demeurent vivants, dans une certaine mesure, les noms d'action en *-ani-*, notamment à la faveur du tour *ākrośe* décrit par Pāṇ. III 3 112 (*ajanani-* Śis. II 45 et Ind. Sprüche<sup>2</sup> s. v. *mā jīvan* ; *abhavani-* Haravij. ; cf. aussi Pārśvanāthacar. trad. Bloomfield p. 232) : mais ces noms, généralement féminins, forment un groupe totalement distinct pour le sens et l'origine des noms dont il a été traité ici<sup>2</sup>.

Les formes en *-tārī* sont limitées au RV. ; *vaktārī* AV. II 1 4 (= paipp. II 6) cité dans cet ensemble par Neisser BB. XX p. 41 ne semble rien d'autre qu'un banal locatif, Whitney-Lanman ad loc.

1. Le masculin *sāmidhenā-* du ŚB. (vulgate) I 4 1 20 et 25 doit avoir été fabriqué sur *sāmidhenī-*, figurant dans un passage à tendances étymologisantes.

2. *-Mani-* dans *admani-* « feu » (et autres sens) des Uṇādis.

Les adjectifs en *-asāná-* se maintiennent encore dans l'AV. avec *bhīyāsāna-* (§ 8) et *namasāná-* ; mais *mandasāná-* du même texte est un mot du RV. Ils reparaissent dans les listes d'Uṇadi (ainsi chez Hem. n° 279 sqq.), avec une variante en *-asānu-* fournie par un kośa cité chez BR. (s. vv. *mand° sah° rjdh°*, etc. et cf. RV. *ūrdhvāsānu-/ūrdhvasāná-*, qui a pu contribuer à ces doublets).

La forme *dharṇasī-* reparait dans un mantra du TB. II 7 16 4 ; elle est normalisée en *dharṇasá-* dans un yajus du YV. (Concordance s. v.).

Enfin, quant aux dérivés en *-s-*, nous avons cité par avance (§ 9 et 10) les rares formes que présentent les textes post-rgvédiques.

En un mot, il semble bien qu'on soit en présence d'une création de suffixes qui coïncide avec la multiplication des formes d'infinitifs ou de semi-infinitifs et qui dépend étroitement de ces formes. Avec la disparition rapide de ces infinitifs du RV. disparaissent également toutes les formations nominales auxquelles ils avaient donné l'élan.

L. RENOU.



## L'ORIGINE DES PRÉSENTS THÉMATIQUES EN *-e/o-*<sup>1</sup>.

Les présents thématiques, dont l'importance en indo-européen était au moins égale à celle des présents athématiques, ont une double origine : ils sont issus, soit de présents thématiques de la flexion en *-mi* (type skr. *tudāti*), soit de dénominatifs en *\*-oh-* de la flexion en *-hi* du hittite (type gr. *φέρει*). Le prétérit des dénominatifs en *\*-oh-* se continue dans le prétérit en *-ē-* du balto-slave, dans le suffixe verbal *-ē-* et dans le subjonctif en *-ē/ō-*.

Il y a en indo-européen deux types de présents thématiques en *-e/o-* : celui de skr. *bhāratī*, gr. *λείπει*, à vocalisme *e* et ton sur la racine ; et celui de skr. *tudāti*, aor. gr. *ἔλεπε* (part. *λεπών*), à vocalisme réduit de la racine et ton sur la voyelle thématique. Il y a d'autre part, aux trois personnes du singulier, deux types de flexion de ces présents : skr. *bhāratī*, *bhārasi* et gr. *φέρει*, *φέρεις* ; gr. *φέρω* et prété. *ἔφερον*. Le hittite permet de reconnaître que les présents en *-e/o-* et leurs désinences flexionnelles ont deux origines distinctes : les uns relèvent de la flexion en *-mi*, les autres de la flexion en *-hi* du hittite.

En regard d'adjectifs *newas* « nouveau », *italus* « mauvais », *supis* « propre », etc., le hittite présente un type verbal dénominatif en *-h-* à flexion en *-hi*, bien qu'avec passage partiel à la flexion en *-mi* (Sturtevant, *A comparative grammar of the Hittite language*, p. 242) : 1<sup>re</sup> pers. *italawah-mi* « je rends mauvais », *supiyah-mi* « je rends propre » ; 2<sup>e</sup> pers. *italawah-ti* ; 3<sup>e</sup> pers. *supiyah-i* ; impératif, 3<sup>e</sup> pers. plur. *newah-antu* « qu'ils renouvellent », etc. (Sturtevant, p. 285). La productivité de ce type dénominatif est attestée par des verbes comme *katerah-* « rendre

1. J'ai utilisé particulièrement les importants articles de A. Meillet sur le « Caractère secondaire du type thématique indo-européen » (*BSL.* XXXII, pp. 494-203) et de L. Renou sur « Le type védique *tudāti* » (*Mélanges... Vendryes*, pp. 309-316). Mon point de vue diffère de celui de Meillet, suivi par G. Bonfante, en ce qu'il me paraît que le hittite confirme l'ancienneté du type thématique de gr. *λείπει* aussi bien que du type athématique, et l'indépendance des deux types.



inférieur », de *kateras* « inférieur », adjectif en i.-e. *\*-ero-* dérivé de *kata* « en bas » ; *tan-petasah-* « mettre au second rang », tiré de la locution *tan petas* « de second rang », avec le génitif *petas* de *petan* « place » (Sturtevant, p. 242). La syllabe qui précède l'élément suffixal *-ah-* a le vocalisme au degré fort, *e* ou *a* : *newah-*, *italawah-* ; pour les dérivés de noms en *-is*, il faut remarquer que des groupes *-eya-*, *-aya-* s'altéraient en hittite et ont été diversement refaits (Sturtevant, p. 111 et suiv.).

Le hittite a d'autre part un type verbal en *-mi* à voyelle thématique *e* ou *a* ; ainsi, dans la flexion des verbes en *-ske-* (Sturtevant, p. 278) : 1<sup>re</sup> pers. *taske-mi* « je prends », 2<sup>e</sup> pers. *taske-si*, 3<sup>e</sup> pers. *taske-zi*, la 3<sup>e</sup> personne du pluriel étant en *-anzi* (*pesk-anzi*) ; dans la flexion des verbes en *-iye-* (Sturtevant, p. 281) : 1<sup>re</sup> pers. *wemiya-mi* « je trouve », 2<sup>e</sup> pers. *wemiya-si*, 3<sup>e</sup> pers. *wemiye-zi*, la 3<sup>e</sup> personne du pluriel étant *wemiy-anzi*. Ce type en *-mi* sur thème vocalique est attendu : si la flexion de présent en *-mi* est bâtie sur une forme nominale en *-t-* (BSL. XXXVII, p. 105), on doit trouver aussi la forme *-et-* du suffixe <sup>1</sup>. Théoriquement, de la racine *\*ues-*, qui, même si elle est un élargissement en *-es-* de la racine *\*eu-*, joue comme une racine autonome, deux présents en *-mi* sont possibles, *\*ues-t(i)* et *\*us-ét(i)* ou *\*uas-ét(i)* ; de la racine *\*leuk-*, *\*léuk-t(i)* et *\*luk-ét(i)*. Ces deux sortes de présents sont attestés en fait : skr. *vāste*, hom. *ῥίστημι*, et hitt. *wasezi* « il vêt », mais 2<sup>e</sup> plur. impér. *westen* ; hitt. *lukzi* et *lukezi* « il allume », avec *-u-* qui représente également i.-e. *\*-u-* et *\*-eu-* (Sturtevant, p. 102. pp. 222-223). Sans doute l'hésitation entre les deux présents en hittite même indique que l'un est secondaire par rapport à l'autre, et d'une façon générale, en dehors des types nets en *-ske-*, *-iye-* et *-a(y)e-*, le groupe de *wasezi* comprend des formes peu claires ou flottantes. Dans la flexion « athématique » en *-mi*, en regard de 3<sup>e</sup> sing. *kwenzi*, *epzi*, la 3<sup>e</sup> personne du pluriel est *kunanzi*, *apanzi*, avec le même degré réduit de la voyelle radicale que dans la flexion « thématique » en *-mi* : *wazanzi* ; le passage était donc aisé de la flexion *epzi*, *apanzi* à la flexion *wasezi*, *wasanzi*, et *wasezi*, *lukezi* sont

1. Désinences *\*-et-mi* > *-emi*, *\*-et-ti* > *-esi*, *-et(i)*. On remarquera que, tandis que les verbes en *-k-mi*, *-smi*, etc., sont nombreux en hittite, et qu'il existe des types productifs en *-enk-mi* (infixe nasal), *-es-mi* (Sturtevant, pp. 231-232), le type à dentale de *et-mi* « je mange » (i.-e. *\*ēd-*) est assez rare (Sturtevant, p. 129, p. 269) : la flexion en est refaite sur 3<sup>e</sup> plur. *at-anzi*, puisqu'aux autres personnes un thème *\*ēd-t-* s'altérerait.

sûrement secondaires. Ceci même confirme la coexistence de deux types de flexion en *-mi*, l'un « athématique » à degré vocalique *e* de la racine, l'autre « thématique », c'est-à-dire bâti sur la forme en *\*-et-* du nom abstrait, avec vocalisme radical réduit. On trouve même, sinon le nom abstrait en *\*-et-*, du moins un type productif tout proche d'abstrait en *-at-*, avec un vocalisme suffixal différent (et ambigu), qui apparaît en particulier en regard de verbes en *-iye-* : *aniyat-* « exécution » et *aniya-zi* « il exécute », *kartimiyat-* et *kartimiya-*, *warsiyat-* et *warsiya-zi* (Sturtevant, p. 149) ; ce type nominal en *-at-* doit être indépendant du type verbal en *-ezi*, qui, au stade du hittite, n'est plus analysable, mais un certain lien traditionnel a pu subsister entre les deux formations, de la nature de celui qui subsiste entre gr. *ἔργον* et *ἐργίζω*, sl. *vozŭ* et *voziti* (voir p. 97).

Il est clair qu'à la flexion en *-mi* de *wasezi* du hittite répond la flexion thématique en *\*-éti* des autres langues indo-européennes (Sturtevant, p. 223) : variante du type en *-mi* de *g<sup>h</sup>én-ti* à vocalisme *e* et ton sur la racine, ce type en *\*-éti* appelle le degré réduit de la racine et le ton sur l'élément thématique. Comme en hittite, des flottements ont pu avoir lieu entre les deux types en *-mi* : ils apparaissent en védique sous la même forme qu'en hittite, *kṣiyāti* : *kṣiyānti* succédant à *kṣéti* : *kṣiyānti* (Renou, *art. cité*, p. 310). Par exemple, dans les verbes à infixe nasal, la flexion complexe de véd. *riṇákti* : *riñcānti* se normalisait commodément en lat. *linquit* : *linquant* ; dès l'indo-européen commun, où l'on n'imagine guère un suffixe *\*-sket-*, la flexion thématique *\*-skéti* s'imposait pour préserver le suffixe *-sk-* de la mutilation qui l'attendait sûrement dans une flexion *\*-skti*. L'extension du type en *-e/o-* aux dépens du type athématique en *-mi* a donc une origine très lointaine en indo-européen.

Au type verbal en *-hi* des dénominatifs comme *supiy-ah-i* du hittite répond le type thématique du grec *ἐρίδ-ει* (BSL. XXXVII, p. 112). Comme il s'agit de dénominatifs, le vocalisme radical et la place du ton doivent être ceux des noms dont ils sont tirés. Un cas clair est celui de hitt. *newah-*, dérivé de l'adjectif hitt. *newas*, gr. *νέος*, skr. *návaḥ* : le vocalisme radical est *e*, et le ton doit être sur la racine, comme dans l'adjectif. L'indo-européen a possédé des formations thématiques en *-o-* à vocalisme *e* de la racine portant le ton : il en subsiste un petit groupe d'adjectifs comme skr. *sánaḥ*, lit. *sēnas*, gr. *ἐνός*, et des neutres comme gr. *ἑρῶν*,

v. prussien *kelan* (Meillet, *Introduction* <sup>1</sup>, p. 258). Ce type nominal ancien a eu une grande importance : il a donné des dérivés comme \**deiyo-* de \**dieu-*, \**neyo-* de l'adverbe \**nū* et sans doute \**īeyo-* (av. *yava*, skr. *yáv-īyas-*) de l'adverbe \**īu*, possessif \**teyo-* (gr. *τεός*) et gén. \**teue* (skr. *táva*) du pronom personnel \**tū*, etc. ; il se continue dans les dérivés thématiques en \**eyo-*, \**ejō-*, \**ero-*, etc., des thèmes en *-u-*, *-i-*, *-r-*, etc., et ainsi hitt. *italawa-h-mi* se compare, pour le guṇa de l'élément présuffixal, à skr. *bāndhava-*, sl. *medovŭ* (*BSL*. XXIX, p. 41). Mais il est mal conservé : d'une part le ton apparaît aussi bien sur la voyelle thématique que sur la racine, ainsi gr. *λευκός*, skr. *deváh* ; et surtout il a été concurrencé par un type à vocalisme radical *o*, qui est le seul type productif à l'époque historique dans les noms animés, substantifs ou adjectifs <sup>1</sup>, dérivés de verbes : gr. *ζόρος* et *ζορός*, en regard de *ζέζω*, avec une alternance vocalique vivante jusqu'au grec et au lituanien modernes, qui a développé entre la forme verbale et la forme nominale une différenciation secondaire. Aussi les correspondances aussi nettes que celle de \**néyo-* et hitt. *newah-* sont devenues rares : skr. *rócate* « il luit » est en regard de gr. *λευκός*, mais avec un autre accent ; en face de gr. *νέφει*, v. lat. *nŭuit*, v. h. a. *snŭwit*, etc., le nom thématique en *-o-* est got. *snaiŕs*, sl. *snŭgŭ*, etc., à vocalisme radical *-o-* ; en face de skr. *váhati*, lat. *vehō*, got. *(ga)-wigan*, etc., on a de même gr. *φόρος*, sl. *vozŭ*, lit. *(už)važas*, mais aussi got. *wigs* ; en latin, *fīdus*, *mergus*, à côté de *fīdō*, *mergō*, etc., ne sont sans doute pas plus anciens que gr. *φειδός* à côté de *φειδεμει*, mais le neutre isolé *serum* répond au verbe véd. *sárat* (Ernout-Meillet, *Dict. étym. lat.*, p. 891). Comme le lien entre des formations nominales en *-o-* et des formations verbales dérivées en \**-o-h-* n'est plus reconnaissable qu'en hittite, il ne faut considérer que les types généraux sans attacher trop d'importance aux rapprochements particuliers : le type nominal en *-o-* de \**néyo-*, à vocalisme radical *e* portant le ton, explique le vocalisme et le ton sur la racine du type verbal en *-e/o-* de \**bhére-*.

Mais il existait aussi des noms en *-o-* avec le ton sur la voyelle thématique et le degré réduit de la racine : adj. skr. *dirghá-*, neutre gr. *ζυγόν*, possessif skr. *tváh*, etc. ; d'où des confusions dans le vocalisme radical et la place du ton, got. *waurk* en regard de v. h. a.

1. De l'adjectif, ce vocalisme nouveau est passé à l'intensif ou comparatif en \**-ies-* : gr. *χρῆσσιον*, mais skr. *gārīyas-*, sl. \**górjŭs-* (*Revue des Études slaves*, IX, pp. 6-7).

*werk*, et gr.  $\tau\epsilon\acute{o}\varsigma$  avec l'oxytonaison du type  $\tau\acute{o}\varsigma$ . Il devait donc se rencontrer, à côté du type *\*néu-o-h-*, un type verbal dénominatif en *\*-ó-h-* à racine au degré réduit. Ainsi skr. *sphuráti*, sl. *\*pìrėti* (r. *prèt*) « il foule », peut être un dérivé du thème en *-o-* conservé dans le grec  $\tau\epsilon\upsilon\phi\acute{o}\nu$  « talon, cheville » ; de façon plus sûre, le présent indo-européen lat. *uñit*, skr. *jivati*, sl. *\*živěti* (r. *živět*, s.-cr. dial. *živě*) est en regard de l'adjectif lat. *unus*, skr. *jiváh*, sl. *živŭ* (ancien oxyton, d'après la métatonie de s.-cr. *živ*). Il se confirme du même coup que les suffixes thématiques de présent en *\*-ye-*, *\*-te-*, etc. sont d'origine nominale : c'est sur le dérivé av. *-haurvō* « gardien », lat. *seruus*, de la racine verbale *s(u)er-* de av. *-haraite* « il préserve », ombr. *seritu* « qu'il garde », qu'est fait le présent av. *-haurvaiti* « il surveille », formation en *-e/o-* parallèle à la formation en *-ā-* de lat. *servāre* (cf. p. 98) ; les présents thématiques en *\*-te-* ont un correspondant dans hitt. *tanatah-* « vider », dérivé de l'adjectif en *\*-to-* *tanatas* « vide ».

Aux deux types de présents thématiques en *-e/o-* des langues indo-européennes, celui de skr. *bhárati* et celui de skr. *tudáti*, nous reconnaissons ainsi trois origines : ils continuent, soit des présents en *\*-éti* à flexion en *-mi*, avec degré réduit de la racine et ton sur l'élément prédésinentiel ; soit des dénominatifs en *\*-o-h-* tirés de noms en *-o-*, de la flexion en *-hi* du hittite, les uns à vocalisme radical *e* portant le ton, les autres à vocalisme radical réduit et ton sur la voyelle thématique. Pour les flexions, elles se sont mêlées. A la 3<sup>e</sup> personne du singulier, le sanskrit et la plupart des langues ont généralisé la désinence en *\*-eti*, forme secondaire *\*-et*, du type en *-mi* ; le grec, seul, a généralisé la désinence *-ει* qui répond au hittite *-ah-i*, mais en adoptant *\*-et* comme désinence secondaire, et sans rien garder, au prétérit du présent et à l'aoriste second, de comparable aux désinences *-ah-s*, *-ah-t* du hittite. A la 2<sup>e</sup> personne du singulier, en regard de *\*-esi* du type en *-mi* adopté par le sanskrit, le latin, le germanique, etc., plusieurs langues ont donné la préférence à la désinence qui répond au hittite *-ah-ti*, et la présentent sous des formes remaniées : *-ει-ς* (ou *-ι-ς*) en grec, *\*-ēi* en celtique, *\*-ēi* en balto-slave (lit. *-ì*, v. pr. *-assi*, sl. *-eši*, avec contamination de *\*-si* athématique et *\*-ēi* thématique) ; mais la désinence secondaire est *\*-es* : gr. *-εις*, sl. *-e*. A la première personne, dans toutes les langues, la désinence est *\*-ō*, avec variante *\*-ō-mi* : elle représente sûrement une désinence *\*-oh* que le hittite a remplacée par l'innovation *-ah-mi*, et la désinence du type en *-mi*,



hitt. *-emi* (*-ami*), a disparu ; mais la désinence secondaire est *\*-om*.

La double origine de ces désinences du singulier se laisse en gros reconnaître, mais les difficultés sont nombreuses (*BSL.* XXXVII, p. 105, 112). Le hittite est évolué, et on ne peut pas s'attendre ici à ce qu'il restitue exactement l'état indo-européen primitif. Il a dû abolir l'alternance vocalique que l'identité originelle du parfait et de la flexion de présent en *-hi* fait supposer aux formes du pluriel du type *newah-*. On est dès lors réduit aux conjectures. La désinence de 3<sup>e</sup> personne du pluriel, *\*-onti*, secondaire *\*-ont*, est celle du type en *-mi* de hitt. *wasanzi*, mais ce peut être aussi celle du type en *\*-oh-*, si elle avait la forme *\*(neu)-h-onti* plus ancienne que hitt. *-ah-anzi*. En posant une forme *\*(neu)-h-te(s)* de 2<sup>e</sup> personne du pluriel, au lieu de hitt. *\*-ah-teni* (d'après 1<sup>re</sup> plur. *-ah-weni*), on a un moyen d'expliquer l'opposition de la désinence primaire skr. *-tha*, av. *-θā*, et de la désinence secondaire sk. *-ta*, av. *-tā* : la désinence secondaire serait, comme à l'ordinaire, celle du type en *-mi*, et la désinence primaire le produit d'une métathèse de *\*-hte* en *\*-the*<sup>1</sup> dans le type en *\*-oh-*, avec transfert ultérieur à la flexion en *-mi*, thématique et athématique.

L'embarras est plus grand encore pour rendre compte de l'alternance *e/o* du vocalisme prédésinentiel : 1<sup>er</sup> sing. *\*-om* (secondaire), 1<sup>re</sup> plur. *\*-om(es)*, comme 3<sup>e</sup> plur. *\*-onti*, mais 2<sup>e</sup> sing. *\*-esi*, etc. Dans le type en *\*-oh-*, le hittite maintient sans changement le vocalisme *-ah-* de l'élément suffixal, et on attend en effet le degré *o* au singulier (le degré zéro au pluriel), puisqu'il s'agit d'un type dérivé de thème nominal en *-o-*, et qu'une forme de présent *\*neuh-i* se compare au parfait gr. *πύκνω-ε* ; mais le grec a *-ε*, supposant *\*-eh-i*, et la forme *\*-ēi* de 2<sup>e</sup> personne suppose de même *\*-eh-*, en regard de *\*-oh* à la 1<sup>re</sup> personne.

Dans le type en *\*-éti*, on n'attend le vocalisme *o* qu'à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel *\*-onti*. Le hittite est ici des plus flottants (Sturtevant, p. 218), en partie du fait de son système graphique qui, par exemple, distingue mal *ya* et *ye* (Sturtevant, p. 54) : avec les verbes en *-ske-*, on trouve *taskemi*, *taskesi*, etc., mais 1<sup>re</sup> plur. *peskaweni* ; avec les verbes en *-iye-*, 1<sup>re</sup> sing. *-iyami*, 2<sup>e</sup> sing.

1. Ce n'est pas phonétiquement impossible, malgré le traitement courant du groupe sonante plus *h* devant consonne : dans *\*terht-* donnant *ter(h)ət-* (gr. *τέρετρον*) ou *\*tērt-* (r. *terét'*), le thème *\*terh-* serait restauré, comme M. Sturtevant (p. 143) admet qu'il pourrait l'être dans hitt. *tārhzī*.

*-iyasi*, etc., et 3<sup>e</sup> sing. *-iyazi* et *-iyezi*. Dans les autres langues indo-européennes, le type en *\*-éti* n'apparaît que contaminé avec le type en *\*-oh-* : au singulier, les alternances vocaliques dans les deux flexions, *\*-oh*, *\*-eh*, *\*-ehi* et (*-om*), *-esi*, *-eti*, sont parallèles, et doivent être également secondaires ; au pluriel, si le type en *\*-oh-* présentait le degré réduit du vocalisme suffixal, le vocalisme *-o-* de la 1<sup>re</sup> personne est pris à la 3<sup>e</sup> personne (gr. *-ομεν* comme *-οντι*), de même que *-α-* dans le grec *οἷδαμεν* pour hom. (F) *ἰδμεν*, d'après (F) *ἰσσαντι*, *οἷδασι*. La similitude des formes de 1<sup>re</sup> personne de singulier et de 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> personnes du pluriel se retrouve plus ou moins complètement dans le type mixte, mi-athématique et mi-thématique, développé dans certaines langues (voir p. 96) : got. *sokja*, *sokjam*, *sokjand*, pour *sokēi-* aux autres personnes, comme *nima*, *nimam*, *nimand*, et *nimi-* ; elle ne peut pas y être plus primitive.

Dans le mélange des deux types de désinences, en *\*-oh-* et en *\*-éti*, il est frappant que les désinences secondaires soient toutes prises au type en *-éti* : gr. *φέρω*, *φέρεις*, *φέρει* et *φέρων*, *φέρεις*, *φέρει*. Il est frappant aussi que le prétérit caractérisé par ces désinences secondaires puisse être indépendant du présent, et se trouve seul (en valeur d'aoriste) en regard de présents d'autres formations : gr. *ἔλιπε* et *ἔλειπε*, véd. *ávidat* (*vidát*) et *vindāti*, sl. (*vŭz*) *bŭde* et (*vŭz*) *bŭnetŭ*. Admettre pour le type en *\*-éti* une nuance d'aspect déterminé (Meillet, *Introduction*<sup>7</sup>, p. 203) ne suffit pas à expliquer ces faits. On sait combien délicate est l'appréciation des nuances d'aspect déterminé et indéterminé. En védique, n'est-ce pas le sens des verbes qui fait reconnaître un aspect « ponctuel » à *rujāti* « il brise », tandis que *kṣiyāti* « il demeure » serait un « duratif » (Renou, *art. cité*, pp. 309-310) ? Entre le type athématique en *-mi* de *kṣéti*, *váste* et le type en *\*-éti* de *kṣiyāti*, hitt. *wasezi*, il y a une différence de flexion, non d'aspect. Il n'en est pas de même entre *táratī* « il passe » et (*prá-*) *tiratī* « il atteint en traversant » : ici, l'opposition est celle d'un verbe primaire (*-tiratī*, et hitt. *tarhzi*, avec un autre sens) et d'un verbe dénominatif ou en rapport avec des formes nominales (*táratī*, et adj. *tāra-*, gr. *τορός*), comme dans gr. *φέρω* et *φορέω* (*φόρος*, *φορός*), sl. *nesti* et *nositi* (*-nosŭ*). La différence de sens entre des tours « il traverse » et « il fait la traversée » est toujours plus ou moins sensible, et peut être conçue comme une différence d'aspect : la condition essentielle pour l'apparition d'un aspect verbal est l'existence de deux formes verbales concurrentes, et sl. *nesti* n'est d'aspect déterminé que par

rapport à *nositi*, tandis que sl. *\*třetí* est un imperfectif indéterminé, parce qu'il n'a en face de lui que ses formes à préverbe perfectives. Il est intéressant d'observer en védique ce souvenir de l'origine dénominate du type *bhárati*. Mais, hors de ce cas, l'hypothèse d'un aspect verbal indo-européen manque de netteté : que les diverses formations de présent aient eu leurs valeurs propres, cela ne constituait pas un système de l'aspect ; et à côté de l'opposition morphologique des présents en *-mi* et en *-hi* du hittite, des présents en *-mi*, des présents en *-e/o-* et du parfait dans les autres langues, il ne semble guère qu'il y ait place pour une opposition ancienne de racines de présent et de racines aoristiques.

Le groupement d'un présent  $\lambda\epsilon\pi\epsilon\iota$  et d'un prétérît aoristique  $\epsilon\lambda\pi\epsilon\iota$  s'accompagne d'une opposition d'aspects, la même qu'entre véd. *tárati* et *-tíratī* ; mais il ne s'explique pas par elle. Il faut penser que le prétérît du type en *\*-oh-*, pour une raison morphologique, a été éliminé ou affecté à d'autres emplois. En hittite, ce prétérît présente à la 3<sup>e</sup> personne du singulier des formes en *-aht* ou *-ahs*, et on attend une forme en *\*-aht* à la 2<sup>e</sup> personne : avec le vocalisme *e* introduit au présent par les autres langues indo-européennes, et les désinences secondaires *-s* et *-t* du type en *-mi*, ceci donnait 2<sup>e</sup> pers. *\*-ehs* > *\*-ēs*, 3<sup>e</sup> pers. *\*-eht* > *\*-ēt*. Ce doit être l'origine du suffixe verbal *-ē-* de si large emploi, et le balte conserve la flexion ancienne du type en *\*-oh-*, avec son présent lit. *nėša* (1<sup>e</sup> pers. *nėšù*, 2<sup>e</sup> pers. *nėši*) et son prétérît lit. *nėšė* (à l'accent près, contraire à la loi de Saussure). Le balte n'est d'ailleurs pas isolé : le slave<sup>1</sup> a de même, du présent *nesetŭ*, un prétérît *nesŭ-* qui se maintient dans l'imparfait *nesŭ-aše*, tout en possédant également le prétérît de l'autre type, aor. *nese*. Les formations en *-ē-* portent d'ordinaire le ton sur l'élément thématique, avec degré réduit de la racine : gr.  $\epsilon\lambda\pi\epsilon\iota$  (part.  $\lambda\epsilon\pi\epsilon\iota\varsigma$ ) ; mais le balto-slave atteste aussi bien le degré *e* dans lit. *nėšė*, sl. *nesŭ-aše*, que le degré réduit dans lit. *mĩrė*, sl. *mĩrŭ-aše*, *živŭ-aše*, et l'accent est régulièrement sur la syllabe radicale dans le participe lit. *nėšęs*.

1. Et le latin, me fait observer M. Vendryes. Le latin n'a pas de prétérît en *\*-et*, mais des prétérīts en *-ē-* et en *-ā-*, comme le balto-slave (cf. p. 99) : *-ā-* dans *erās*, *-bās* (lit. *būvo*), etc. ; *-ē-* dans le premier terme du type juxtaposé *ferē-bās*, qui n'a d'obscur que le procédé de juxtaposition. Le type *ferē-bās* est comparable au type slave *nesŭ-aše*, si ce n'est que l'imparfait slave s'explique par une superposition de désinences : *teča-aše*, comme lit. *tekė-jo*, plus le suffixe de l'aoriste sigmatique avec flexion thématique.

On voit par sl. *nesě-* et aor. *nese*, *živě-* et aor. *žive*, etc., qu'un même présent a pu posséder des prétérits des deux types. Un prétérît en \*-ét pouvait se trouver en regard d'un présent en \*-oh-, et en regard d'un présent athématique, à la faveur des doublets comme véd. *táratī* et *-tiratī*, *váste* et hitt. *wasezi*; mais il entraînait le vocalisme réduit de la racine, et s'opposait ainsi au présent à vocalisme radical *e*. De *λείπει*, le prétérît en \*-ét était régulièrement *ἔλειπε*, qui s'écartait par son vocalisme du thème de présent, ce qui amenait la création d'un nouveau prétérît du présent, *ἔλειπε*. Mais le présent thématique en -e/o- gr. *λείπει* était à côté d'un autre présent, également ancien, à infixe nasal. Dès lors, un prétérît skr. *álipat*, sl. (*pri*)*līpe*, du présent en \*-éti dont hitt. *lipanzi* indique, soit l'existence, soit la possibilité de création (Sturtevant, p. 222), pouvait fournir l'aoriste, non seulement d'un présent en \*-oh- (gr. *ἔλειπε*), mais aussi d'un présent à infixe ou suffixe nasal, skr. *līpáti*, lit. *līmpa*, v. sl. (*pri*)*līnetū*.

En ce qui concerne les divers suffixes de présents thématiques, le suffixe en -iye- du hittite répond sûrement au suffixe -ie/o- des autres langues indo-européennes (Meillet, *BSL*. XXXII, p. 197): ainsi hitt. *lamniyanzi* « ils nomment », de *laman* « nom », gén. *lannas*, comme gr. *ἐννομέω*. got. *namnja*. La flexion est en \*-éti, supposant un suffixe nominal \*-iet- parallèle aux suffixes connus en -ies-, -uet-, etc.; pour l'accent, il est donné par le sanskrit: type *apas-yāti*. Le contact des deux flexions en -mi à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel, hitt. -*yanzi*, lat. -*iunt*, a entraîné un passage secondaire de la flexion thématique à la flexion athématique en latin, en celtique et en germanique (Meillet, *Introduction*<sup>7</sup>, p. 219): lat. *capīs*, v. h. a. *hevīs*, etc.; passage partiel en germanique, où la 1<sup>re</sup> personne du pluriel, got. -*jam*, garde la forme thématique et présente le vocalisme *o* de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel -*jand*; à la 1<sup>re</sup> personne du singulier, lat. -*iō*, got. -*ja*, la substitution de \*-ō à \*-emi, \*-omi est un fait général (voir p. 92).

Dans la flexion en \*-oh-, le dérivé d'un nom en -o- est en \*-o-h-; celui d'un nom en -i- est en \*-eioh- (hitt. *sup-iyah-mi*), et c'est une des origines possibles du suffixe \*-éie/o-. Mais le problème des causatifs et itératifs en \*-éie/o- est plus large, et le hittite en apporte peut-être une solution simple, si peu claire que soit son type dénominatif en -ae- (*hatrami*, 3<sup>e</sup> pers. *hatraezī*), dont la valeur ne semble pas différer de celle du type en -iye- (Sturtevant, p. 227). On soupçonnait dans ces causatifs des juxtaposés d'un



nom et d'un verbe analogues à véd. *grád-dadhāti*, lat. *crēdō*. M. Hirt reconnaît dans l'élément final la racine verbale \**eġ-* (*Indo-germanische Grammatik*, IV, pp. 228-230). Plus directement, le hittite présente un verbe (*i*)*yami* « je fais », 3<sup>e</sup> pers. (*i*)*yezi*, dont la flexion est celle des verbes en \*-*éti*, sauf peut-être la 3<sup>e</sup> personne du pluriel anormale (*i*)*yenzi*, et dont le lien avec la racine \**ġē-/ġē-* de gr. *ἔργει* (Sturtevant, p. 111) est problématique. Ainsi, sans trop pousser l'analyse de juxtaposés depuis longtemps soudés, on interpréterait gr. *φοβέω* exactement par « je fais peur », avec le premier terme nominal *φόβο-* et le verbe « faire » comme second terme ; la formation de gr. *ὠνέεμαι* « je fais un prix, j'achète », v. sl. *věnitī* « faire un troc », en regard de gr. *ὄνοσ* « prix d'achat », sl. *věno*, beaucoup plus ancienne que celle de lat. *uendō*, lui serait comparable, sauf les différences dans le second terme des juxtaposés et dans le procédé de juxtaposition ; en sanskrit, la distinction des dénominatifs en -*ayāti* (*vasnayāti*), avec l'accent du type productif de *apasyāti*, et des causatifs en -*áyati* ne peut être que secondaire. Ce qui rend très tentante cette hypothèse, c'est le degré vocalique radical caractéristique des causatifs et itératifs, qui paraît bien d'origine nominale : soit \**o* comme dans les noms thématiques en -*o-*, avec l'opposition vocalique nouvelle de *φέεμαι* et *φόβοσ*, *φοβέω* ; soit \**ō* qui rappelle le degré long au nominatif, même inanimé (gr. *δῶ*, \**ἡρ*), des noms radicaux athématiques.

Les formations de ces causatifs et dénominatifs ont été trop remaniées pour que l'état ancien apparaisse nettement. Mais il est vraisemblable qu'il existait deux types, l'un en \*-(*i*)*ġeti* et à vocalisme radical *ō*, dans le cas où le premier élément était un nom athématique ; l'autre en \*-*é-ġeti* avec le vocalisme radical *o* du premier élément nominal thématique ; dans les deux cas, le ton devait être sur le premier terme du juxtaposé. La flexion thématique en \*-*éġe/o-* s'est maintenue et a été généralisée en grec et en sanskrit ; ailleurs, comme dans le cas du suffixe \*-*ġe/o-*, il y a eu passage au type athématique, mais de façons variées. Le latin (*sōpīs*, etc.) et le germanique (got. *sokeis*, etc.) ont -*ī-*, généralement après voyelle longue : ceci s'explique bien en partant de \*-*ġē-*, et la répartition ancienne de \*-*eġe-* et \*-*ġē-*, avec différence du vocalisme radical, se continuerait, après contamination de \*-*eġe-* et \*-*ġē-*, par une répartition nouvelle des deux suffixes de présents \*-*ġe-/i-* après voyelle brève, et \*-(*i*)*ġe-/ī-* après voyelle longue. Le slave a -*i-* d'intonation douce, supposant \*-*eġ-*, aussi bien avec vocalisme radical \**o*

(r. *búdit*, skr. *bhodáyati*) qu'avec vocalisme radical *\*o* (r. *sádit*, s.-cr. *sādi*, skr. *sādáyati*), mais sans confusion avec le suffixe *\*-ie-* : ici, c'est à une flexion thématique *\*-eie-* qu'a été substituée une flexion athématique *\*-ei* : le désaccord avec le latin et le germanique se retrouve à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel, v. sl. *-etū* et lat. *-iunt*, got. *-jand* (Meillet, *Le slave commun*<sup>2</sup>, p. 322).

Une autre formation thématique curieuse est celle qui fournit le subjonctif du type athématique : véd. *ás-at(i)* en regard du présent *ás-ti*, et hom. (F)εἶςμεν en regard du parfait (F)οἶδς, avec un vocalisme radical *e* caractéristique, comme dans véd. *jósati* en regard du présent *júsate* substitué à un présent athématique (Renou, *art. cité*, p. 313). Le subjonctif apparaît ainsi comme le dérivé thématique d'une racine verbale représentée par des formes athématiques. En admettant un dérivé thématique en *\*-oh-*, comme l'indique le vocalisme radical *e*, on a un moyen d'expliquer les formes variées du subjonctif dans les langues indo-européennes, et de ramener à l'unité cette création du système verbal que le hittite ignore. Le subjonctif du type thématique, véd. *bhárāt(i)*, lat. *ferēs*, a pris sa voyelle longue au prétérit du présent en *\*-oh-*, c'est-à-dire à ses formes à désinence secondaire, 2<sup>e</sup> pers. *\*-eh-s*, 3<sup>e</sup> pers. *\*-eh-t*, en fonction d'injonctif ; ainsi, en védique, l'injonctif *bhárat* et le subjonctif *bhárāt(i)* sont deux formes de même origine, mais l'une du type thématique en *\*-éti*, l'autre du type thématique en *\*-oh-*. Pour le subjonctif en *-ā-* de l'italo-celtique, il est obscur, mais comme l'est généralement l'élément suffixal *-ā-* qui connaît de si nombreux emplois, nominaux et verbaux. Comme le *-ā* des pluriels neutres et des féminins dans les langues indo-européennes autres que le hittite doit continuer un groupe voyelle plus *h* (*BSL*. XXXVII, p. 100), donc *\*ah<sup>1</sup>*, le subjonctif en *-ā-* représenterait un dérivé en *-ah-* parallèle au dérivé en *\*-o-h-*, comme le type nominal de gr. φορᾶ est parallèle à celui de φορῶς. Le lituanien a deux formes concurrentes de prétérit, en *-ė-* (< *\*-eh-*) et en *-o-* (< *\*-ah-*), et en conséquence il n'a pas de subjonctif, non plus que le slave. Le latin a des futurs ou subjonctifs en *-ē-* et en *-ā-*, et en conséquence il a dû remanier ses prétérits, qui étaient du type baltique

1. Les premiers comparatistes ne reconnaissaient qu'une voyelle indo-européenne *a*. Il ne faut pas exagérer dans l'autre sens, et exclure *a* du système vocalique de l'indo-européen commun. Il semble plus juste de penser que *a*, qui était en dehors de la seule alternance productive, *e/o/* zéro, est devenu de bonne heure un élément traditionnel sans valeur morphologique dans les racines et dans la dérivation, et dont l'importance ne cessait de décroître.

(p. 95, note), et créer un type nouveau *ferē-bās* qui résulte de la fusion, dans des conditions dont le détail échappe, d'un prétérit *ferē-* et d'un auxiliaire *-bi-*, prétérit *-bā-* (tonique *fuās*, subjonctif).

Ainsi, d'une façon générale, le subjonctif est, soit une formation suffixale en *-h-* d'allure dénominative, soit l'injonctif de cette formation. Le rapport de *\*és-ti* et d'un dénominatif *\*és-oh-*, celui du latin *uen-iō* et d'un dénominatif (*ad*)*uen-at*, avec le même *-ā-* que dans les duratifs, rappelle l'opposition des aspects en slave, d'un perfectif *kupiti* et d'un imperfectif *kupovati*, dérivé dénominatif. Et comme le subjonctif indo-européen est essentiellement un mode éventuel, il doit s'expliquer comme le « mode éventuel » ou « futur hypothétique » développé à date récente en bulgare, qui ne représente qu'un emploi spécial de l'imperfectif dérivé (Mazon, *Symbolae grammaticae in honorem Joannis Rozwadowski*, pp. 185-191) : gr. *ἐδομει*, lat. *edam*, comme bulg. *júdvam* « je mangerais volontiers », en regard de *jadá* « je mange ».

Le fait que le subjonctif est en partie un prétérit-injonctif du présent thématique en *\*-oh-* permet de compléter le paradigme de ce type en indo-européen. Faute d'un mot plus exact, et en attendant la fixation d'une terminologie meilleure, j'appelle « indo-européen » le groupe des langues indo-européennes autres que le hittite.

#### Présent.

hitt. <i>-ah-mi</i>	i.-e. <i>-ō (-ō-mi)</i>
<i>-ah-t-i</i>	<i>*-ē-t</i>
<i>-ah-i</i>	<i>-e-i</i>

#### Prétérit.

hitt. <i>-ah-un</i>	i.-e. <i>-ō</i>
»	<i>*-ē-t</i>
<i>-ah-t (-ah-s)</i>	<i>*-ē-t</i>

Au présent, c'est une forme *\*-ē-t* de 2<sup>e</sup> personne (*BSL. XXXVII*, p. 195) qui permet le mieux de rendre compte de gr. *-εις (-ης)*, balto-slave *\*-ē-i*. On conçoit qu'une désinence *\*-ē-t*, d'allure secondaire, ait été remplacée en grec par *-ης*, d'où *-εις* d'après *-ει*,

par substitution à *-t* de *-s* du type secondaire athématique. Le balto-slave a dû réaliser, après la chute du *-t* final, une innovation semblable à celle qui s'observe ultérieurement en lituanien, où la 2<sup>e</sup> personne du prétérit *nešėĩ* s'explique par une addition au thème *nešė-* de la désinence *-i* de 2<sup>e</sup> personne du présent : *-i* a pu être adjoint à *-ē[t]* d'après la correspondance athém. \**si* : secondaire \**-s*. Pour le hittite *-ah-ti*, il n'est pas nécessaire de l'interpréter par \**-ah-t-hi* : puisque de toute façon le *-i* final est pris au type athématique, il a pu être rajouté directement à \**-ah-t*.

Au prétérit, le hittite *-ah-un* a reçu la finale *-un* de 1<sup>re</sup> personne, représentant *-m* du type athématique. Il est frappant que les désinences de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personne ne soient pas distinctes en hittite dans la flexion en *-hi* (2<sup>e</sup> pers. *-t*, qui pénètre dans la flexion en *-mi*, d'où un flottement de *-t* et *-s*), que le slave confirme le fait (Meillet, *Le slave commun*<sup>2</sup>, p. 254), et que le lituanien *nešėĩ* suppose à la 2<sup>e</sup> personne une désinence \**-ē[t]*, non *-ēs* de lat. *ferēs*, etc. Ainsi, semble-t-il, le présent et le prétérit du type en \**-oh-* ne se différenciaient au singulier qu'à la 3<sup>e</sup> personne. Comme la flexion en *-hi* du hittite est celle du parfait de l'indo-européen, nous rejoignons le problème obscur de l'existence ancienne d'un plus-que-parfait.

André VAILLANT.





## EXPRESSION INDO-EUROPÉENNE DE L' « ÉTERNITÉ »

Analyse des formes de la famille de gr. αἰών, skr. āyu. — Démonstration de leur parenté avec le groupe de skr. yūvan-, lat. iuuenis. — Comment s'est constituée la notion d'éternité.

Bien que l'expression de l'éternité ne soit pas encore fixée dans sa spécificité abstraite en indo-européen, elle tend à se réaliser à travers les mots qui signifient « âge; longue durée » et qui constituent la famille de i.-ir. āyu-, gr. αἰών, αἰεί, lat. aeuus, aeternus, got. aiws, etc. On aura d'abord à déterminer la structure des formes, pour établir la nature et le nombre des mots qui entrent en ligne de compte dans l'étude du sens.

Un point bien plus important qu'il ne semble est de savoir si, avec av. āyu-, l'on doit compter aussi yu- et par conséquent les dérivés yavāi « toujours », yavañtāt- « éternité ». Affirmé par les uns (Boisacq. s. v. αἰεί, Ernout-Meillet, s. v. aeuus), contesté par d'autres (Walde-Pokorny. I, p. 6), ou admis avec doute (Bartholomae 1265), ce rapprochement ne peut être apprécié qu'en fonction d'une analyse complète des deux formes, pour que soit justifiée en détail une solution déjà indiquée brièvement dans nos *Origines* I, p. 157. D'une racine \* $\partial_2ei$ - (= \*ai-) augmentée du suffixe radical -w-, on tire deux thèmes : I \* $\partial_2éi$ -w-, II \* $\partial_2y$ -éu-, lesquels recouvrent exactement ceux qui proviennent, avec le même élément suffixal, des racines \*dei- ou \* $g^w ei$ -; soit \* $\partial_2éi$ -w- : \* $\partial_2y$  éu- comme \* $déi$ -w- : \* $dy$ -éu- ou \* $g^w éi$ -w- : \* $g^w y$ -éu-. Dès lors que \* $\partial$ -préconsonantique s'amuissait phonétiquement en indo-iranien, le thème II \* $\partial_2y$ -éu- aboutissait en avestique à yav-. Donc av. āyu- et yav- sont bien apparentés. — La voyelle longue radicale de i.-ir. āyu ne constitue pas non plus une anomalie. Il a été montré (*op. cit.*, p. 52 sq.) que les neutres en -u du type de āyu sont d'anciens thèmes consonantiques en -w, et d'autre part (*ibid.*, p. 178) que les noms constitués par un thème I ont souvent un

vocalisme radical long :  $*\partial_2\bar{e}yw$  (i.-ir.  $\bar{a}yu$ ) comme  $*g\bar{e}nw$  (skr.  $j\bar{a}nu$ , av.  $\bar{s}\bar{a}nu$ ),  $*d\bar{e}rw$  (skr.  $d\bar{a}ru$ ), etc.

Il est inutile, tant les faits sont connus, de recenser en détail les formes issues du thème I : outre i.-ir.  $\bar{a}yu$ , on en possède des dérivés en  $*-en-$ ,  $*-es-$ , etc., qui, par leur forme à double vocalisme plein ( $*aiw-en-$ ), accusent une création secondaire, ce que souligne encore la discordance entre  $*aiwo-$  (lat. *aeuus*),  $*aiwen-$  (gr.  $\alpha\acute{\iota}\omega\nu$ ),  $*aiwes-$  (gr.  $\alpha\acute{\iota}\acute{\epsilon}\varsigma$ ,  $\alpha\acute{\iota}\omega$ ),  $*aiwi-$  (gr. dial.  $\alpha\iota$ ). Mais, tandis que plusieurs dérivés prolongent ainsi le thème I, n'y a-t-il que la forme av. *yav-* pour attester le thème II ? Poser la question, c'est déjà fixer les conditions d'une possible réponse, car une règle laisse prévoir la forme que prendrait un dérivé du thème II : l'addition d'un suffixe nominal au degré plein fait tomber à zéro le vocalisme radical (cf. *Origines*, I, p. 179). Ainsi II  $*kr\acute{e}u-$  + *er-* >  $*kr(u)wer-$ , gr.  $\kappa\rho\upsilon\epsilon\rho-\acute{o}\varsigma$  ; — II  $*g_1rew-$  + *en-* >  $*g_1r(u)wen-$ , av.  $\bar{s}r(u)van-$ . De même, en opérant avec  $*-en-$ , on obtient II  $*\partial_2y\acute{e}u-$  + *en-* >  $*\partial_2ywen-$  >  $*y(u)wen-$ , qui n'est autre que le thème de l'adjectif skr. *yuvan-* « jeune », lat. *iuuenis*, etc. Une relation préhistorique, établie par un principe indépendant du problème envisagé, se révèle entre skr.  $\bar{a}yu$  et *yuvan-*, entre lat. *aeuus* et *iuuenis*, entre got. *aiurs* et *juggs*, etc. D'ailleurs cette parenté pouvait déjà être au moins pressentie, puisque le thème  $*y\acute{e}u-$  qui figure auprès de  $\bar{a}yu$  en indo-iranien se retrouve identique dans av. *yava* « jeune » (Y. IX, 1), dans ombr. *iouies* « iuuenibus » et dans les comparatifs et superlatifs skr. *yāvīyan-*, *yāvīṣṭha-*, irl. *ōa*, *ōam*, gall. *ieu*, *ieuaf*.

Un problème est maintenant formé, dont les éléments et les limites tiennent dans le binôme  $*\bar{a}yu$  : *yuwen-*. Problème qui, par la diversité même des notions qu'il rapproche, engage à considérer de près le sens des mots, dans le cadre de leur structure respective.

Entre les divers sens de « vie ; âge ; longue durée, éternité » qu'on se contente d'accoler à un mot comme  $\alpha\acute{\iota}\omega\nu$ , il s'agit de restaurer enchaînement chronologique et liaison conceptuelle. Car, de « vie » à « éternité », la transition semble assez arbitraire. Si le cours d'une vie mesure quelque chose, c'est une durée finie. Comment de l'« âge » humain, tirer l'idée de l'éternel, et comment aussi élever à l'intemporalité une notion essentiellement temporelle ?

Sur la manière dont l'évolution s'est produite, des témoignages tardifs comme ceux du celtique et du germanique n'enseignent rien d'utile. On a got. *aiws* m. « αἰών » (d'où *aiweins* « αἰώνιος »), thème en -o- comme lat. *aeuus*, mais dont la formation ne s'accorde pas avec v. h. a. *ēwa* f. ni avec v. isl. *aēvi*, *æfi* f. Une suffixation encore différente apparaît dans got. *ajuk-* attesté par le dérivé *ajukdūps*, dans l'expression *in ajukdūps* « εἰς τὸν αἰῶνα » ; la même formation en -g- a constitué v. angl. *ēce* « éternel » et peut-être aussi, sur un thème un peu différent, lat. *iūgis* (*aquā*) « (eau) qui coule toujours ». Un emploi adverbial s'est réalisé par v. isl. *ae*, *ei*, v. sax. *eo*, vha. *io* = all. *je*. — De ce thème \**aiw-*, l'irlandais a tiré deux substantifs : *áis* (*óes*) n., gén. *áis* « vie, âge », thème en -o- ; et *áis* n., gén. *óesso* « êtres humains », thème en -u- (\**aiwestu-*). — Assez peu instructifs sont également les faits latins, fixés dès le début de la tradition. Il y a cependant à en retenir d'une part le genre masculin de *aeuus* (devenu *aeuum* sous l'action de *tempus*), d'autre part le fait que *aetas* désigne d'abord l'« âge » comme principe de révolution dans le cours des choses : « mutati enim mundi naturam totius aetas », dit Lucrèce V, 828.

On devra donc se fonder, pour retrouver la plus ancienne signification, sur l'indo-iranien et le grec. Heureusement l'abondance et la clarté des témoignages compensent la rareté des sources. En védique, l'interprétation ne prête à aucun doute. Les deux neutres *āyu* et *āyus-* (la forme *āyu* devant être restaurée en plusieurs des passages où la tradition donne *āyus-*, cf. Oldenberg, *RV. Noten*, I, p. 40) désignent la « force vitale » comme principe individuel (*RV.* I, 89, 9) ou universel (*āyur viçvāyuh* X, 17, 4), susceptible de s'identifier à la vie même (*āyur nā prāṇó* I, 66, 1) ou à sa durée (*devāhitam āyuh* I, 89, 8). Le soma jaillissant est *āyusāk* « accompagné de force vitale ». Dans ce contexte sémantique s'éclaire le mot *yūh* qui a embarrassé les exégètes (en dernier lieu Pisani, *BSOS.* VIII, 1936, p. 700), et qui est morphologiquement coordonné à *āyu-* comme av. *yu-* à *āyu-* ; c'est à peine si le sens de « force vitale » se restreint en vertu de l'emploi particulier de *yūh* dans l'exemple unique : *sūaiḥ śá évai rirīṣīṣṭa yūr jánah* « puisse cet homme endommager sa vitalité (= son propre être) par ses actions » (*RV.* VIII, 18, 13), que l'on comparera à I, 89, 9 *mā no madhyā rirīṣatāyur gántoh* « n'endommagez pas notre *āyus* au milieu du chemin (de la vie) ». L'adjectif *āyū-* « vif, mobile »,



qualificatif d'Agni ou de l'homme en général, signifie proprement « doué de vitalité ».

En passant à l'iranien, on ne change pas de perspective. Les valeurs sont orientées pareillement. Mais, comme il arrive pour d'autres mots, le sens des termes gāthiques est moins archaïque. Dans les Gāthās, le neutre *āyu* et le masculin *yuš* ne désignent que la durée de l'existence humaine et s'emploient avec *darə-a-* « long » dans les expressions *darə-am āyu*, *darə-ō yuš* « longue durée » que résume l'adjectif *darə-āyu-* (skr. *dirghāyu-*, cf. gr. *δῆριός*, lat. *longaeuus*): *darə-am āyū təmanhō* « un long âge de ténèbres » (Y. XXXI, 20) s'oppose à *darə-gahyā yaoš... vairyā stōiš* « de la longue durée de l'existence désirable » (Y. XLIII, 13). En composition, deux exemples identiques : *darə-gāyū... rafənō* « le don durable » (Y. XXVIII, 6) ; *θwahnī rafənahī darə-gāyāu* « en ton don durable » (Y. XLI, 4). Même valeur dans le dérivé g. *utayūti-* « durable ; éternel » (cf. Gaál, *ZII*. VII, p. 238 sq. et Duchesne, *Composés de l'Avesta*, p. 87). En revanche il faut souligner la fidélité avec laquelle les formes de l'Avesta récent répondent au sens des mots védiques et conservent leur valeur expressive. Les traductions de Bartholomae ne le montrent pas assez. Dans la locution *θwarštahē zrū āyū* « au moment fixé » (Yt VIII, 11 ; X, 74) que Bartholomae rend par « mit dem Alter des bestimmten Termins », on doit entendre que le temps atteint sa plénitude ; littéralement « avec l'accomplissement plénier du temps fixé ». Car *āyu-*, dans l'âge humain, marque le moment où la force vitale est à son période. L'adjectif *ayav-* ne signifie pas seulement « alt, in einem gewissen Alter stehend » ; dans l'expression *taša ayaoš yaθa...* (Yt. VIII, 14, 3 fois), il est rapporté à un adolescent de quinze ans — l'*akme* virile pour les Iraniens —, qui a donc l'*âge vigoureux*, la *puissance vitale* d'un homme qui pour la première fois revêt ses attributs virils. On en voit la preuve dans l'adjectif *pərənāyu-* « dont l'*āyu* est plein » qui désigne l'« adulte », et dans son contraire *a-pərənāyu-* « non encore adulte ». Mais le sens est déjà affaibli dans le tardif *vīspāyu-* « immerwährend » (épithète, avec *akarana-* « illimité », du concept d'*uštātāt-* « béatitude »), et à plus forte raison dans le dérivé *\*āiva-* « durée, temps » qui fournit phl. *ham-ēv* « toujours », pers. *hamī, mī*, particule verbale durative (Bartholomae, *Zum sas. Recht*, III, p. 27). Sogd. *ʾyḥ* ne vise aussi que la « durée de l'existence ». Quant au thème av. *yav-*, il se fixe en adverbe sous différentes

formes casuelles : *yava*, *yavōi*, *yave* « toujours », mais en principe par rapport à la vie humaine : cf. *yavaē-ji*, *yavac su-* où *yavac-* est lié aux notions de vie et d'accroissement. De là *yavaetati-* « éternité » (phl. *yavēt*, pers. *javēz*, empr. arm. *yavēt* « toujours », *yavēz* « id. », cf. av. *yavaē-jī-*).

L'accord de l'iranien et du védique nous livre donc, dans *ayu* (*yu-*), un terme chargé d'une signification concrète et humaine, la « force de vie », qui se réalise dans l'accomplissement de l'existence humaine, mais qui est à l'origine indépendante de sa durée.

Il est très vraisemblable que l'adjectif gr. *αἰόλος* maintient, sous une acception nouvelle, la même signification première. Bien que, comme l'a établi L. Parmentier (*Rev. belge de phil. et d'hist.*, I, 1922, p. 417 sq.), *αἰόλος* soit un équivalent de « *περικλός*, uersicolor », on ne verra guère de difficulté à supposer que le sens a été proprement « rapide, mobile, changeant », ce qui est d'ailleurs confirmé par hom. *αἰόλλειν* « agiter, tourner rapidement ». On aurait ici un thème de nom ou d'adjectif \**αιFος*, auquel se compareraient *δην-αιός* et, hors du grec, l'adjectif latin \**aiuos* d'où est dérivé *aeui-tas*. Au point de vue sémantique, on pensera à l'adjectif véd. *āyū-* « vif, mobile ». Mais c'est évidemment de l'histoire du mot *αἰών* que nous aurons le plus d'enseignements à recueillir.

Quand on examine, avec le souci de les restaurer en leur exacte valeur, les emplois homériques de *αἰών*, on constate qu'ils vérifient la définition que les faits indo-iraniens suggèrent. La traduction de *αἰών* par « life ; life-time », que répète encore le récent dictionnaire de Liddell-Scott-Jones, laisse échapper l'essentiel, parce qu'elle est inspirée de la définition d'Aristote : *τὸ τέλος τὸ περιέχον τὸν τῆς ἐκάστου ζωῆς χρόνον... αἰὼν ἐκάστου κέκληται* (*Cael.* 279<sup>a</sup> 25). Mais cette définition abstraite et qui ne retient que l'aspect temporel de la notion, vaut seulement pour des emplois relativement récents et en tout cas post-homériques, tel que celui de l'*Hymne à Hephaistos* 6 *ῥηϊδίως αἰῶνα... δ' ἄγουσιν*. Chez Homère, *αἰών* s'entend encore dans sa pleine signification humaine ; non « temps de vie », mais « force de vie, source de vitalité ». Il sera bon d'en faire la preuve complète, en produisant ici la totalité des exemples.

On relèvera d'abord la liaison établie plusieurs fois entre *αἰών* et *ψυχή*, immédiatement ou non : *ἐπεὶ δὴ τὸν γε λίπη ψυχὴ τε καὶ αἰὼν* (Π 453) ; — *ψυχῆς τε καὶ αἰῶνος εὖνιν* (ι 523) ; — *ἐπειτὰ με καὶ λίποι αἰὼν* (Ε 685, cf. η 224) complété au v. 696 par *τὸν δ' ἔλιπε ψυχὴ*.

Association qui, comme l'a vu K. Witte (*Glotta*, III. p. 109) communique à αἰών, ordinairement masculin, le genre féminin de ψυχή en X 58 μηδὲ... φίλης αἰῶνος ἀμερθῆς « que le principe vital ne te soit pas ravi ». Un exemple très significatif est T 27 ἐκ δ' αἰὼν πέφαται « la force vitale (de Patrocle) a été tuée en lui ». C'est bien parce que αἰών est la source de toute vigueur, et non pas seulement la durée de l'existence, qu'on dira d'un être jeune, tué en pleine force : ἀπ' αἰῶνος νέος ὦλεο (Ω 725), ou encore μινυνθάδιος δὲ οἱ αἰὼν ἔπλετο (Δ 478 = P 302) au sujet de Simoeisios florissant de jeunesse (ῥήθεον θαλερὸν Σιμοεῖσιον) ; mais on ne parlera pas de l'αἰὼν d'un homme âgé. Il est vrai qu'une lecture rapide de I 415 ἐπὶ δηρὸν δέ μοι αἰὼν ἔσσεται pourrait faire penser que le poète envisage seulement une longue durée de vie. Mais qu'on examine le passage entier. Achille est devant l'alternative de perdre l'espoir du retour en acquérant une gloire immortelle (ὦλετο μὲν μοι νόστος, ἄτ' ἄρ' κλέος ἄφθιτον ἔσται) ou de rentrer en renonçant à la gloire ; dans ce cas, dit-il, ὦλετό μοι κλέος ἐσθλόν, ἐπὶ δηρὸν δέ μοι αἰὼν | ἔσσεται, οὐδέ κέ μ' ὦκα τέλος θανάτοιο κιχείη. Si l'on traduit : « j'aurai une longue vie et le terme de la mort ne m'atteindra pas vite », on réduit l'idée à une plate tautologie. En réalité, αἰὼν équivaut encore à ψυχή. Reprenons un peu plus haut (I 403 sq.) les vers où Achille met en balance les profits et les risques de la guerre : on peut, dit-il en substance, gagner à la guerre des bœufs, des trépièdes, etc., mais l'âme de l'homme, quand elle s'est échappée, on ne peut la ramener en arrière (ἀνδρὸς δὲ ψυχὴ πάλιν ἐλθέμεν οὔτε λείσστη | οὔθ' ἐλετή). Dans la suite, qui est le passage en discussion, Achille ne fait que reprendre cette idée en termes différents : la gloire qu'on gagne à la guerre, dit-il, ne saurait compenser la perte de l'αἰὼν. De même que κλέος, dans cette nouvelle formulation, correspond à βέες καὶ ἱφικὰ μῆλα κτλ. du développement antérieur, de même αἰὼν correspond à ψυχή. Ce qu'Achille souhaite, c'est de conserver longtemps sa vitalité intacte et d'échapper ainsi à la mort qui menace l'αἰὼν. — Qu'on lise encore dans l'Odyssée le tour si expressif : κατεΐβετο γλυκύς αἰὼν | νόστον ὀδυρομένῳ (ε 152) : la vitalité d'Ulysse s'écoule de lui avec ses larmes. Et deux fois encore est reprise l'image des larmes qui épuisent le vouloir-vivre : μὴ μοι ἔτ' ἐνθάδ' ὀδύρεο, μὴδὲ τοι αἰὼν | φθινέτω (ε 160) ; — ἔνα μὴκέτ' ὀδυρομένη κατὰ θυμόν | αἰῶνα φθινύθω (σ 204).

Au surplus, une acception spéciale, dont les lexicographes visiblement ne savent trop que faire, vient ici en précieuse confirma-

tion. On a lu ci-dessus T 27 ἐκ δ' αἰὼν πέφκται : l'expression suggère une image si concrète de l'αἰὼν que des commentateurs anciens et même modernes ont pris le mot au sens de « moelle épinière ». Cette traduction ne s'impose pas ; « force vitale » suffit. Mais il est de fait qu'on voit αἰὼν entendu comme μυελός dès l'Hymne homérique à Hermes (daté généralement du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) : 42 γλυφάνῃ πολιόῳ σιδήρου | αἰὼν' ἐξετόρησεν ὀρεσκόωιο χελώνης « avec un burin de fer mat, il arracha la moelle de vie à la tortue des montagnes » ; — 119 ἐγκλίνων δ' ἐκύλινδε δι' αἰῶνας τετορήσας « il les fit ployer et rouler, en leur transperçant la moelle de vie » (trad. J. Humbert). Cf. encore Pindare, frgm. 111,5 αἰὼν δὲ δι' ὀστέων ἐράισθη « sa moelle fut rompue avec ses os », et Hippocrate, *Epid.* VII, 122 ὁ τὸν αἰῶνα φθινήσας ἐβδομάτιος ἀπέθανεν « celui qui eut une phthisie de la moelle mourut le septième jour » (Littré V, p. 168). De pareils emplois justifient les gloses : αἰὼν' ὁ νωπιᾶτος μυελός Erotian. et αἰὼν' ὁ ἐν παντὶ τῷ σώματι μυελός Hés. On n'aurait pas fait d'αἰὼν un terme anatomique si le sens premier n'avait été celui qu'Homère nous enseigne ; désignant la « force vitale », le mot se prêtait aisément à dénommer la région du corps où cette force est censée résider.

Puis, à cause même de sa connotation *humaine*, αἰὼν a pris un sens temporel. Puisque l'αἰὼν est le principe interne qui maintient l'homme vivant, c'est la persistance de l'αἰὼν qui mesurera la durée de la vie ; aussi longtemps l'αἰὼν d'un homme demeurera intact, aussi longtemps vivra cet homme. Celui dont l'αἰὼν subsiste pendant une période étendue sera dit διην-αἰός « qui vit longtemps » (cf. skr. *dirghāyu-*, etc.). On est dès lors engagé dans la durée, et c'est exclusivement en termes de durée qu'Aristote définira l'αἰὼν (ci-dessus p. 107). De là le sens de « âge », « génération », avec une perspective ouverte sur le futur, de par la succession incessante des générations. Il y a alors convergence entre αἰὼν et les adverbes issus des formes apparentées. En face du masculin αἰὼν, une forme de neutre désignait l'espace de temps où dure la force vitale ; on a obtenu ainsi des adverbes signifiant « toujours » : αἰ(F)ές, αἰ(F)εί, αἰ(F)έν, tarent. αἰ(F)ῆ, dial. \*αιFi (lesb. béot. arcad. αι, mil. αι, cf. αἰδιος « éternel »). Ce « toujours » indique ce qui est perpétuellement recommencé, avant d'être un « toujours » permanent et immobile. Ainsi chez Homère, la notion de répétition constante est mise en valeur, par exemple : A 52 αἰεὶ δὲ πυραὶ... καίοντο — Θ 342 αἰὲν ἀποκτείνων τὸν ὀπίστατον — Ψ 5 αἰεὶ δ' ἡνίοχον



κονίης ῥαθάρμυγες ἔδελον, etc. On passe ainsi au « toujours » qui se projette dans le futur de K 217, M 323, O 70, etc. et de Theognis 246 ἄφθιτον ἀνθρώποις αἰὲν ἔχων ὄνομα; enfin au « toujours » de l'éternité intemporelle : A 290 θεοὶ αἰὲν ἔόντες, cf. hom. θεῶν αἰετγενετῶν, etc. Quand αἰὼν atteint son sens abstrait et philosophique d' « éternité », il n'est plus que la transposition nominale de αἰέ<sup>1</sup>.

De la confrontation des faits indo-iraniens et grecs, il résulte que, au radical *\*aiw-*, était d'abord attaché le sens de « force vitale » dans son acception humaine, nullement celui de « âge, vie », qui en est dérivé. Cette notion est tantôt conçue comme principe matériel : c'est le neutre i. ir. *āyu* ; tantôt comme source active de la vitalité : c'est le masculin gr. αἰών ; tantôt comme force présidant au déroulement des âges et qui finit par s'y identifier : c'est lat. *aeuus* prêt à devenir *aeuum*. Le rapport de *\*aiw-* à *\*yjuven-* se justifie à présent de la manière la plus directe : est dit *\*yjuven-* l'être pourvu de *\*aiw-* ; en d'autres termes, être « jeune », c'est être en possession de « force vitale ». On ne peut souhaiter définition plus explicite ni plus exacte de *\*yjuven-* que celle qui se dégage de ce rapprochement. En retour, voici corroborée par le dérivé *\*yjuven-* l'idée que *\*aiw-* n'est pas la vie qui dure, mais la vitalité exaltée.

Cette conception de la « jeunesse » est trop naturelle pour qu'on prenne souci de l'illustrer par des parallèles nombreux (p. ex. skr. *vayas-* « force vitale » et « âge », spécialement « jeunesse »). Mais le caractère immédiat et frappant qu'elle a ici engage à signaler une possibilité qui se découvre hors de l'indo-européen. En sémitique, la racine *ʾl m* (ar. علم) désigne l' « éternité » et secondairement le « monde » ; pour l'évolution du sens, comparer dans les Évangiles ὁ αἰὼν οὖτος, ὁ νῦν αἰὼν « le monde actuel », opposé à ὁ μέλλων « le monde futur ». Cette racine *ʾl m* ne diffère que par la laryngale initiale de la racine *ġ l m* (ar. لم) « jeune, adolescent ». Or il paraît résulter des nombreux travaux de R. Ruzička (en dernier lieu JA. 1932, II, p. 67 sq.) que le *ġain* n'appartient pas au phonétisme du sémitique commun et constitue une variante du *ʾain*. Aurait-on en conséquence à constater, entre *ʾl m* et *ġ l m*, le même rapport pré-historique de sens qui unit *\*aiw-* et *\*yjuven-* en indo-européen ? Peut-être quelque sémitiste voudra-t-il reprendre la question.

1. Le problème de l'Αἰὼν personnifié et de ses rapports éventuels avec le Zrvan iranien ne sera pas considéré ici.

Au point de vue dialectal, la série lexicale de *\*aiw-* et celle de *\*yuwen-* se répartissent en positions contrastées. 1° Les dialectes qui possèdent *\*yuwen-* ne connaissent pas la forme en *-en-* de *\*aiw-* (véd. *āyuni* instr., *āyunā* loc. ne prouvent rien là-contre, et montrent simplement l'extension de *-un-* dans la flexion des thèmes en *-u-*). Ainsi i. ir. *y(u)van-*, mais (*ā*)*yu-*; lat. *iūuenis*, mais *aenus*; got. *juggs*, mais *aīws*; gaul. *Jovina*, v. irl. *oec*, mais *aes*. Il n'y a même pas trace de *\*aiw-* en balte et en slave, qui ont par ailleurs l'adjectif pour « jeune », lit. *jáunas*, v. sl. *junŭ* (cf. Meillet, *BSL*. XXVII, p. 127-8). — 2° Inversement, le grec qui possède *\*aiw-en-* (αἰών, αἰέν) n'a pas le correspondant de lat. *iūuenis*; on y a substitué νέος. νεότης, en accord avec l'arm. *nor*. Les choses se passent comme si *\*aiwen-* et *\*yuwen-* s'excluaient mutuellement, étant trop semblables et exposés à confusion. En sorte que s'expliquent et le remplacement de *\*yuwen-* par *\*newos* en grec et la généralisation de *\*aiw-* avec des suffixes autres que *-en-* dans les dialectes qui conservaient *\*yuwen-*.

Ces considérations, outre qu'elles ramènent à l'unité deux groupes de mots très tôt disjoints, peuvent favoriser l'herméneutique du plus ancien symbolisme auquel se lie le concept d'éternité dans le monde indo-européen. C'est à travers une expérience vitale et immédiate que les premiers penseurs de l'Inde et de la Grèce concevront l'éternité. L'histoire de *āyu* et surtout de αἰών nous a appris que ce concept procède d'une représentation humaine et quasi-physique : la force qui anime l'être et le fait vivre. Force une et double, transitoire et permanente, s'épuisant et renaissant au cours des générations, s'abolissant dans son renouvellement et subsistant à jamais par sa finitude toujours recommencée. Quand αἰών devient le nom de l' « éternité » et donc le mode du devenir universel, il est à prévoir que l'αἰών cosmique reproduira la structure de l'αἰών humain. Il y aura entre les deux conformité nécessaire, car la force de vie, impliquant recreation incessante du principe qui la nourrit, suggère à la pensée l'image la plus instante de ce qui se maintient sans fin, dans la fraîcheur du toujours neuf.

Ne reconnaît-on pas ici, déjà préformée par son expression même, la vieille doctrine ionienne, brahmanique, peut-être aussi mazdéenne, de la durée cosmique ? C'est l'idée du *retour éternel*, idée engendrée, on le voit, par une véritable fatalité linguistique, dans sa forme conceptuelle comme dans son symbolisme. En tant que cette éternité est αἰών, elle doit évoquer ce qui sans trêve revient

sur soi et se restaure à nouveau. Tout recommence, sauf la loi du recommencement. Au regard du temps, chaque élément de l'univers est à la fois fini et infini : fini, parce qu'il se meut dans une durée limitée ; infini, parce qu'il réintègre sans trêve sa durée finie. La synthèse du fini et de l'infini s'accomplit dans le *cercle*. N'est-ce pas là justement la définition que donne Anaximandre du cours cyclique des choses, ἐξ ἀπείρου αἰῶνος ἀνακυκλωμένων πάντων χότων ? Les notions d'αἰών et de κύκλος se tiennent si étroitement que la seconde n'est que la projection sensible de la première. A un stade d'élaboration plus avancée, on voit Platon assujettir à l'αἰών le temps même : ...χρόνου ταῦτα αἰῶνα μιμουμένου καὶ κατ' ἀριθμὸν κυκλουμένου γέγονεν εἶδη « ces accidents [propres aux objets du monde sensible] sont des variétés du temps lequel imite l'éternité et se déroule en cercle suivant le nombre » (*Tim.* 38 ; trad. Rivaud). La conversion est achevée : de principe immanent à l'homme, l'αἰών est devenu transcendant au temps et à l'univers. En revenant en cercle sur lui-même, le temps se modèle sur l'éternité, qui à son tour reproduit le cycle infini des transformations humaines. D'une intuition vitale est née une des catégories de l'entendement.

E. BENVENISTE.

---

## DEUX ÉTYMOLOGIES CELTIQUES

1° Gaulois MANTALON « chemin » (?); gallois MATHRU « fouler aux pieds ».

Il existe en gaulois un mot *mantalon* qui figure au simple sous la forme *Mantala*, nom de lieu du pays des Allobroges, et en composition dans les noms de lieu *Petromantalon* (aux environs de l'actuel Magny-en-Vexin) et *Mantalomagus* (auj. *Manthelan*, Indre-et-Loire). A la suite de quelques devanciers, Dottin ne trouve à comparer au gaulois *Mantalon* que le gallois *mantawl* « balance » (*Langue gauloise*, p. 269). Mais ce rapprochement, qui suppose d'ailleurs sans raison valable que *Mantalon* aurait un *ā* long intérieur, heurte à la fois la sémantique et la phonétique. D'une part, on ne voit pas ce que viendrait faire la « balance » dans un nom de lieu gaulois ; et d'autre part un ancien *\*mantalo-* serait en gallois représenté par *\*manhawl*, *\*manol*. Les formes du vieux-gallois *menntawl* gl. balance (Mart. Cap., p. 401) et *montol* gl. trutina (Eutych., p. 1053), comme le gallois moderne *mantawl* sont visiblement faits ou refaits d'après le mot *mant* « quantité, mesure ».

Camille Jullian, qui avait parfois dans l'interprétation des mots gaulois, à côté de lubies fantaisistes, des intuitions pleines de sens, a supposé que *mantalon* devait signifier « chemin » ou « route » (*Rev. Ét. Anc.*, XIX, 39). Il fondait cette hypothèse sur le composé *Petromantalon*, plus correctement *Petrumantalon*, qui semble signifier « Quatre-chemins » et pour lequel figure sur la table de Peutinger la variante *Petrum. uiaco*. Il le comparait aux noms du « carrefour », *Carrouge*, *les Quatre-chemins*, etc., en de nombreuses localités de la France. Cette interprétation est sûrement la bonne.

Le brittonique possédait un radical *\*mantr-* (de *\*mpt-r-*) qui désignait l'idée de « fouler aux pieds, piétiner » et qui s'est conservé dans le verbe gallois *mathru*, breton *mantra* (Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 139). Le verbe breton a pris le sens moral de



« opprimer, accabler, affliger » ; mais le verbe gallois a toujours le sens propre. On lit dans un poème de Cynddelw (*M. A.*, 155 a 13) :

*Ym maes Mathrafal mathredig tyweirch  
gan draed meirch mawrydig*

« dans la plaine de Mathrafal les mottes sont écrasées par les pieds de chevaux majestueux ».

L'adjectif verbal *mathredig* est tiré du verbe *mathru*. Ce verbe se rattache certainement à la même racine que le grec *ματέω* « je foule aux pieds », attesté dans un fragment de Sapho (Bergk-Hiller, n° 53) : *πάας τέρεν ἄνθος μαλακὸν ματεῖσαι*. Le grec *ματέω* sort de \**mēt-*.

Or, comme de nombreux noms l'attestent encore, les routes primitives étaient de simples « chemins frayés ou battus », des « pistes ». Cf. en grec *πάτος* (à côté de *πατέω*) et *τρίτος* (de la racine de *τρίβω*). C'était certainement le cas en Gaule, avant qu'on y eût introduit l'usage des voies romaines, des « estrées » (*strāta*) ou des « chaussées » (*calciāta*). En Irlande un des noms de la route est *slige*, génitif *sliged*, qui se rattache à la racine de *sligim* « je frappe, je bats » (Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 103). Le gaulois *mantalo-*, comme l'irlandais *slige*, est l'équivalent de la *uia trita* des Latins.

Un synonyme de *mathru*, très voisin de forme, quoique d'origine toute différente, est en gallois *sathru* « fouler aux pieds », *M. A.* 193 b 18 (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XLIII, 140), aujourd'hui « marcher au pas » (Gwynn Jones, *B. B. C. S.*, I, 42). C'est un dérivé de *sathar* « trace de pas, foulée » (*M. A.* 193 b 18, 211 a 16, 252 a 22), pluriel *sathyr* (Mab. W. B. col. 388, l. 2 du bas), avec les composés *amsathar*, *amsathyr* (Lloyd-Jones, *Geirfa*, p. 25) et *gossathar* (*M. A.* 211 a 26). Ces mots paraissent sortir de \**saltr-* ; cf. irl. *saltraim* « je foule aux pieds », bret. de Vannes *sautrein* « fouler aux pieds » (Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 137). Les deux verbes *mathru* et *sathru*, qui riment si richement, ont pu agir l'un sur l'autre.

L'onomastique gauloise a connu un nom d'homme, dont César nous a conservé le génitif sous la forme *Catamantaloedis* (*B. G.*, I, 3, 4). L'explication de Glück, reproduite par Holder (*Altcelt. Spr.*, I, 838), qui traduit le mot par « *aequabilis* », en comparant gall. *cyd-fantawl*, est évidemment fantaisiste. Il faut sans doute

partir d'un nom comme *Catu-mantalo-* dont le sens serait « qui marche au combat » (cf. l'expression française *les sentiers de la guerre*) ou « qui foule le sol du combat », c'est-à-dire « qui combat vaillamment sans lâcher le terrain ». Mais la terminaison du mot reste ambiguë.

Enfin, il existait en Phrygie, d'après Étienne de Byzance, une ville du nom de Μανταλος, dont un homme portant le même nom aurait été le fondateur. Y a-t-il un rapport entre ce nom de ville et le *Mantalo-* gaulois? La chose n'est pas impossible. Ce ne serait pas le seul terme rappelant des points de contact entre la civilisation occidentale de l'Europe et celle des Thraco-Phrygiens.

2° Irlandais *cundrad* « commerce »; gallois *cynired* « id. ».

L'irlandais *cundrad* « an agreement, contract, bargain » (K. Meyer, *Contrib.*, p. 568), attesté déjà dans le manuscrit de Würzburg par le composé *cundrath-tech* gl. macellum (11 b 19), a été rattaché par Whitley Stokes (*Idg. Forsch.*, XII, 187) à la racine de skr. *drāti* « il court », gr. ἀπείρην, etc. Il remonterait à *\*con-drā-tu-*. Cette étymologie, reproduite avec un « vielleicht » dans le *Wörterbuch* de Walde-Pokorny (t. I, p. 795-796) est certainement à rejeter.

Dans le *Gotisches Etymologisches Wörterbuch* de M. S. Feist (2<sup>e</sup> éd., p. 364), est insérée, s. u. *trudan*, une suggestion de M. Thurneysen, suivant laquelle *cundrad* sortirait d'un plus ancien *\*con-dūrād*. C'est certainement la bonne explication de ce mot. Car le gallois en présente l'exact équivalent sous la forme *cynired* (de *\*con-dūr-eto-*); cf. la *Geirfa* de M. Lloyd-Jones, p. 251, où le mot est d'ailleurs faussement rattaché à la racine de gall. *rhedeg* « courir », irl. *rethim* « je cours ». Gall. *cynired*, écrit aussi *cynnired*, exprime essentiellement l'idée, comme substantif et comme verbe, du « va et vient », du « mouvement », de l'« échange ». Ainsi dans M. A. 238 a 47 *gnard yth lys lysseit gynnired* « (est) habituel à ta cour le va et vient courtois ». De même dans les exemples suivants :

Tal. 210. 11-12 = 76. 1 Ev. :

*yt vi brithret*  
*a lliaws gyniret*

« il y aura confusion et beaucoup de mouvement ».

R. B. 260. 8 = 1036. 20 : *elwir prenn kywir kyniret* « on l'ap-

pelle à juste titre le bois du va et vient » (il s'agit du bâton du vieillard, sans lequel le vieillard ne peut se déplacer).

R. B. 260. 21 = 1036. 29 :

*y deilen honn, neus kynniret gwynt,  
gwae hi oe tynghet;  
hi hen, eleni y ganet.*

« Cette feuille, voilà le vent qui l'agite ; malheur à elle de son destin ; elle est vieille, elle est née l'an passé. »

Les exemples de prose cités par J. Loth, *R. Celt.*, XXXVIII, 163, confirment pour *cyn(n)ired* le sens de « provoquer un mouvement de va et vient » ou au figuré d' « échange mutuel ». Pour d'autres exemples en vers et en prose, voir Ifor Williams, *Canu Llywarch Hen*, p. 103-106.

Les deux mots, irlandais et gallois, remontent à un thème indo-européen \**dū-ro-* « long » et « lointain » (skr. *dūrāḥ* « éloigné », gr. hom. *δῆρός* « long » α 204, I 415, de \**ḍF̥āro-*, arm. *erkar*), qui a formé en latin le verbe *dūrāre* « être étendu, s'étendre, se prolonger, durer » (cf. Lucr. III 339 *neque post mortem dūrāre uidētur* « (le corps) ne peut après la mort s'étendre, c'est-à-dire continuer à vivre, durer » ; Tac., *Germ.* 30). Ce verbe, avec ses composés *ēdūrāre* (Tac., *Germ.* 45) et *perdūrāre* (Tér., *Héc.* 268) doit être distingué de *dūrāre* « être dur » (Virg., *Buc.*, VI, 35) ou « être cruel », dérivé de *dūrus* « dur ».

La racine est \**dewā-*, \**dewā-*, sur laquelle renseigne le Wörterbuch de Walde-Pokorny, I, 778-780. On consultera aussi de Saussure, *Recueil*, p. 101, Osthoff, *Idg. Fschg.*, V, 279, Zupitza, *Z. Celt. Phil.*, III, 281 et Meillet, *R. Celt.*, XXIV, 170. Il y a, semble-t-il, entre skr. *dūrāḥ* et celtique *cundrad*, *cynired* le même rapport sémantique qu'entre gr. *τῆλε* (éol. *πῆλυι*) et *πωλέομαι*.

J. VENDRYES.

## AUTOUR DE L'S MOBILE

L'hypothèse de l'S mobile est affirmée tant par les études sémitico-indoeuropéennes que par les nouvelles théories de la racine indo-européenne et par le hittite.

Dans les dernières années l'S mobile a gagné constamment du terrain. M. A. Cuny a signalé quelle en est l'importance pour le problème de la parenté de la famille indo-européenne avec le groupe chamito-sémitique au congrès de Genève, v. *Actes du deuxième Congrès international de linguistes* (Paris, 1933), p. 130. M. Kurylowicz lui aussi y recourt dans ses *Etudes indoeuropéennes* (Kraków, 1935), p. 53, pour appuyer sa théorie des occlusives sourdes indo-iraniennes. Vu cette théorie, M. Cuny renonce, BSL 37, p. 19, à postuler pour le lat. *fundā* une origine préhellénique et ne voit plus d'inconvénient, pour le mot grec correspondant *σφενδόνη* à partir d'une base initiale indo-européenne *\*sbhend*: *\*sbhond*. De sa part M. E. Benveniste y insiste dans son chapitre intitulé: *Esquisse d'une théorie de la racine*, v. *Origines de la formation des mots I* (Paris, 1935), p. 164, en disant que: « dans les cas si nombreux où l'initiale suppose *\*(s)k-*, *\*(s)t-*, *\*(s)p-*, etc., avec sifflante instable, il s'agit généralement d'une préfixation », p. 164, et que « le fait que *s-* ne fait pas partie intégrante de la racine dissipe l'apparence de nombreux quadrilitères, qui représentent des racines trilitères préfixées par *s-* », p. 165. Je pourrais multiplier les exemples. Mais il me semble préférable de rappeler ici, dans une simple note, mes vues sur le caractère préfixal de l'*s mobile* qui a servi de clef de voûte à ma théorie des préformantes indoeuropéennes, et d'y ajouter quelques arguments insuffisamment élaborés dans le sens de la théorie en question. Ce sera un modeste hommage à la mémoire du savant qui depuis 1906 n'a cessé de reconnaître l'exactitude et la priorité de mes vues en cette matière :



Hermann Möller<sup>1</sup>, en même temps que justice rendue à celui qui a essayé de continuer son œuvre : M. A. Cuny.

En traduisant le livre que j'ai intitulé *Handleiding bij de Studie der Vergelijkende Indogermaansche Taalwetenschap*, M. Walther Fischer s'est servi de la formule suivante, que j'ai d'ailleurs adoptée dans le troisième tirage hollandais : « Die von Siebs und Schrijnen aufgestellte Regel lautet : zeigt die idg. Wurzel anl. Media, so beginnt die parallele s-Form mit s- entsprechender Tenuis ; zeigt sie anl. Media aspirata, so beginnt die parallele s-Form mit Tenuis oder Tenuis aspirata » (p. 318). J'avoue que cette formulation peut donner lieu à des malentendus. On a choisi cette expression pour indiquer que M. Siebs aussi bien que moi avions une certaine part dans l'élaboration du problème de l's mobile. La stricte vérité est que j'ai le droit de revendiquer la priorité de la dénomination, l'initiative d'une collection respectable et persuasive de matériaux surtout sur le domaine grec et latin pris comme point de départ, enfin celle d'une argumentation sérieuse : comparant entre autres le sémitique je concluais, que la « mobilité » de l's était la conséquence de son caractère préfixal. Cependant de ce caractère préfixal la règle de M. Siebs, ci-dessus mentionnée, a fourni une preuve irréfutable.

Dans ma thèse de 1891 je me suis surtout astreint à démontrer, en partant de 66 racines bien établies, qu'un phénomène aussi répandu dans toutes les langues indo-européennes ne saurait être expliqué par des lois spéciales aux différentes langues et qu'il était ici nécessaire d'admettre pour l'initiale des formes parallèles sigmatiques et asigmatiques dans la période indo-européenne commune. Ceci, du reste, n'exclut pas la genèse de formes sigmatiques et asigmatiques dans les langues particulières.

La chose a été démontrée à l'évidence par M. Heinrich Schröder dans les PBB 29, pp. 429 suiv. pour le germanique, et par M. Ed. Schwyzer pour le grec dans son intéressante conférence au congrès de Rome, v. *Atti del III Congresso Internazionale dei Linguisti* (Firenze, 1935), pp. 237 suiv. M. Schwyzer a surtout le mérite d'avoir attiré l'attention sur l'importance des mots d'emprunt dans

1. Cf. *Semitisch und Indogermanisch I* (Kopenhagen, 1906), pp. 140, 244, 363 ; *Indoeuropaeisk-Semitisk Sammenlignende Glossarium* (Kjøbenhavn, 1909), p. 114 ; *Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch* (Göttingen, 1911), pp. 39, 211, 257 ; cf. Per Persson, *Beiträge zur Indogermanischen Wortforschung I* (Uppsala, 1912), p. 136 et surtout II, p. 846.

cette matière, non seulement pour le grec mais aussi pour l'indo-européen commun. Je me permets de transcrire ici l'observation que j'ai faite à ce propos : « Zuwachs und Erleichterung im Wortanfang findet sich nicht allein im Griechischen, aber auch in verschiedenen anderen Sprachen. Kollege Schwyzer hat Bedeutendes beige-steuert durch lehrsame Beispiele, und wohl hauptsächlich durch Hinweis auf den ausländischen Einfluss. Nur möchte ich dafür warnen, dass solche Beispiele und Erwägungen nicht wieder auf die naïve Auffassung der Junggrammatiker hinlenken dürften : dass also für die Ursprache Präfigierung durchaus als Hauptgrund der Erscheinung des beweglichen *s-* anzusehen bleibe. » A coup sûr, l'explication générale du fait par les lois de sandhi, soit dans la composition (Brugmann. King et Cookson), soit dans la phrase (Henry), n'est pas soutenable, tant pour des raisons formelles, que pour des raisons psychologiques ; c'est ce que j'ai montré aux pp. 46 suiv. de mon *Phénomène de l's mobile*. Et j'ose dire qu'actuellement l'opinion de Brugmann et d'autres savants est un point de vue dépassé.

Voici du reste encore un argument probant. Parmi les racines indo-européennes il y en a un certain nombre où *y* et *w* apparaissent comme des éléments mobiles, surtout après *s-*, en second lieu aussi après *t-*, *d-*, etc. Dans les *Symbolae grammaticae in honorem Iohannis Rozwadowski* (Cracovie, 1927), pp. 119 suiv. je me suis borné au phénomène de *w* mobile après *s-*, et j'ai observé qu'il y avait lieu de réduire les cas différents à deux formules distinctes *sw- ~ w-*; et *sw- ~ s-*. Une correspondance *sw- ~ w- ~ s-*, que suppose M. Sommer dans ses *Griechische Lautstudien* (Strassburg, 1905), pp. 110 suiv., n'existe pas, comme je crois l'avoir suffisamment démontré<sup>1</sup>. J'en ai tiré des conséquences pour prouver le caractère non formatif du *w*. Mais on peut en tirer aussi une preuve péremptoire pour le caractère préfixal de *s* mobile. En effet, admettons que le groupe *sw-* sur lequel reposent des formes comme le lat. *insolens*, vha. *swëllan*, etc. soit primaire : on ne conçoit pas pourquoi, étant admise l'hypothèse de la chute en indo-européen du *w* après un *s* initial, *sw-* n'aurait pu donner naissance aussi bien

4. Les partisans d'une correspondance *sw- ~ w-* attachent une importance aux formes diverses du nom de nombre « six » en indo-européen, v. surtout F. de Saussure, MSL 7, pp. 73 suiv. ; Meillet, *Introduction* 7, p. 472, 442. M. de Saussure admet comme prototype la forme *\*h<sub>2</sub>swk<sub>1</sub>s*. Voir sur ce nom les observations intéressantes de M. Cuny, *Études prégrammaticales* (Paris, 1924), pp. 17 suiv.

à *s-* qu'à *w-*. Si nous ne trouvons pas cette forme, c'est qu'il n'y a pas eu de chute du *w*, et force est de partir d'un groupe *w-* primaire, en d'autres termes, de regarder l'*s* comme préfixe.

Dans le tome cinquième de *Wörter und Sachen*, pp. 195 suiv. j'ai, de plus, attiré l'attention sur le rapport entre les racines à *s* mobile et les bases dissyllabiques, ceci à l'occasion d'un article que mon ami le regretté R. Meringer, avait publié dans la même revue. Il s'agit du fait qu'assez souvent une forme commençant par *s* mobile correspond à une base dissyllabique à voyelle initiale, soit: *sleg* ~ *eleg* (=  $\varphi_1[e]leg$ ), ou *srey(w)* ~ *erey(w)* (=  $\varphi_1[e]rey[w]$ ); voir sur ces racines Per Persson, *Beiträge* I, p. 136. Si on admet la parenté de ces racines, la forme sigmatique n'est possible qu'en vertu d'une préfixation de *s*, après la disparition de la première syllabe par apophonie (degré zéro). Mais aucun chemin ne conduit de *sleg* à *eleg*, ni de *srey(w)* à *erey(w)*.

Ce même article mentionne une autre préformante à savoir le *d-*. En effet j'ai revendiqué pour l'indo-européen très ancien, en dehors de l'*s*, les préformantes *d*, *w*, *g* (combiné avec *s* > *sk-*) et *gh* (combiné avec *s* > *skh-*), v. mes articles dans *Tijdschrift v. Nederl. taal- en letterk.* 23, pp. 81, 292 suiv. ; et KZ 42, pp. 97 suiv. Il arrive même que ces préformantes s'échangent, de sorte qu'il y a lieu de parler de variation de préformantes, tout comme Per Persson parle de « Wurzelvariation » ; mais il est à noter que Per Persson n'admet pas cette variation dans les préfixes ou, au moins, ne s'en occupe pas, v. *Wurzelerweiterung und Wurzelvariation* (Upsala, 1891), p. 213. Le chan. Ph. Colinet en a parlé assez largement dans son *Essai sur la formation de quelques groupes de racines indo-européennes* I (Louvain, 1892). Mais le fait qu'il admet presque toujours des noyaux proto-aryens commençant avec voyelle, joint au caractère peu sûr des préformantes *i* et *n*, en diminue la vraisemblance. Je crois que la variation proposée par moi se montre le plus clairement dans les racines à *l*, *n*, *r*, *w*, initiales. Je ne sais si le seul témoignage de ἀμὰ δὲ ννέφος Δ 274 nous permet d'admettre une racine sigmatique \**snebh* à côté de la racine \**dnebh* : lit. *debasis* < \**d-nebhes-*, voir surtout Meringer, *Beiträge zur Geschichte der idg. Deklination* (Wien, 1891), p. 39 : gr. δνέφος, δνοφερός, et de la racine simple que nous révèlent le vsl. *nebo*, skr. *nābhah*, v. irl. *nél*, gr. νέφος, lat. *nebula*, etc., car j'envisage ici seulement la variation à *s-*. Mais l'alternance initiale de formes comme ags. *dwinan*, vn. *dvīna* ~ *vha*. *swīnan*, néerl. *zwijmen*

≈ ags. *cwinan*, néerl. *kwijnen* et gr.  $\theta\omega\lambda\acute{o}\varsigma < \theta F\omega\lambda\omicron\varsigma$ ,  $\theta\omega\lambda\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$ , lit. *dūlis*, lat. *fuligo* ≈ got. *wulan*, vha. *wëllu*, gr.  $\epsilon\lambda\acute{\iota}\sigma\sigma\omega < F\epsilon\lambda\text{-}\iota\sigma\sigma\omega$ , lat. *volvo* ≈ gr.  $\sigma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma < *swf\text{-}$ , lat. *insolens* < *in-suolens*, vha. *swëllan*, etc., sont assez éloquents. Or il est clair qu'une pareille variation suppose nécessairement le caractère préfixal de l's mobile.

C'est la même variation que l'on constate aussi dans les langues chamito-sémitiques, où l'on rencontre un causatif à *s-* : en assyrien, syriaque, minéen, vieil-égyptien, etc.<sup>1</sup>, avec lequel, partiellement du moins, va de pair un causatif à *h-*. Aussi H. Möller se demande-t-il si le sens causatif n'aurait pas également été le sens primitif du préformatif *s* en indo-européen. Dans mon article *S-causativum ou intensivum?*, dans les *Scritti in Onore di Alfredo Trombetti* (Milano, 1936), pp. 67 et suiv., j'ai fait remarquer que pour le préformatif *s* en indo-européen, j'ai admis le sens causatif dès 1891. Trombetti a depuis fait observer qu'un préfixe *s* avec le sens causatif se rencontre encore dans bon nombre d'autres groupes linguistiques. Mais en somme nous n'avons de certitude que pour les langues indo-européennes et chamito-sémitiques, qu'il s'agisse du sens ou qu'il s'agisse de la forme. Qui plus est : nous rencontrons ce préfixe en qualité de procédé vivant de formation des thèmes verbaux en assyrien, en syriaque, en minéen et en vieil-égyptien<sup>2</sup>, ce qui resserre davantage le lien entre l'indo-européen et les langues chamito-sémitiques ; v. A. Cuny, *Actes du deuxième congrès international de linguistes*, p. 129 ; *Etudes prégrammaticales*, pp. 285, 263, 382 suiv.

Notons enfin que M. E. Sturtevant, *A comparative grammar of the hittite Language* (Philadelphia, 1933), p. 140, 141, nous apporte quelques cas de l's mobile en hittite, en particulier celui de la racine *tā-* en face de l'indo-européen *stā-*. Ici les formes sans *s*-initial dominant, ce qui peut être considéré comme un des archaïsmes du hittite.

JOS. SCHRIJNEN.

1. Cf. H. Zimmern, *Vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen* (Leipzig, 1899), pp. 88-89.

2. Et aussi en berbère et dans les langues couchitiques, voir Zimmern, *Vergleichende Grammatik*, p. 88.



## MORPHOLOGIE COMPARÉE ET PHONÉTIQUE COMPARÉE A PROPOS DES LANGUES CAUCASIENNES DU NORD

Dans l'état de complication et d'usure phonétiques où se trouve sa matière, la linguistique « caucasienne du Nord » a intérêt à dégager d'abord des correspondances phonétiques probables entre des éléments morphologiques chargés de fonctions identiques. La comparaison entre les sons des mots isolés gagnera en sécurité à s'appuyer sur ces premiers résultats. En tous cas il est impossible de procéder à l'inverse. C'est ce qu'il est aisé de vérifier à propos de l'indice personnel de 2 sg.

Aux études de morphologie comparative que j'ai publiées sur le domaine des langues caucasiennes du Nord-Ouest, puis aux esquisses plus générales que j'ai proposées pour l'ensemble des morphologies « caucasiennes du Nord », on a fait une critique de principe qui s'est transformée parfois en excommunication. Il est malsain, a-t-on dit, il est scientifiquement indéfendable de comparer des désinences, des paradigmes, et généralement les éléments constitutifs du système morphologique de plusieurs langues entre lesquelles un système de correspondances phonétiques n'a pas été d'abord rigoureusement déterminé. Cette critique, je l'avais prévue. Si je m'étais résigné à passer outre, c'est après des réflexions dont l'essentiel se trouve aux pp. 21-24 de mon *Introduction à la grammaire comparée des langues caucasiennes du Nord*<sup>1</sup>. Je me permets de les reproduire :

« ... Un des traits les plus certains de toutes les langues caucasiennes du Nord est le suivant : alors que les correspondances phonétiques qu'on peut établir par la comparaison des vocabulaires proprement dits sont d'une grande instabilité, celles qu'on peut établir entre les outils grammaticaux (désinences, préfixes, infixes, éléments pronominaux, indices d'aspects...) sont souvent d'une précision et d'une constance remarquables. On serait fort en peine de trouver, à travers tout le CNC<sup>2</sup>, tout le CNEa, tout le CNEb un même mot commençant

1. *Bibl. de l'Institut français de Leningrad*, t. XIV (Paris, 1933).

2. CN = famille des langues caucasiennes du Nord ; CNO = groupe des langues caucasiennes du Nord-Ouest ; CNC = gr. des l. cauc. du Nord-Centre ; CNE = gr. des l. cauc. du Nord-Est ; dans ce dernier groupe je distingue : 1° CNEa = sous-groupe avar-andi-dido ; 2° CNEb = tout le reste.

partout par *w*- : et pourtant presque toutes les langues de ces trois groupes sont d'accord pour exprimer le « raisonnable masculin » par l'indice *w*- (*u*-)...

« A quoi tient ce caractère des langues caucasiennes du Nord ? Va-t-il à l'encontre du principe de constance des lois phonétiques, c'est-à-dire, en dernière analyse, des principes d'identité et de causalité ?... Le principe de constance des lois phonétiques exige seulement que, dans des conditions *identiques*, un son donné se comporte toujours de la même façon. Or, on peut concevoir un type de langue (c'est, je crois, au maximum, le cas des langues caucasiennes du Nord et, à quelque degré, le cas de toutes les langues) où le seul fait, pour un son, d'être chargé d'une valeur grammaticale constitue une « condition nouvelle », l'écartant des sons en apparence identiques mais non chargés d'une telle valeur, et lui assurant une vie propre, indépendante dans une grande mesure.

« Imaginons, en effet, une langue à vocalisme pauvre et fuyant, à consonantisme riche et compliqué (affriquées, labialisées, consonnes à point d'articulation inusuel ou à mode d'articulation complexe...) — mais par là-même pleine d'articulations très voisines les unes des autres : le jeu des assimilations, dissimilations, bafoillages de toutes sortes y sera actif, multiforme et souvent renouvelé ; imaginons, en outre, le vocabulaire de cette langue constitué par des mots courts (une, au plus deux syllabes), par des racines composées d'un ou de deux sons : il est bien évident que, sous peine de décomposition, cette langue devra assurer à l'expression des *rappports* d'autant plus de fixité que l'expression des *notions* y sera plus instable. Une notion, on la précisera toujours tant bien que mal par des accumulations de « presque synonymes » (chacun éclairant moins le sens que la forme des autres), par une rapide silhouette tracée dans l'air avec la main, bref, par tous les moyens de désignation que la vie commune crée, autour du vocabulaire proprement dit, entre les sujets parlants. Mais cela suppose que l'*orientation* de la pensée sera claire, qu'on n'aura pas de doutes sur le sujet, les régimes, la syntaxe, etc. : tout peut se deviner, se corriger, à condition que la structure de la phrase ait été comprise correctement. Plus le vocabulaire connaît d'aventures, plus l'armature grammaticale se raidira, — et cette raideur, à son tour, permettra aux sujets parlants de moins faire effort pour la conservation des « mots ». Et l'on aura ces scandales : des mots s'usant par la racine, des finales bien conservées et des thèmes incertains, etc. Que l'on imagine maintenant une famille de langues de ce type : la plupart du temps, dans des mots dont on pressentira la parenté, on n'arrivera pas à déterminer avec assurance même le consonantisme, pas même ce qu'on pourrait appeler la « figure » du mot prototype ; mais on pourra souvent préciser le timbre d'une voyelle dans un suffixe.

« Or, à peine schématisées, je viens de décrire l'apparence et la vie des langues caucasiennes du Nord. Et il suffira de méditer ces quelques lignes pour comprendre : 1° comment, sans rejeter le principe de constance des lois phonétiques, mais au contraire en le confirmant, on doit admettre une vie différente pour les divers sons, suivant qu'ils ont ou n'ont pas de rôle morphologique ; 2° pourquoi l'on peut, dès maintenant, dessiner des « morphologies » comparées » précises, alors que les « phonétiques comparées » risquent de rester longtemps évanouissantes<sup>1</sup>. »

1. A tout ceci doit être apportée une réserve de bon sens : il est évident qu'on peut et qu'on doit constituer la phonétique comparative des dialectes tcherkesses ; celle de quelques langues CNE étroitement parentes ; celle du CNC surtout, composé de trois langues extrêmement voisines : à cette dernière

Il ne s'agit donc pas d'ouvrir un abîme entre la phonétique morphologique et la phonétique lexicologique. Je pense simplement que, dans l'état de confusion où se présente la matière première, c'est le plus souvent à partir de correspondances probables, suggérées par la comparaison des systèmes morphologiques, que l'on peut aborder utilement un point de phonétique comparée. Je pense aussi que, souvent, une correspondance reste probable entre deux éléments morphologiques sans qu'on puisse, du chaos des vocabulaires, extraire de ces preuves qui, je le reconnais volontiers, seraient les seules preuves dignes de ce nom.

Ces réflexions ont trouvé audience auprès de quelques-uns, d'autres leur ont opposé une fin de non recevoir. M. Gerhard Deeters a bien voulu les discuter. Par l'examen d'un cas typique, il a montré la vanité de mon effort et expliqué pourquoi il se voit obligé de déclarer que « ... sich von dieser Art Sprachvergleichung kein Fortschritt in der vergleichenden Grammatik der kaukasischen Sprachen erwarten lässt ». Par l'examen du même cas, je voudrais ici préciser les conditions du travail et montrer que, si fâcheux soit-il, le parti que j'ai pris est le seul possible. Voici la discussion de M. Deeters<sup>1</sup> :

« ... Trotzdem bringt aber auch der Verfasser manchmal Wortgleichungen, wenn er sie zum Beweise eines ungewöhnlichen Lautübergangs braucht. Sie können einen aber nicht überzeugen, da sie, ohne in grösserem Zusammenhang zu stehen, ad hoc konstruiert zu sein scheinen. Dafür nur ein Beispiel. Auf p. 47 stellt der Verfasser zum Beweise, dass einem ostkaukasischen<sup>2</sup> *h* im Westkaukasischen ein Labial entsprechen kann, einige Gleichungen auf, die p. 137 « peu nombreux, mais certains » genannt werden. Wenn wir von denen absehen, die der Verfasser selbst mit einem Fragezeichen versehen hat und gegen die sich gleichfalls begründete Einwendungen machen lassen, so bleiben folgende übrig : 1. tschetschenisch *hozu*, inguschisch *hazalg* (auch *hazily* geschrieben) « Sperling » : tscherkessisch *bzəy* « Sperling », « Vogel ». Nun lautet das dem tschetsch. entsprechende Wort in Batsischen *hac'uk'*, das inguschische ist eine andere Ableitung von demselben Stamm \**hac'*-, der mit dem tscherk. Wort (das, wie auch der Verfasser bemerkt, mit abchas. *a-p'saa-π'ə* « Vogel » verwandt ist), auch nicht einen Laut gemein hat. —

tâche se consacre actuellement avec bonheur M. Sommerfelt. Mais c'est une illusion de penser que cette méthode soit applicable dans la majorité des cas ; c'en est une autre de penser qu'une phonétique comparée d'ensemble des langues cauc. du Nord puisse se construire de proche en proche, par comparaisons superposées ; c'en est une troisième de penser que, faute de cette pyramide de phonétiques comparées, la morphologie comparée des langues cauc. du Nord ne puisse être abordée.

1. *Orientalistische Literaturzeitung*, 1935, Nr. 8/9 ; col. 539.

2. Il s'agit ici de ce que j'appelle « caucasien du Nord-Centre » (CNC).

2. Tschetsch. *ħaša* « Gast » : ulych. *pé'a* « Gast ». Es ist nicht ausgeschlossen, dass das ulychische Wort mit dem gleichbedeutenden tscherkessischen (kabardisch *ħas'e*, temirgoisch *ħač'e*) verwandt ist, denn zwischen diesen beiden Sprachen gibt es die Gleichung *u* (das vielleicht wie im Personalpräfix der 2. Person zu *p* werden kann) : *ħ*. Das tschetsch. Wort (ingusch. *ħāša*, bats. *ħaš*) dagegen muss man als Lehnwort aus dem Kabardischen betrachten, was bei einem Wort der sozialen Sphäre nicht unwahrscheinlich ist ; das *š* dürfte Lautsubstitution für das dem Tschetschenischen fremde *s'* sein. Es muss also als Vergleichsobjekt ausscheiden. Was das vom Verfasser mit Fragezeichen hierzu gestellte abchas. *a-p's'ma* « Wirt » betrifft, so halte ich es für entlehnt aus ossetisch *fusum*, *fəsəm* « Nachtquartier », das auch in andere benachbarte Sprachen gedungen ist : tscherk. *bəsəm* « Hauswirt », ingusch. *fusum*, tschetsch. *husum* « Haus », « Asyl », und wohl auch swanisch *p'usna* « Herr ».

— 3. tschetsch. *lehi* « Schlange » : tscherk. *ble* « Schlange ». Beide Wörter scheinen isoliert. Die Unwahrscheinlichkeit der Gleichung liegt auf der Hand : beide Wörter haben bloss ein *l* gemeinsam, dazu an verschiedener Stelle.

— 4. tschetsch., ingusch. *ħacar* « Schweiss » : tscherk. *psə*, ulych. *bzi* « Wasser ». Nicht überzeugend, auch wenn man von der abweichenden Bedeutung absieht.

— 5. tschetsch., ingusch. *ħu<sup>a</sup>*, pl. *ħannaš* « Wald » : abchas. *a-bna*, ulych. *bine* « Wald ». Das tschetschenische Wort gehört jedenfalls zu didoisch *ħon*, chwarschinisch *hun* « Berg ». Der Begriff « Wald » eignet sich nicht zu Vergleichen zwischen entfernt verwandten Sprachen, besitzen doch hierfür sämtliche Sprachzweige des Indogermanischen verschiedene Wörter ; die Zusammenstellung dürfte also nur dann in Erwägung gezogen werden, wenn das Verhältnis *b* : *ħ* durch andere Gleichungen gesichert wäre. »

Voici comment les faits se présentent<sup>1</sup>. Les éléments caractéristiques des formes de 1 sg., 1 pl., 2 sg., 2 pl. dans les trois langues CNO (abkhaz, oublekh, tcherkesse) sont les suivants :

1 sg. \*s- : abkh. *sara* « ego », préfixe personnel *s(ə)-*, *z*-<sup>2</sup> ; ouble. *səɣwa* « ego », préf. pers. *s(ə)-*, *si-*, *z*-<sup>2</sup> ; tscherk. *səri* « ego », préf. pers. *s(ə)-*, *si-*, *z*-<sup>2</sup>.

1 pl. \*? : abkh. *hara* « nos », préf. pers. *ħa-* ; ouble. *šəɣwa-* « nos », préf. pers. *š(ə)-*, *ši-*, *z-* ; tscherk. *teri* « nos », préf. pers. *t(ə)-*, *ti-*, *d-* (en tscherk. oriental ou kabardi, normalement formes en *d-* pour *t-*).

2 sg. \*u-, w- (et b-, p-, suivant les positions) : abkh. (avec distinction secondaire de genres) masc. *uara*, fém. *bara* « tu », préf. pers. masc. *u-*, *w-*, fém. *b(ə)-* ; ouble. *uɣwa* « tu », préf. pers. *u-*, *w-* ; tscherk. *weri* « tu », préf. pers. *w(ə)-*, *u-* (en tscherk. or. ou kabardi, *ħu-* avec un *ħ-* inorganique fréquent devant voyelle initiale), *b-*, *p-*.

2 pl. \*s<sup>o</sup>- (chuintante labialisée) : abkh. *s<sup>o</sup>ara* « vos », préf. poss. *s<sup>o</sup>(ə)-*, *z<sup>o</sup>-* ; ouble. *s<sup>o</sup>əɣwa-* « vos », préf. pers. *s<sup>o</sup>(ə)-*, *s<sup>o</sup>i-*, *z<sup>o</sup>-* ; tscherk. occid. *s<sup>o</sup>eri* « vos », préf. poss. *s<sup>o</sup>(ə)-*, *z<sup>o</sup>-* (en kabardi, normalement *s<sup>o</sup> > f, ff*).

Dans les trois langues CNC (tchéchéne, ingouche, bats), qui

1. Cf. mon *Introduction à la grammaire comparée des langues caucasiennes du Nord*, pp. 46-48 : c'est à ce passage que se réfère la discussion de M. Deeters.

2. *z-* devant sonore ; de même pour les formes *z-*, *d-*, *b-*, *z<sup>o</sup>-* des autres personnes (sauf *b-* abkhaz, qui s'oppose à *u-* avec une valeur morphologique).



sont plutôt trois dialectes d'une même langue, les éléments caractéristiques des pronoms des mêmes personnes sont :

1 sg. *s-*.

1 pl. *tx-*.

2 sg. *h-* (souffle profond, accompagné d'une légère résonance vocalique *o*, *ö*).

2 pl. *šu-*.

Même si l'on réserve le cas de 1 pl. (à cause du désaccord des formes à l'intérieur du CNO) on ne peut que constater l'accord des deux groupes de langues à 1 sg. (CNO *\*s-* = CNC *s-*) et à 2 pl. (CNO *\*s²-* = CNC *šu-*). C'est dans ces conditions que j'ai été amené à penser que, à 2 sg., CNC *h* avait chance de correspondre aux labiales du CNO, et que j'ai cherché, en comparant des éléments de vocabulaire, s'il ne se rencontrait pas de cas analogues. Je ne pense pas que cette première démarche soit vicieuse : c'est parce que, en arménien, *erku* « deux » se trouve enchâssé dans l'ensemble des noms de nombres arméniens dont l'origine indo-européenne est certaine qu'on a eu l'idée que, peut-être, *erk-* était l'aboutissement de i.-e. *\*dw-* et qu'on a cherché, et trouvé, dans le vocabulaire, deux cas analogues.

M. Deeters non seulement critique cette démarche, mais conteste la valeur des cas que j'ai réunis. Examinons-les.

1° Le premier n'est sûrement pas négligeable. *a)* Toutes les formes CNC du mot se correspondent rigoureusement et reposent toutes trois sur *\*haz-u-*. Le mot tchéchéne *hozu* « moineau » doit son *-o-* à l'influence du *-u* suivant (influence bien connue, dans la conjugaison par exemple : *haz-ar* « regarder » fait, au présent en *-u*, *hoz-u* ; etc.). Ing, *hazə-lg* « moineau » (c'est la meilleure notation, et c'est celle des livres de l'Inglito) contient un suffixe de dérivation diminutive (*-lg*) courant et, si le mot simple semble avoir disparu, il était certainement *\*hazə*, correspondant exact de tchéché. *hozu* (*\*-u* final dans les mots polysyllabiques, comme généralement les voyelles finales, s'atténue en ingouche ; thèmes polysyllabiques en *-u* : tchéché. *molxu*, ing. *molxə* « poudre, médicament », etc. ; indicatif présent : tchéché. *-u*, ing. *-ə*, zéro, avec *u-* umlaut dans la syllabe radicale : *həz-ər* « regarder », présent *hoz* < *\*həz-u* ; etc. ; les thèmes ing. en *-u* correspondent en général à des thèmes tchéché. en *-o* ; tchéché. *arxo*, ing. *arxu* « plateau » ; mais ce *-u* s'atténue également dans les dérivés : on a ing.

*arxə-lg*, écrit aussi *arxi-lg*, « petit plateau, assiette... »). Dans bats *ħac'uk'* « petit oiseau, moineau, serin » (Schiefner), *-u-* est normalement conservé et *-k'* est un suffixe connu (correspondant à tchéth. -*g*); quant à l'équation tchéth.-ing. *-z-* = bats *-c'*-, elle est régulière (nombreux exemples : tchéth. *xəzar*, ing. *xəzər*, bats *xac'ər* « entendre » ; tchéth. *-ezər*, ing. *-ezər*, bats *-ec'ər* « aimer ; falloir » ; tchéth. *byəz*, ing. *bəzərə*, bats *bħarə'wa* « mulet », etc. ; exceptionnellement le bats a *-z-* (= *dz* : bats *alxəzər* « aigle » = tchéth. *olxəzər*, ing. *o<sup>a</sup>lxəzər* « oiseau ») et rien n'oblige à admettre que *-c'* soit le phonème prototype<sup>1</sup> : toutes les langues caucasiennes connaissent largement le phonème *z*, sauf le bats, qui est donc suspect de l'avoir perdu ; on ne rencontre guère *z* (*z-*, *-z-*) en bats que dans des mots empruntés tels quels au géorgien ou à l'osse ; à en juger par le vocabulaire de Schiefner, un *z* indigène ne se rencontre que dans deux mots où des conditions spéciales peuvent en avoir permis le maintien : dans *zok* « bec » (= tchéth. *zyok*, ing. *zəok* : il y avait donc un élément consonantique après *z-*) et, en alternance avec *-c'*- intervocalique, dans le verbe de pluralité *-ebzər* correspondant au verbe singulier *-uc'ər* « être plein » (= tchéth. *-uzər*, ing. *-uzə-*). Il ne faut d'ailleurs pas oublier que, au moins en ingouche, *-z-* et *-z'* sont interchangeable, donc phonologiquement identiques, et que tel Ingouche prononce régulièrement *ħəzəlg* ce que tel autre prononce *ħəzəlg*. On doit ainsi partir d'une forme CNC commune *\*ħaz-u-* avec la remarque que *-z-* peut être affriqué.

b) Entre CNE *\*ħaz-u* « moineau » et kabardi *bzū* « moineau » (Lopatinskij), la correspondance est bonne aussi bien pour le sens que pour la forme (radical et élargissement *-u*). Cette correspondance précise a d'autant plus de poids que le kabardi, à l'extrême Est du groupe CNO, est, dans ce groupe, la langue géographiquement contiguë du groupe CNC (Sur ces rencontres d'une contiguïté géographique et d'analogies de structure, et sur la place privilégiée que de telles rencontres assurent au CNC dans la grammaire comparée des langues cauc. du Nord, cf. mon *Introduction*, p. ix, 3<sup>e</sup>). Je ne pense pas d'ailleurs qu'on tire de difficulté sérieuse du fait que, en tcherkesse occidental, *bzəw* (et *bzu*) se présente avec le sens général d'« oiseau ».

1. Ce qui, d'ailleurs, ne soulèverait pas de difficulté majeure ; dans un cas sûr, au moins, les langues CNO ont *z-* là où les trois langues CNC ont une sourde affriquée d'un type différent mais voisin : « un » se dit en abkhaz *\*zə-*,

c) Les formes (sans élément *-u*, *-w*) de l'oubykh (*bzä-pä* « aile », avec un second élément qui recouvre le tcherk. *-pe* « nez ; bout, pointe » lui aussi souvent employé comme second élément de composé) et de l'abkhaz (*p'säà* « oiseau », soit, avec l'article défini *a-*, *a-p'säà* ; ce mot simple existe à côté du composé que préfère donner M. Deeters, *p'säà-πə* : v. Marr, *Abxazko-russkij slovar'*, 1926, p. 80) prouvent simplement que, dans la linguistique caucasienne, les cas les plus nets gardent leur frange d'obscurité<sup>1</sup>. Des groupes, initiaux et intérieurs, « labiale + sifflante ou chuintante » se rencontrent dans des mots tcherkesses, oubykhs et abkhaz (là, parfois, *\*bz > ζ*) évidemment inséparables, mais desquels ne se dégage aucun système cohérent de correspondances. J'ai cité les principaux dans une note de mes *Études comparatives sur les langues cauc. du N.-O.* (p. 94, n. 2), qui reste valable en dépit des critiques.

Il y a donc des rapports réguliers entre les formes tchéchéne, ingouche et bats ; il y a exacte équivalence de sens entre le CNC *\*haz-u* et le kabardi *bzū* ; et, parmi les langues CNO, la forme oubykh *bzä-*, sans résoudre le problème obscur « labiale + sifflante » en CNO, constitue un trait d'union appréciable entre tcherk. *bzū*, *bzəw* et abkh. *p'säà*.

2° Pour le second exemple, M. Deeters a raison de séparer l'abkhaz *ps<sup>o</sup>ma* que je n'avais ajouté qu'avec point d'interrogation et dont l'origine osse est rendue probable par le fait que l'osse, langue de civilisation, a fourni aux langues voisines un contingent considérable de mots. Restent : en CNO, oubykh *pč'ä*, tcherk. occid. *hac'e*, kabard. *has'e* « hôte »<sup>2</sup> ; en CNC, tchéché. *hasa*, ing. *hasə*, bats *has* « hôte ».

M. Deeters dit qu'il connaît une correspondance normale oubykh *w-* (d'où éventuellement *p-*) — tcherk. *h-*. On regrettera qu'il n'ait pas donné ses exemples. Je n'ai pas réussi à les retrouver, bien que les mots oubykh en *w-* soient peu nombreux<sup>3</sup>. Jusqu'à ce

en oubykh *zä-*, en tcherkesse *zə-* en face de tchéchéne-ingouche-bats *cha* ; et cf. le mot étudié ci-dessous, n° 4° (CNC *hac-*, CNO *bz-*, *ps-*).

1. C'est sans doute au même groupe de mots qu'il faut rapporter encore tcherk. *bziy* « plumes » (et aussi « rayons lumineux »).

2. Pour « hôte », l'abkhaz a un mot différent : *sas*.

3. Quelques lignes de la notice que M. Deeters a consacrée à la structure de l'abkhaz (*Nachr. v. d. Ges. d. Wiss. zu Göttingen*, ph.-h. Kl., 1934, p. 290) permettent de voir à quoi il fait allusion : il y signale une correspondance

qu'un cas probable de cette correspondance ait été publié, il paraît donc que c'est la forme tcherkesse, avec son *h-* initial, qui fait difficulté; c'est plutôt elle qui risquerait d'avoir été empruntée au tchéchéne qui, dans le cas précédent (*\*haz-u-*) comme dans le pronom de 2 sg., répond par *h-* à une labiale de *tout* le CNO et qui, dans le cas présent encore, répond par *h-* à une labiale de l'oubykh. Je crois plus sage pourtant de considérer, en tcherkesse comme en tchéchéne (et généralement en CNC), le nom de l'« hôte » comme indigène et d'enregistrer — en attendant des cas comparables — que, au moins une fois, l'alternance « labiale/*h* » s'observe non seulement du CNO au CNC, mais à l'intérieur du CNO. D'une façon générale, n'abusons pas de l'hypothèse facile de

« abch. *l* = ub. *w* = tcherk. *h*; Grundform etwa *\*xw* ». M. Deeters pense donc au nom du « chien » qui est en abkhaz *la* (avec l'article *a-la*) et en tcherkesse *ha*. Mais ce cas ne prouve rien pour la correspondance « oub. *w* = tcherk. *h* », par la simple raison que l'initiale de la forme oubykh n'est pas *w-*; c'est un son qui a embarrassé tous les observateurs : Ouslar a noté *dlya*, Benediktsen donnait à la fois *l* et *w*, Dirr *wə*, *uwə* (avec l'article *a-uwə*) et j'ai cru devoir moi-même recourir à un signe spécial (l'upsilon grec) : *υa* « chien », avec l'article *a-υa*; de ce son j'ai donné (*La langue des Oubykhs*, p. 6, § 14) une définition dont je ne suis pas fier mais qui décrit exactement mon impression : c'est une sorte de *l* vélaire prononcé avec emphase. Je dirais aussi bien : c'est un aboiement. Toutes ces formes sont en effet des onomatopées et il n'est pas certain que l'onomatopée tcherkesse *ha* recouvre l'onomatopée abkh. *la*, oub. *υa*; elle rappelle plutôt l'onomatopée tchéchéne *phu* « chien » (= ing. et bats *phu*). En tous cas : 1° l'initiale oubykh n'est pas *w*, bien que certains Oubykhs ramènent *υ* à *w*; 2° il n'est pas prudent de fonder une loi phonétique sur une comparaison d'onomatopées. — Un autre rapprochement serait plus admissible : celui de la racine oubykh *-u-*, *-wu-*, *-w-* « entrer », pseudo-transitif ou causatif « introduire, amener, apporter », et des racines tcherkesses (intransit.) *-he-* « entrer », (pseudo-transit.) *-hə-*, *-he-* « apporter »; mais 1° il ne s'agit plus ici d'initiales; 2° les mots comparés se réduisent au seul son en litige; 3° il n'est pas sûr que la racine oub. et la rac. tcherk., malgré l'analogie des sens, soient apparentées : l'abkhaz, aussi bien pour « entrer » que pour « (ap)porter », a recours à des racines toutes différentes et sa racine *-u-*, *-w-*, sans doute à rapprocher de la rac. oub. *-(w)u-*, a le sens très général (en conjug. pseudo-transit.) de « faire, fabriquer, produire »; en tcherkesse même il existe d'ailleurs une racine *-wu-* qui, pour le sens, n'est pas loin de la rac. oub. *-(w)u-*, mais limitée à des emplois spéciaux : *mə-wu* « l'odeur pénètre, envahit (l'espace) »...; 4° enfin et surtout, si l'on admet que les rac. oub. *-(w)u-* et tcherk. *-hə-*, *-he-* sont apparentées et constituent un cas comparable à oub. *pé'd*, tcherk. *ha'd'e* « hôte », le raisonnement de M. Deeters tombe par ailleurs, l'hypothèse d'un emprunt du tchéchéne (*haša*) au tcherkesse devenant tout à fait invraisemblable : en effet la racine (pseudo-transitive, avec indices de classes préfixés) signifiant « porter, apporter » est justement en tchéchéne *-ah-*, en ingouche *-əh-* (bats *h-*), formes semblables aux formes tcherkesses, et qui pourtant n'ont aucune chance d'avoir été empruntées.



l'emprunt : on ne constate pas, du tchéchéne au tcherkesse, ni dans les mots « der sozialen Sphäre » ni ailleurs, le mouvement d'emprunts qui seul justifierait le recours à cette explication. La même raison vaut naturellement en sens inverse : même si le mot tcherkesse est indigène, et même si la correspondance oub. *w-*, tcherk. *h-* venait à être appuyée d'autres exemples, rien ne permet de parler d'un emprunt fait par le tchéchéne au tcherkesse ; là non plus, il n'y a pas un « courant d'emprunts »<sup>1</sup>. Quant au rapport qui existe entre le phonème intérieur tcherkesse défini par la correspondance de tcherk. occ. *-č'-* (= oub. *-č'-*), kab. *-š'-* et le phonème intérieur CNC *-š-*, je ne puis rien dire et je crains que M. Deeters non plus ne puisse rien dire : faute, ici encore, de cas comparables, on se gardera du moins de parler trop vite d'irrégularité.

Cet exemple n'est donc pas à rejeter. Il est inférieur toutefois au précédent, puisque seuls l'oubykh et le CNC ont les formes attendues, le tcherkesse posant un problème nouveau.

3° Pour comprendre comment j'ai pu rapprocher tcherk. *bl'e* « serpent » (avec *-l-* légèrement latéralisé comme presque toujours *l* tcherkesse : latérale sonore) de tchéché. *lāhi* et par conséquent — car la forme tchéchéne n'est pas isolée — d'ing. *leħə* et de bats *lah* « serpent », il faut tenir compte d'un fait dont j'ai longuement parlé dans les notes du chapitre II de l'*Introduction* et qui est particulièrement fréquent en tcherkesse : la métathèse (suivie le plus souvent d'une occlusivisation) d'un élément labial postconsonantique. De même qu'on a rencontré tcherk. *bɛəw* en face de tchéché. *ħəɛu*, on attendrait, en face de tchéché. *lāhi*, quelque chose comme tcherk. « *l* + labiale + voyelle antérieure ». Mais cette séquence de phonèmes risquait fort de passer, en tcherkesse, à *bl'e*. Si la chose n'est pas directement démontrable pour le groupe « latérale + labiale », faute de cas semblables, les exemples sont assez nombreux lorsque l'élément labial suit une chuintante ou semi-

1. Le seul mot « social » passé du tcherkesse au tchéchéne est : tcherk. occ. *thamata*, kab. *thamade* (Lopatinskij) « seigneur, chef de famille, président, chef », qui est en tchéchéne *thamda* « tamada, vožd', glavar' » (Maciev), « Oberhaupt, Feldherr » (Bouda), en ingouche *thəmadə* « tamada, predsdatel' » (Malsəgə). Mais il s'agit d'un mot à grande extension, qui est passé jusqu'en géorgien : Tchoubinachvili (s. v.) définit *t'amad-oba* : *up'rosoba, an t'avoba, magalit'ad γvinis smaši* « présidence, p. ex. lors des beuveries de vin » ; cf. *Sbornik Materialov...*, XXII, III, p. 27, et mes *Études comparatives sur les langues cauc. du N.-O.*, p. 46, n. 2.

chuintante (qui sont les phonèmes les plus comparables comme articulation aux latérales fricatives, les seules en question ici) : à abkhaz  $\varepsilon^o a$ , oubykh  $\varepsilon^o \partial$  « dix » ( $\varepsilon^o$  = chuintante sonore labialisée  $< * \xi + w$  ou  $* \xi + w$ ), le tcherkesse répond par  $p\acute{s}i$  ; à oubykh  $\varepsilon^o \ddot{a}$  « cerf » répond kabardi  $b\acute{z}ou$  « id. » (Lopatinskij) ; un même élément initial se retrouve d'une part dans oub.  $\varepsilon^o am\grave{a}$  « oignon »,  $\varepsilon^o \ddot{a}-s^o \ddot{a}$  « ail » (cf.  $s^o a$  = « blanc ») et d'autre part dans tcherk.  $b\acute{z}ana$  « oignon »,  $b\acute{z}ana-f(\partial)$  « ail » (cf.  $f(\partial)$  = « blanc »)<sup>1</sup>...

Voilà pourquoi il est raisonnable — s'il n'est pas démonstratif — de rapprocher tchéth.  $l\acute{a}hi$  (etc.) de tcherk.  $bl'e$ <sup>2</sup>. Reste l'objection tirée de « l'isolement » des deux mots ; mais on a vu qu'elle ne vaut pas pour le tchéthène, auquel les deux langues sœurs donnent tout le renfort possible. Et si tcherk.  $bl'e$  n'a plus de correspondant en oubykh ni en abkhaz, n'oublions pas que le tcherkesse, comme il a déjà été rappelé à propos de  $bzaw$ , est la seule langue CNO contiguë aux langues CNC, et que cette contiguïté explique comment plus d'un accord, soit de grammaire soit de vocabulaire, peut être limité à ce domaine restreint.

4<sup>o</sup> Le rapprochement de tchéth.  $\acute{h}acar$ , ing.  $\acute{h}ac\acute{a}r$  « sueur » et de tcherk.  $p\acute{s}a$ , oub.  $bzi$ ,  $bz\acute{a}$  « eau » (et, sans doute, avec passage de  $bz$  à  $\acute{z}$ , abkh.  $\acute{z}a$ ) se présente comme suit : a) Le mot CNC est formé avec le suffixe des substantifs verbaux  $-ar$ , sur un radical  $*\acute{h}ac-$  ; c'est sans doute un ancien « suer », perdu comme verbe (pour « suer », le tchéthène dit aujourd'hui  $\acute{h}acar$  ||  $-alar$ , m. à m. « sueur-être ») ;

b) Pour le sens, on notera que, en abkhaz, « sueur » se dit  $p\acute{x}a-\acute{z}a$  « eau de chaleur » et que, généralement, les liquides organiques sont désignés dans les langues CNO par des composés du

1. Les correspondants abkhaz de ces mots sont dépourvus d'élément labial :  $f'im\acute{s}a$  « oignon »,  $f'\acute{a}\acute{s}$  « ail ».

2. Comme rien n'est simple au Caucase, on se gardera de penser que la « métathèse occlusivée » d'une labiale postconsonantique caractérise le tcherkesse contre l'oubykh, ou le CNO contre le CNC. Par exemple c'est le tchéthène qui a  $p\acute{x}a$  « veine » (ing.  $p\acute{x}a$ , bats  $p\acute{x}a$ ) là où le kab. a  $\chi o$  (?) : en tcherk. occid.  $\lambda a-tfe$  « id. », l'oubykh  $\lambda a-\gamma(w)a$  « id. » ( $\lambda a$  : « sang »)... Et il faut noter les cas où, pour des mots probablement parents, un élément labial apparaît dans un des groupes de langues et non dans l'autre : à abkh.  $p's\acute{a}$ , oub.  $p\acute{s}\acute{a}$ , tcherk.  $p\acute{s}e$  « âme » répond tchéth.  $sa$ , ing.  $s\acute{a}$ , bats  $sa$  « id. » ; on a vu que « chien » est  $\acute{h}a$  en tcherkesse,  $p\acute{h}u$  dans les trois langues CNC ; « herbe » est  $uc$  en tcherkesse (kab.  $hu\acute{z}$  avec un  $h$ -adventice),  $buc$  dans les trois langues CNC (cf., en CNEa, les noms de « l'herbe » : dido  $o\acute{s}$ , tchamalal  $hu\acute{c}'a$ , andi  $hunc'a$ , etc...).

mot « eau » : tcherk. *'u-ps* « eau de bouche, salive » ; tcherk. *ne-ps*, abkh. *la-γar-<sup>z</sup>'* « eau d'œil, larme » ; tcherk. *γutha-ps* « eau d'évacuation, urine » (cf. *γuthan* « uriner, cacare »)... Il est donc concevable que le CNC, qui désigne « l'eau » par un autre mot commun à tout le CNC-CNE (auquel paraît correspondre en CNO un nom de la « mer »), ait réduit *\*hac* à signifier un liquide organique, le plus général, la « sueur » ;

c) Il est probable d'ailleurs que *\*hac* survit en CNC même, avec un sens autrement spécialisé, dans l'ingouche *hast* « source ; ruisseau » (qui semble isolé). La question de *-st* en ingouche (et dans tout le CNC) est complexe et on attendra pour rien affirmer que M. Sommerfelt l'ait éclaircie. Mais on rencontre sûrement, en ingouche, des doublets en *-c/-st* : ainsi à tchéch. *kuc* « forme, apparence », l'ingouche répond à la fois par *kuc* « forme, beauté » et par *kust* « beauté » (d'où *kust doləš* « beauté y-étant > beau », *kust do<sup>a</sup>cəš* « beauté n'y-étant-pas > laid » : T. Malsəgə, *γal-γay grammatik γal-γay-γazı lu-γat t'eħə*, p. 77).

5° Contre la correspondance de tchéch. *ħu<sup>a</sup>* (pl. *ħannaš*), ing. *ħu<sup>a</sup>* (pl. *ħunaš*) « forêt »<sup>2</sup> et d'abkhaz *b(ə)na* (avec l'article, *a-bna*) et oubykh *bbine* « forêt » (mot oubykh observé par Ouslar, sans doute disparu aujourd'hui). j'ai lu avec surprise l'objection indo-germanisante de M. Deeters : la forêt joue, dans la Weltanschauung du « continuum » caucasien du Nord, un autre rôle que dans celle des peuples dispersés qui parlent les langues indo-européennes.

De plus, les formes dido et khwarchi (deux langues du CNEa, c'est-à-dire du s.-groupe avar-andi-dido, « s.-s.-groupe » dido) que cite M. Deeters n'ont rien à faire ici : khwarchi *hun* (et non *\*hun*, comme écrit M. Deeters), dido *hhon* (Dirr, 1906), *hon* (1909)<sup>3</sup> sont

1. Le premier élément de ce mot est sûrement *la (bla)* « œil », v. Marr, *Slovar'...*, p. 26 ; mais qu'est-ce que *-γar* ?

2. La forme *bats* donnée par Schiefner est *'u* : problème intérieur du CNC.

3. Ces deux notations ne correspondent pas à deux auditions, celle de 1909 corrigeant celle de 1906 : c'est en 1903 et en 1904 que Dirr a réuni ses documents ; en 1906, il a donné un petit vocabulaire comparatif des langues andi-dido en appendice à sa monographie sur l'andi (*Sbornik Materialov...*, t. XXXVI, iv, pp. 470-479) ; en 1909, il a republié ce même vocabulaire, un peu augmenté, dans ses notes sur les langues andi-dido, *ibid.*, t. XL, i 1, pp. 86-114. Les deux notations du mot dido, *hhon* (1906), *hon* (1909) signifient donc simplement *hon*, avec un *h-* plus sensible que n'est d'ordinaire ce son furtif ; les formes des langues sœurs prouvent assez qu'il ne s'agit pas du son que nous notons ici *ħ-*

des spécialisations au sens de « montagne » du mot qui, dans la plupart des autres langues CNEa, désigne la « tête » : bagoulal *un*, tchamalal *unu*, tindi *oni*, godoberi *uṽani*, botlikh *ṽwani* « tête » ; cf. andi *honno* « front »<sup>1</sup>. Au Caucase, « tête », « front », « nez » sont des métaphores ordinaires pour « montagne » : le tcherkesse dit *šha*, proprement « tête » (cf. oub. *ṣa*) et aussi « montagne » en composition dans les noms propres locaux ; comme mot isolé, « montagne » est désigné par un composé, *zu-šha* ; en CNEa même, *meḡer* « montagne » est (avec une autre déclinaison) le même mot que *meḡer* « nez » (= andi *mahar*, botlikh, bagoulal *mī'ar*, godoberi *mihar*, tindi *miar*, etc. « nez » : cf., en andi aussi, *miar* « tête » ; dido *ma'li*, khwarchi *ma'ni*, qapoutchi *ma'a'n* « nez » : cf., en CNC, tchéchéne *mara* « nez », etc. ; en CNEb, djek *meḡal*, boudoukh *meḡel* « nez »...); le qapoutchi *ma'a'n* « nez » est d'ailleurs aussi le mot donné par Dirr pour « montagne ». Andi *bil* « montagne » (et sans doute, en CNEb, artchi *mul* « montagne ») rejoint en CNEb oudi *bul* « tête », routoul *bāl*, kuri *p'āl* « front » ; etc. On se trouve donc, avec les deux mots khwarchi et dido que M. Deeters m'oppose, en présence de l'emploi figuré d'un mot signifiant proprement « tête », emploi conforme à une « vue » ordinaire des peuples caucasiens<sup>2</sup> : nous sommes loin de la forêt.

Le rapprochement CNO-CNC du nom de la « forêt » vaut ce qu'il vaut : en tous cas les objections qu'on lui fait ne portent pas.

(et que Dirr note, dans ces opuscules, par le même signe qu'Ouslar [un *h* à double boucle] : p. ex. dans les formes avar citées 1909, p. 100, s. v. « *molodoj* », p. 104, s. v. « *osel* »). D'ailleurs Dirr n'indique pas la valeur qu'il donne à *h* qui, outre le présent cas, n'apparaît que trois fois dans tout son vocabulaire de 1909 : s. v. « *širokij* (large) », il donne dido *holiu* (en 1906, *holiu*) ; s. v. « *petux* (coq) », il donne botlikh *helek'u* (en 1906, *hhelek'u*) ; s. v. « *glaz* (œil) », il donne qapoutchi *hay* (en 1906, *hhay*) ; les formes parallèles sont à simple *h-*, en 1909 comme en 1906 : botlikh *hay*, godoberi *hay*, bagoulal *hatya*...). Quant au rapport des initiales de ce mot dans les diverses langues CNEa, on ne peut que le constater : il ne se retrouve exactement le même dans aucun autre mot ; aucune loi d'ailleurs ne se laisse entrevoir : ces *h-* initiaux apparaissent, répondant à initiale simplement vocalique, dans les langues — et dans les proportions — les plus différentes ; il faut tenir compte aussi des conditions difficiles, parfois acrobatiques, toujours hâtives, dans lesquelles Dirr a pu recueillir, sur ces langues, quelques matériaux nullement systématisés : tout cela devra être repris de fond en comble.

1. Cf. avar *ono* « joue » ; avec un élément dental on a, en CNEb, tabasaran *unt'* « front », artchi *on(u)t* « tête » (cf. avar *nodo* « front »).

2. Pour désigner la tête, le dido et les deux langues sœurs ont un autre mot : khwarchi *qōm*, *qēm*, dido *qqīm*, qapoutchi *qam*.



\*  
\* \*

Que conclure de ce bilan ? Certes que le rapprochement (1) tchéth. *hozu*-tcherk. *hɛw* (etc.) « moineau » est considérable ; certes que le rapprochement (2) tchéth. *haʃa*- oub. *pčʻă* (etc.) « hôte » reste acquis au dossier ; certes que les rapprochements (3) et (4) sont possibles et le rapprochement (5) tchéth. *hʷ/an*--abkh. *b(ə)na* (etc.) « forêt » probable. Mais on conclura surtout que le principal argument en faveur de l'équivalence phonétique « CNC *h*- = CNO labiale initiale » reste ce que nous possédions à notre point de départ : l'indice caractéristique de 2 sg. (CNC *h*- = CNO *w*-, *u*-, *b*-, *p*-), encadré par les correspondances de 1 sg. (CNC *s*- = CNO *s*-) et de 2 pl. (CNC *ʃu*- = CNO *sʷ*). Et si le rapprochement de tchéth. *hozu* et de tcherk. *hɛw* est impressionnant, il le doit en grande partie au fait qu'il s'appuie sur le cas du pronom de 2 sg. autant et plus qu'il ne l'appuie. Il se constitue ainsi, à défaut de preuve, un type particulier de présomption dont la valeur n'est pas contestable.

Je rappelais tout à l'heure le cas d'arménien *erku* « deux » qui, rapproché de i.-e. *\*dwō*, a conduit les linguistes à rechercher des cas analogues : ils ont trouvé *erkar* « long » qui recouvre grec *δᾶρός* (< *\*d̥wāros*) et *erknč'im* dont la racine est celle de grec *δέδοα* (< *\*d̥ed̥wā*). Mais qui ne voit que, sans *erku*, et si cet *erku* n'était pas encadré par *mi*, *erek'*, *č'ork'*, *hing*, etc., qui sont certainement apparentés à *μία*, *τρεις*, *τέτορες*, *πέντε*, etc., les étymologies proposées pour *erkar* et pour *erknč'im* perdraient beaucoup de leur valeur ? Appuyées sur l'étymologie probable de *erku*, elles deviennent probables à leur tour, et ces probabilités en faisceau se renforcent l'une l'autre.

Les caucasologues, au moins ceux qui s'occupent des langues du Nord, se trouvent dans une situation comparable, avec cette circonstance aggravante que, si l'arménien met parfois les chercheurs à la gêne, l'ensemble de la linguistique comparée indo-européenne, phonétique et morphologie, a pu se constituer d'abord sans lui, se fonder sur d'autres langues de la famille connues dans des états beaucoup plus archaïques. Lorsqu'on s'est occupé de l'arménien, l'essentiel était acquis, les cadres dessinés. Il ne s'agissait plus que de l'y faire entrer. Les caucasologues doivent au contraire, dès le début, construire des cadres fragmentaires à l'aide de données dont les meilleures sont des énigmes.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'il s'agisse d'une condition provisoire de nos études. Même si la convergence d'enquêtes de détail permet d'organiser çà et là des plages reposantes, cette disgrâce a des chances de s'éterniser. Dans le problème précis que M. Deeters a bien voulu examiner, on ne peut certes affirmer qu'un chercheur heureux ne découvrira pas un ou deux cas où la correspondance « CNC *h* = CNO labiale initiale » s'imposera avec plus d'évidence que dans les cas réunis ci-dessus. Je le souhaite sans l'espérer. On connaît bien, maintenant, les vocabulaires du tchéchéne, de l'abkhaz et des autres langues de leurs groupes respectifs. Il existe des lexiques dont plusieurs sont excellents. Les mots CNC à *h*-initial, les mots CNO à labiale initiale sont faciles à dénombrer, à comparer. On parvient certes à allonger la liste des rapprochements mais, pour ceux qu'on est tenté d'ajouter, on doit faire uniformément la même remarque : ils n'ont de valeur, grande ou petite, ils ne sont plausibles, que parce qu'ils s'appuient sur la correspondance morphologique du pronom de 2 sg. et sur le cas tchéché. *hoz*-tcherk. *bəw*. Tel sera par exemple le sort du rapprochement suivant, d'ailleurs satisfaisant : tchéché. *hal*- « vers le haut » (dans *halnieh* « en amont », *halxa* « d'abord, avant », *halxarnig* « premier », *halxie* « début, avant-garde », etc. ; comme préverbe : *hal-γattar* « se lever », etc.), ing. *həl*- « id. » (dérivés et composés analogues : *həl-əxər* « aller vers le haut », etc.), bats *hal*- « id. » (dérivés et composés analogues ; *hal-ixar* « emporsteigen », etc.), — et préverbe tcherkesse *bl'e* « par delà » (*sə-bl'e-k'ə* « j'outrepasse, je dépasse », etc.)<sup>1</sup>, oubykh *blä*- « par delà » (*a-nd-γa blä-wu-n*, *blä-π'-ün* « le soleil entre par-delà > se couche ; sort de par-delà > se lève », etc.)<sup>2</sup>.

1. Notre confrère M. Namitok a bien voulu rechercher et préciser à l'occasion du présent travail les emplois du préverbe tcherkesse *bl'e* ; voici les cas qu'il a notés : *bl'e-š'an* « provodit' mimo, mener (un troupeau, etc.) en passant devant, en dépassant (une maison...) » ; *bl'e-k'an* « itti mimo, passer devant (dans les mêmes conditions) » ; *bl'e-xus'tən* « filer en courant devant (id.) » ; *bl'e-χən* « emporter en passant devant » ; *bl'e-'un* p. ex. dans *maze bl'e-'u* « une voix (de l'intérieur d'une maison...) se répand, se fait entendre (à l'extérieur, en passant les murs...) » ; la forme *s-bl'e-tish-aγ* (notée *sblētiszax*) « je me suis assis dans (la maison)... » que j'ai recueillie à Stamboul (*Étud. compar.*, p. 450) suppose un mouvement d'enjambement acrobatique.

2. Autres exemples : ing. *hay* « mouflon » (tchéché. ? bats ?), abkh. *bya* « id. » dans *a-by-áb* « le m. mâle », *a-byä-f'ma* « le m. femelle » (Marr, *Slovar'*..., p. 28 ; oub. ? tcherk. ?) ; — tchéché., ing. *hex* « tilleul », tcherk. *pax* « bois, Holz », d'où *pax-šey* « tilleul » (oub. ? ; cf. abkh. *πα* « tilleul »). Il semble qu'à ce mot correspond, en CNEa, avar *hex* « tronc, billot » (cf. qapoutchi *xoxo*

M. Deeters voudrait que le cas phonétique du pronom de 2 sg. vint s'insérer « in grösserem Zusammenhang », dans un système de correspondances préalablement déterminé, coordonné. Je le voudrais aussi. Mais ce n'est pas possible. Tout au contraire le cas du pronom de 2 sg. constitue l'élément essentiel du fragment de système qu'on entrevoit.

On remarquera même que, par rapport aux pronoms de 1 sg. et de 2 pl., le pronom de 2 sg. se présente dans des conditions privilégiées. La correspondance de 1 sg. (tout CNO *s-* = tout CNC *s-*), si elle a l'avantage de ne comporter « keinen ungewöhnlichen Lautübergang », est encore plus dépourvue d'appui lexicologique que la correspondance de 2 sg. : en dehors d'une autre concordance morphologique (CNO : oub. *sā* « quoi ? », avec de nombreux dérivés interrogatifs et relatifs ; tcherk. dialectalement *sid(e)* « quoi ? », à côté de *sid(e)* « id. » ; abkh. dialectalement *sa-*, *-sə-*, à côté de formes en *š*, « comme ». cf. Marr, *abxazsko-russkij slovar'*, p. 73 ; — CNC : tchéth. *sanna* « comme », ing. *sen-* « quoi ? », *sənnə* « comme », bats *-sa* « comme »), je ne connais que l'équation incertaine et lacunaire suivante : tchéth. *\*sie-* dans *sie-sak* « muliebris homo, femme », ing. *se<sup>n</sup>* « féminin » (d'où *se-səg* « mul. homo, femme »), cf. oub. *sāsā*, *səs* « junge Frau, Braut » (Dirr ; inanalysable, et isolé). La correspondance de 2 pl. (tout CNO *s<sup>o</sup>-*, c.-à-d. *\*šw-* = tout CNC *šu-*) n'est étayée que par deux équations, l'une seulement voisine : tchéth. *šo* (c.-à-d. *šwo*, mais pl. *šeriš*), ing. *šu* (pl. *šerəš*), bats *šo* (thème *šar-*) « année » = oub. *s<sup>o</sup>ā*, *s<sup>o</sup>ə* « id. » (à quoi se rattache peut-être le premier élément de l'abkhaz *šu-k's*, *š-k'ws* « année » — mais certains dialectes ont *s(ə)k'ws* —, le second élément signifiant « passage, traversée » : cf. le verbe *sə-k'w-s-woyt* « perexožu », Marr, *o. c.*, p. 87), et l'autre incertaine : tchéth. *šura*, ing. *šurə*, bats *šur* « lait », cf. abkh. *s<sup>o</sup>(ə)* « fromage », oub. *səqa* « Fett, Butter, Öl ». Tout cela est misérable. Et pourtant soutiendra-t-on que les rencontres CNO *s-* = CNC *s-* « ego », CNO *s<sup>o</sup>-* = CNC *šu-* « vos » sont fortuites ? Elles se fondent par elles-mêmes. Elles s'appuient

« arbre » ?) : avar *h-*, comme correspondant du phonème ici étudié, se retrouve sans doute dans avar *ħac, o* « salive, crachat » (cf. tchéth. *ħacar*, etc. : v. ci-dessus) et dans avar *ħinc<sup>o</sup>* « oiseau », khwarchi *ħica* « moineau » (Dirr ; mais que signifie ici *ħ-* ?) (cf. tchéth. *ħozu*, etc.). — J'ai expliqué, dans mon *Introduction...*, pp. 51-56, pourquoi l'avar et généralement les langues CNEa, n'interviennent pas dans la détermination de l'indice de 2 sg. caucasien du Nord : les formes sont refaites (on entrevoit d'ailleurs comment).

l'une sur l'autre. Elles fournissent aux comparaisons de vocabulaires des points d'attache solides. Elles sont « *l'Introduction* » nécessaire.

C'est tout ce que j'ai prétendu. Et je persiste à croire qu'une des voies de progrès pour la grammaire comparée des langues caucasiennes du Nord, consiste à recenser, dans les systèmes morphologiques, ce genre de correspondances qui sont le plus souvent les seuls exemples survivants, ou les exemples les plus clairs, de lois phonétiques dissimulées partout ailleurs par leur enchevêtrement même. Je comprends très bien et j'admets en gros le signallement que M. Deeters donne de mon travail : « Was der Verfasser aufgeführt hat, ist noch kein streng gefügtes Gebäude, das man durch das Lockern eines wichtigen Grundsteines zu Fall bringen könnte, sondern eher ein aufgetürmter Haufen, dessen einzelne Steine mehr oder minder wahrscheinliche Gleichsetzungen zwischen einzelnen <sup>1</sup> Formelementen aus allen nordkaukasischen Sprachen sind ; entfernt man aus ihm einzelne Steine, so bleibt der Haufen als solcher doch bestehen. » A propos de la pierre-type dont M. Deeters a choisi lui-même de tenter l'Entfernung dans toutes les règles de l'art, j'espère avoir montré que mon effort n'est ni vain, ni prématuré : les données du problème sont aujourd'hui ce qu'elles seront demain ; elles ne permettent pas d'appliquer les méthodes qui assurent, à d'autres grammaires comparées, un degré supérieur et surtout un genre différent de probabilité.

\*  
\* \*

Il n'est qu'un moyen d'accroître la probabilité de nos résultats : c'est d'aller de l'avant, c'est d'appliquer hardiment à un domaine plus large la méthode même qui a permis de les obtenir.

Lorsque, à 1 sg. CNO *s-* (*ɛ-*) et CNC *s-*, à 2 sg. CNO *w-* (*u-*, *b-*, *p-*) et CNC *h-*, à 2 pl. CNO *s²-* (*ɛ²-*) et CNC *šw-*, on constate que l'ensemble des langues CNE <sup>2</sup> répond <sup>3</sup> par des formes telles que, en

4. Ma seule réserve porte sur ce mot, et elle est essentielle : le rapprochement 2 sg. CNO *h-*, CNO *w-* (etc.) n'est pas inséré dans un système de correspondances phonétiques préalablement établi ; mais on a vu que, avec les rapprochements concernant 1 sg. et 2 pl., il constitue un « système » d'un autre type, « phonético-morphologique », dont la valeur démonstrative est considérable. J'ai procédé de même chaque fois que les circonstances s'y prêtaient.

2. Réserve faite du sous-groupe avar-andi-dido (CNEa), v. ci-dessus, p. 134. n., fin.

3. Sauf réfections de détail dont il n'est pas impossible, parfois, de prévoir l'explication ; cf. *Introduction*, pp. 48-51.



routoul (thèmes), 1 sg. *ɛa-*, 2 sg. *wa-*, 2 pl. *ɛu-*, *ɛwe-*, on est en droit de penser que c'est là une vérification et que, dans la mesure où elle pourra jamais se systématiser, la phonétique comparée des langues caucasiennes du Nord devra s'appuyer sur ces correspondances tirées de la morphologie, et non les discuter. On ne fait pas non plus, je crois, une démarche sans portée quand on note que, en basque<sup>1</sup>, l'indice verbal de 2 sg. est (*h-*), (*-\*h-*), *-k*<sup>2</sup> et l'indice de 2 pl. *ɛ(u)* (en toutes positions) et que l'on inscrit cette double analogie basco-caucasienne à sa place dans une longue série d'analogies du même type<sup>3</sup>.

Georges DUMÉZIL.

1. Cf. mon *Introduction*, pp. 437 et suiv., et généralement tout le chapitre v, qu'il faut parcourir avec la perspective que j'y ai mise : les rapprochements lexicologiques, proposés parfois en marge des rapprochements de *formes*, sont provisoires et secondaires.

2. M. Gavel pense que, à 2 sg., *h-* et *-k* viennent d'un ancien *\*gh* ; M. Lacombe, d'un ancien *\*k* : il est difficile aux basquistes, à l'aide du seul basque, de définir un tel prototype.

3. Par exemple, pour ne pas quitter les pronoms qui nous occupent, le « discédent » basque de 2 pl. *zu-eta-r-ik* répond, élément pour élément (sauf intercalation du *-eta-* ordinaire des cas locaux), à l'ablatif-instrumental tcherkesse (CNO) de 2 pl. *s<sup>o</sup>-eri-k'e* ; les langues du groupe CNC n'insèrent pas l'élément *-r-*, et la forme correspondante à celles qui viennent d'être citées est, en tchéchéne par exemple, *ɛu-egɛ* ; mais cette forme (cf., en CNEb, l'ablatif de 2 pl. du tsakhour *ɛwa-k'ä*, du routoul *ɛwe-k'-la...*) recouvre à son tour, élément pour élément, l'ergatif basque de 2 pl. *zu-ek* (l'ergatif, l'ablatif-partitif et le discédent de la déclinaison basque semblent être des spécialisations d'un même cas en *\*-k* : erg. *-k*, abl.-part. *-ik*, disc. *-t-ik*). Le parallélisme d'emplois qui s'observe entre ces cas basques en *-k* et la forme CNO définie par la correspondance abkhaz *-k*, oubykh *-k'ä*, tcherkesse *-k'e* est très précise : v. *Introduction*, p. 427, n. 2.

## LE PROBLÈME DU $\phi$ INDO-EUROPÉEN<sup>1</sup>

Les correspondances du type de skr. *tákṣan-* : gr. τέκτων prouvent l'existence en indo-européen commun d'une série encore inédite de gutturales affriquées. — Appendice : le nom de l'« ours ».

Le fait que skr. *s* apparaît en face de gr.  $\tau$ , dans des formes telles que skr. *tákṣan-* : gr. τέκτων, installe une anomalie inexplicable dans le système de correspondances qui sert à restituer le phonétisme indo-européen. A la question, posée depuis longtemps, de savoir ce que représentait ce son, les comparatistes ont répondu par diverses solutions<sup>2</sup>, dont celle qui est communément jugée la plus satisfaisante consiste à forger un  $\phi$  ( $d'$ ) indo-européen, continué dialectalement soit par une dentale, soit par une sifflante.

Mais aucun de ceux qui s'y rallient ou s'y résignent n'a fermé les yeux sur la grave difficulté que ce symbole fait surgir en place de celle qu'il est censé résoudre. Dans le type articutoire indo-européen, aucune spirante correspondant à une occlusive ne saurait être admise, hormis *s*. C'est assez tard dans l'évolution historique de certains dialectes que des spirantes naissent. En instaurer dès la période commune serait porter atteinte aux caractères les plus certains du mode d'articulation. Le souci de respecter la cohésion du système phonique engagerait donc à ne pas y introduire un  $\phi$ . Et pourtant le jeu laissé à la restitution semble si restreint que l'admission d'un  $\phi$  serait aussi nécessaire à la régularité des correspondances qu'elle est périlleuse pour l'ensemble

1. Communication présentée au IV<sup>e</sup> Congrès des Linguistes, à Copenhague, en août 1936.

2. Principales références : Collitz, *BB.* XVIII, p. 204 sq. ; Kretschmer, *KZ.* XXXI, p. 412 ; Pedersen, *IF.* V, p. 84 ; XXII, p. 360 ; *KZ.* XXXVII, p. 104 sq. ; Zupitza, *KZ.* XXXVII, p. 393 sq. ; Osten-Sacken, *IF.* XLII, p. 490 ; Schrijnen, *KZ.* XLIV, p. 20 sq. ; Hirt, *Idg. Gramm.*, I, p. 249 ; Bonfante, *Ann. del R. Ist. Orient. di Napoli*, IV, 1931, p. 181 sq. ; Brandenstein, *Glotta*, XXV, 1936, p. 27 sq.

du phonétisme. Il s'agit en effet de ramener *s* et *t* à un prototype commun, donc de restaurer une consonne qui soit dentale et continue : ce ne peut être qu'une spirante dentale *ḥ*. Ainsi l'examen des correspondances nous contraint à la solution même dont la considération du système devrait nous détourner. Cette contradiction démontre clairement que la phonétique ne peut résoudre à elle seule un problème qui intéresse — là est le point — la structure morphologique de la racine indo-européenne.

Un fait est frappant : ce *ḥ* se trouve, sans aucune exception, après *k*. Or les conditions morphologiques où il apparaît semblent échapper aux règles qui fixent la forme des racines et des suffixes<sup>1</sup>. Par exemple, dans le radical *\*tekḥ-* qu'on déduit de gr. τέκτων et skr. *tákṣan-*, il faudrait que le *-ḥ-*, jouant de par sa position le rôle d'un suffixe radical, pût se montrer au thème II avec le degré plein : en face de *\*tekḥ-*, on attendrait *\*tkeḥ-* — qui en fait ne se rencontre jamais. Autre aspect de la même difficulté : une racine indo-européenne ne commençant pas par deux consonnes, les groupes initiaux tels que *pl-*, *tr-*, etc., constituent en réalité la forme réduite d'une racine suffixée par un élément plein (thème II) ; *\*plek-*, *\*trem-* attestent *\*pel-*, *ter-* ; mais de *\*kḥei-*, rien ne permet de déduire *\*keḥ-* qui serait la seule forme normale de la racine ; en effet, *ḥ* ne se présente pas après voyelle. Donc la particularité phonétique que jamais *ḥ* n'est dissociable du *k* qui le précède, entraîne cette conséquence morphologique que jamais, en tant qu'il semble se comporter comme un élément suffixal, il n'est susceptible d'un degré plein. Dès lors une voie est frayée à la solution. Si d'une part on a affaire, non à un *ḥ* indépendant, mais toujours à *kḥ*, si d'autre part ce *ḥ* n'est pas soumis à une variation morphologique radicale ou suffixale, c'est que *ḥ* en tant que phonème n'a aucune réalité. Ce qui seul existe, c'est un phonème unique, rendu graphiquement par deux signes (comme *k<sup>w</sup>* est exprimé par lat. *qu*). Il ne s'agit plus d'un *ḥ* ni de quoi que ce soit de pareil, qui donnerait *t* en grec et *s* en sanskrit ; mais bien d'un type spécial de gutturale affriquée qui aboutit en grec à *kt*, en sanskrit à *ks*. Nous le représenterons par *k'*, avec ses formes sonores *g'*, *g'h*, etc. En considérant le *t* final de gr. τέκτ- et le *s* de skr. *tákṣ-* comme dégagés par l'articulation affriquée de *\*k'*, on se délivre du pseudo-problème que suscitait un pseudo-phonème. La

1. Pour un exposé détaillé de ces règles, cf. nos *Origines de la formation des noms en i.-e.*, I, ch. ix.

phonétique et la morphologie y trouvent également leur compte, comme va le montrer l'analyse des exemples.

Gr. κτίζω « fonder un établissement », skr. *kṣéti*, *kṣiyāti*, *kṣiti-*, av. *śāēiti* (= *śaiti*), *śiti-* « établissement », etc., reposent sur une racine de forme normale *\*k<sub>1</sub>ei-*, avec palatale.

L'articulation vélaire de la gutturale est établie par l'initiale av. *xš-* dans la correspondance gr. κτάομαι, κτέαρ, κτέανον (pour *\*κτάαρ*, *\*κτέανον*), skr. *kṣáyati*, av. *xšayeiti*, etc. On restituera une racine *\*k<sup>s</sup>eə<sub>2</sub>-* qui donne régulièrement le présent *\*k<sup>s</sup>eə<sub>2</sub>-yo-*, gr. κτάομαι. Il est à noter que la forme Φιλο-σκήτης des vases attiques, à côté de Φιλο-κτήτης, prouve une articulation hésitant entre *κσ* et *κτ* et qui a produit une métathèse *κσ* > *σκ* dont on aura ci-dessous d'autres témoignages.

Entre gr. κτείνω « tuer » et skr. *kṣaṇóti*, *kṣatá-*, v. p. *a-xšata-*, l'accord est également satisfaisant à tous égards. A partir du présent à nasale skr. *kṣaṇóti*, on reconstruira un thème *\*k<sup>s</sup>u-n-éu-*, selon la règle formulée dans nos *Origines*, I, p. 160 sq. Par suite on aura le thème II *\*k<sup>s</sup>n-éu-* et une racine *\*k<sup>s</sup>en-*, gr. κτεν-. En grec ce groupe *κτ-* a subi deux altérations différentes : le doublet dialectal *\*κσ-* est sujet à une métathèse (comme pour κτάομαι) en *σκ* : gort. *κατα-σκειναι* ; d'autre part la racine réduite *\*k<sup>s</sup>u-* se simplifie en *\*ku-* dans *κλίνω*. Comme on l'a déjà observé (cf. Boisacq, s. v. *κλίνω*), le couple κτείνω : κλίνω est parallèle à *χθών* : *χρμαλ*.

L'incertitude où j'étais resté (*Origines*, I, p. 172) touchant la restitution et l'appréciation du radical « *\*tek<sup>h</sup>* », prend fin maintenant. Gr. τέκτων, skr. *tákṣan-*, av. *taš-*, lat. *texō*, etc., sont issus de *\*tek<sup>s</sup>-*, qui est bien une racine. Ici aussi on constate en grec deux formes accessoires : d'une part une variante *\*τεκσ-* dans *τέχνη* ; de l'autre une simplification de *\*tek<sup>s</sup>-* en *\*tek-* dans *τέχμαρ*.

Le nom de l'« ours » (sur les formes duquel cf. Meillet, *Lingu. hist.* I, p. 282 sq.), skr. *śkṣa-*, av. *arəša-*, arm. *arj*, gr. ἄρκτος, alb. *ari*, lat. *ursus*, irl. *art*, se ramène à *\*śk<sup>s</sup>o-*, qui peut à présent s'interpréter comme le dérivé d'un thème I *\*əér-k<sup>s</sup>-* (la nature de *ə* est indéciée). On constatera ici l'emploi de *-k<sup>s</sup>-* comme suffixe radical, au même titre que n'importe quelle autre consonne ou sonante. Ce thème I rejoindra le thème II *\*ərek<sup>s</sup>-* de skr. *rākṣas-* « (esprit) destructeur », av. *raša-* « destruction », rapprochement qui sera repris et confirmé ci-dessous pour le sens. Il faut écarter en effet la comparaison souvent reproduite de skr. *rākṣas-* avec gr. ἐρέχθω qu'on traduit inexactement par « briser,



déchirer » : le sens de ἐρέχθω est « secouer, ébranler » ; cf. ψ 317 νῆα... ἐρεχθομένην ἀνέμοισι « vaisseau ballotté par les vents » ; ε 83, 157 δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων « le cœur secoué de pleurs, de sanglots et de chagrin » ; Ἐρεχθεύς « qui ébranle (la terre) ». — Si la forme tardive ἄρκος auprès de ἄρκτος peut à la rigueur s'expliquer comme κείνω à côté de κτείνω, en revanche il est peu probable que l'on doive compter dans cette famille le nom des Ἀρκάδες. M. F. Sommer, *Ahhijavāfrage und Sprachwissenschaft*, p. 63, s'est prononcé avec raison contre ce rapprochement, à l'appui duquel on a abusivement allégué pers. *xīrs* « ours », qui attesterait aussi une gutturale simple. Pour ramener l'argument à sa juste valeur, qui est faible, on observera que le *s* de *xīrs* est un trait isolé dans les formes iraniennes dialectales ; oss. *ars* repose sur une forme à *š* (Miller, *Ossetisch*, § 33, 10, p. 32), et par ailleurs, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, c'est *š* qui survit partout, cf. māz. *aš*, sogd. *ššh*, pšt. *yaž*, yid. *yerš*, šgn. *yūrš*, sariq. *yūrx*, etc. Il n'y a donc pas lieu de supposer autre chose que *\*rša-* pour expliquer *xīrs* dont le *s* peut provenir d'une différenciation secondaire (pour éviter *\*xiš*) ou d'une préférence analogue à celle que marque le perse pour *s*, contre av. *š*, dans le groupe *-st-*.

Dans skr. *akṣ(i)*, av. *aš(i)*- « œil », béot. ὄκτ-αλλος, etc., on retrouve une racine *\*a<sub>3</sub>ek<sup>s</sup>-*, différente de *\*a<sub>3</sub>ek<sup>w</sup>-* supposé par gr. ὄπκ, ὄμμκ, etc. Dans des conditions difficiles à déterminer, la gutturale de *\*a<sub>3</sub>ek<sup>s</sup>-* a pris une forme sonore *\*a<sub>3</sub>eg<sup>h</sup>-* attestée par gr. ὄφθ-αλμός (compléter *Origines* I, p. 72).

Si le *i-* de gr. ἰκτίνος admet plusieurs interprétations dont aucune ne s'impose, du moins la restitution du radical n'en souffre-t-elle pas ; gr. ἰκτίνος et arm. *çin* « milan » reposent sur *\*k<sup>s</sup>ino-* qui doit être apparenté à *\*k<sup>s</sup>yeino-* (simplification de *\*k<sup>s</sup>yeino-*) de skr. *çyenā-* « aigle ; faucon », av. *saēna-* (= *syaina-*). Entre *\*k<sup>s</sup>ino-* arméno-grec et *\*k<sup>s</sup>yeino-* indo-iranien, il n'y a qu'une différence de degré vocalique, différence explicable par la réalisation indépendante et inégalement ancienne de la suffixation thématique : sur l'aire de l'arménien et du grec le radical *\*k<sup>s</sup>yein-*, en recevant un *-o-*, s'est régulièrement réduit à *\*k<sup>s</sup>i-i-no-* > *\*k<sup>s</sup>ino-*, tandis que, en indo-iranien, cette même adjonction, survenue plus tardivement, laissait le radical intact et produisait *\*k<sup>s</sup>yeino-*.

Nous passerons maintenant à la série sonore, qui comprend une labiovélaire et une palatale, l'une et l'autre aspirées.

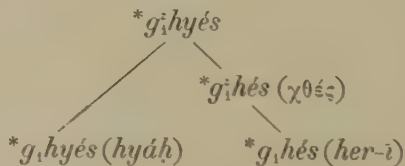
Dans l'ordre des labio-vélaires, on dispose de correspondances claires pour deux racines. Gr.  $\varphi\theta\epsilon\iota\rho\omega$ , skr.  $kṣar-$ , av.  $\gamma\acute{z}ar-$  « couler » remontent à  $*g_{wh}er-$  ; et gr.  $\varphi\theta\acute{\iota}\nu\omicron\varsigma$  « amoindrissement ; jalousie », av.  $a\gamma\acute{z}\acute{o}n\upsilon\alpha mna-$  (=  $a-\gamma\acute{z}an\upsilon\alpha mna-$ ) « qui ne diminue pas », à  $*g_{wh}en-$ . Il y a un troisième exemple, tout aussi bon, dont un rapprochement inexact a faussée la portée. En face de gr.  $\varphi\theta\acute{\iota}\nu\omega$ ,  $\varphi\theta\acute{\iota}\varsigma$ , on met avec raison skr.  $kṣin\acute{o}ti$  « anéantir »,  $kṣiti-$  « disparition », mais on y adjoint à tort av.  $xšayō$  inf. « détruire »,  $xšī-$  « détresse, misère », ce qui a pour conséquence qu'on pose une labio-vélaire sourde aspirée, phonème inconnu par ailleurs. La traduction des formes avestiques qu'on reproduit d'après Bartholomae doit être corrigée et l'a déjà été du reste. Dans le pseudo-infinitif  $xšayō$  « um zu verderben », tous les interprètes s'accordent aujourd'hui à retrouver le neutre  $xšayō$  « pouvoir » (cf. nos *Inf. avest.*, p. 35-6). Des deux exemples de «  $xšī$  », l'un  $xšyō$  Y. XXXI, 20 a été rectifié en  $xšayō$  « possession » par Andreas et Wackernagel (*VGG.* 1911, p. 27 et 31). Pour le second,  $xšayasča$  Yt LXXI, 17, que ces savants expliquent par  $\gamma\acute{z}ayasča$  avec confusion tardive de  $\gamma\acute{z}-$  et  $xš-$ , nous préférons y voir un  $xšay-$  différent signifiant « pleurs, lamentation » (cf. phl. *še-ran* « id. »). De toute manière, le témoignage avestique s'élimine, et du même coup disparaît l'unique appui en faveur d'une sourde aspirée. Mais ce n'est pas seulement de cet argument négatif qu'on s'autorisera pour restituer une sonore aspirée : celle-ci est garantie, en face de skr.  $kṣi-$ , par l'initiale sonore des formes prākrites  $ajjhita$  (= gr.  $\acute{\alpha}\rho\theta\iota\tau\epsilon\varsigma$ ),  $jhīna$  (= skr.  $kṣīna-$ ). On conclura donc avec certitude à une racine  $*g_{wh}ei-$ , de laquelle relève vraisemblablement aussi koutch.  $ktsai-$  (cf. Meillet, *MSL.* XVIII, p. 24).

La série palatale aspirée compte d'abord le nom de la « terre », skr.  $kṣam-$ , av.  $zam-$ , phryg.  $\iota\delta\alpha\nu-$ , gr.  $\chi\theta\acute{\omega}\nu$ , etc., dont les formes à initiale complexe supposent une racine  $*g_{i}hem-$ , employée comme forme nominale et fléchie en  $*g_{i}hm-és$  (skr.  $j\acute{m}āḥ$ ,  $kṣmāḥ$  gén. abl.). On constate une forme à palatale simple dans le doublet  $*g_{i}hem-$ , gr.  $\chi\alpha\mu\acute{\iota}$ , lat. *humus*, etc. Étant donné ces rapports et la structure normale de la forme, nous abandonnerons, après nous y être un moment rallié (cf. *Hirt-Festschr.*, II, p. 235), l'hypothèse de M. Kretschmer (*Glotta*, XX, p. 65 sq.) qui faisait de  $*ghd\acute{h}om$  une métathèse d'un plus ancien  $*dh(e)ghom$ . Nous en avons fourni dans les *Mélanges J. van Ginneken*, 1937, p. 193 sq. une réfutation.

tation détaillée qui dispense de revenir ici sur hit. *te-e-kan* « terre » et « tokh. » *tham*, *keṃ* « terre ; lieu ». A peine est-il besoin d'ajouter que tout fondement est ainsi retiré à l'aventureuse théorie de W. Brandenstein (*Glotta*, XXV, 1936, p. 27 sq.) qui voudrait étendre à l'ensemble des mots considérés ici l'explication donnée par M. Kretschmer pour  $\chi\theta\acute{\omega}\nu$ .

Le  $\acute{\iota}$ - de  $\iota\chi\theta\acute{\omega}\nu$ , comme celui de  $\iota\chi\theta\acute{\nu}\omega\nu$ , ne se laisse pas interpréter sûrement, ce qui empêche une analyse exacte du nom, sans en compromettre toutefois la restitution immédiate. On a, d'après  $\iota\chi\theta\acute{\omega}\nu$ , un  $*g_ih\acute{u}s$  de thème  $*g_ih\acute{u}w-$ , suffixé en *-ei-* dans lit. *žuvìs*, et en gutturale dans v. pr. *suckis* (acc. plur. *sūckans*), lit. *žūk-mis-tras* « maître de pêche », *žūk-lýs* « pêcheur ». Mais en balte et peut-être aussi dans l'arm. *jukn* « poisson », le  $*g_ih-$  initial est réduit à  $*g_ih$ .

Nous ne cherchons pas non plus à identifier une racine à travers les formes du mot pour « hier » ni à expliquer le  $\acute{\epsilon}$ - de gr.  $\epsilon\chi\theta\acute{\epsilon}\acute{\varsigma}$  à côté de  $\chi\theta\acute{\epsilon}\acute{\varsigma}$ . Mais, cette réserve faite, les formes se laissent agencer sans heurt, et l'on n'a besoin ni de considérer comme anomal le  $\acute{\iota}$  de gr.  $\chi\theta\acute{\iota}\acute{\varsigma}\acute{\epsilon}\acute{\varsigma}$ , ni d'éliminer v. irl. *in-dhe*, ni de combiner ce mot avec le nom du « jour ». Tout découle d'un original unique  $*g_ih\acute{y}\acute{e}s$ , dont le *-y-* est établi par celui de skr. *hyáḥ* et par le vocalisme réduit  $*g_ih\acute{i}s-$  de gr.  $\chi\theta\acute{\iota}\acute{\varsigma}\acute{\epsilon}\acute{\varsigma}$ . Seulement il s'est produit à l'initiale deux simplifications distinctes : d'un côté  $*g_ih\acute{y}\acute{e}s$  passe à  $*g_ih\acute{y}\acute{e}s$ , d'où skr. *hyáḥ*. v.-p.  $*diya(ka)$ , pers. *di(g)* ; de l'autre, le *-y-* s'élimine, d'où d'abord  $*g_ih\acute{e}s$ . gr.  $\chi\theta\acute{\epsilon}\acute{\varsigma}$ , irl. *in-dhe*, puis  $*g_ih\acute{e}s$ , lat. *heri*, vha. *gestre*, got. *gistra-dagis*, etc. En résumé :



Ce mot  $*g_ih\acute{y}\acute{e}s$  fait l'impression d'un nom bâti comme gr.  $\alpha\acute{\iota}(F)\acute{\epsilon}\acute{\varsigma}$  et semble remonter à un radical  $*g_ih\acute{e}i-$ , mais il a été trop tôt figé en adverbe pour qu'une structure clairement nominale s'y laisse déceler.

Limité à dessein aux correspondances sûres, l'examen des faits a établi ce que nous nous proposons de montrer : qu'il s'agit

partout d'une consonne simple, non d'un groupe consonantique. Nous avons ici *une nouvelle série de gutturales indo-européennes*, dotée de la même valeur phonologique et des mêmes variétés que les autres gutturales et comportant sourde, et sonore aspirée, vélaire, palatale, labio-vélaire. Cette série, qui appartient au plus ancien phonétisme, s'est éliminée ou simplifiée presque partout, et tendait probablement à s'altérer dès avant les premières scissions dialectales. Aucun témoignage n'en a été découvert jusqu'ici en hittite. Ces gutturales sont représentées historiquement comme suit :

\* $k^s$  : skr.  $kṣ$  ; av.  $xṣ$  ; arm.  $j$  ; gr.  $\kappa\tau(x\sigma)$  ; lat.  $x$  ; celt.  $t$ .

\* $k^s_1$  : skr.  $kṣ$  ; av.  $ṣ$  ; arm.  $c$  (devant  $y$ ) ; gr.  $\kappa\tau$  ; lat.  $x$  ; germ.  $hs$  ; lit.  $š$  ; sl.  $s$ .

\* $g_ih$  : skr.  $kṣ$ ,  $j$  ; av.  $ṣ$  ; phryg.  $\chi\tilde{\delta}$  ; arm.  $j$  ; gr.  $\chi\theta$  ; lit.  $š$  (?) .

\* $g^wh$  : skr.  $kṣ$ , pkr.  $jh$  ; av.  $\gammaṣ$  ; koutch.  $kts$  ; gr.  $\varphi\theta$ .

Ce tableau ne comprend que les correspondances caractéristiques, à l'exclusion de celles produites par une substitution de  $*g_ih$  à  $g_ih$  (type gr.  $\chi\alpha\mu\alpha\iota$ ).

Il faut donc faire place, dans le système indo-européen ancien, à une variété articulatoire dont aucun dialecte ne donnait l'idée exacte. C'est une nouvelle preuve, après les observations faites récemment sur la nature et les variétés du  $a$ , que le phonétisme de la langue commune différait profondément de l'image trop simple qu'on s'en fait d'ordinaire. Nous ne savons pas encore le compte précis des phonèmes indo-européens. En outre, la solution proposée ici entraîne, au point de vue morphologique, une conséquence qui mérite d'être soulignée. Personne ne contestera que les termes passés en revue dans la présente discussion appartiennent au fonds le plus ancien du vocabulaire. Si, laissant de côté les mots inanalysables (représentés par gr.  $\chi\theta\acute{\epsilon}\acute{\iota}\varsigma$ ,  $\chi\theta\tilde{\epsilon}\tilde{\iota}\varsigma$ ,  $\chi\theta\tilde{\omega}\nu$ ,  $\chi\alpha\tau\alpha\varsigma$ ) on considère les formes dont la parenté étymologique est bien assurée, on remarquera que ces formes autorisent à restituer des racines qui sont toutes conformes au schème trilitère par où nous en avons défini la structure originelle :  $*k^i\epsilon i-$ ,  $*k^i\epsilon a_2-$ ,  $*k^i\epsilon n-$ ,  $*g^wh\epsilon i-$ ,  $*g^wh\epsilon r-$ ,  $*g^wh\epsilon n-$ ,  $*\partial\epsilon r-k^i-$  (cf. ci-dessous).

Il a été observé depuis longtemps (Meillet, *MSL.* XI, p. 316 ; Schrijnen, *KZ.* XLIV, p. 17 sq.) que la variation initiale  $\chi\theta\acute{\omega}\nu$  :  $\chi\alpha\mu\alpha\iota$  est parallèle à celle de  $\pi\epsilon\lambda\alpha\varsigma$  :  $\pi\acute{\epsilon}\lambda\alpha\varsigma$ . On n'entrera pas ici dans l'examen de cette dernière série, dont les témoignages demandent à être révisés et triés avant toute analyse comparative.



Accessoirement, l'une des formes considérées ici est susceptible d'une interprétation qui intéresse le vocabulaire et la préhistoire des Indo-européens. Dans le nom de l'« ours », il y a lieu de reconnaître un nom d'agent tiré d'une racine verbale : par  $*\acute{r}k^s o-$ , c'est-à-dire  $*ar\acute{k}^s o-$ , on atteint un thème II  $*\acute{r}ek^s-$  qui apparaît dans skr. *rākṣas-* « destruction ; (esprit) destructeur », av. *raš-* « détruire », *rašah-* « destruction, ravage ». Il y a similitude exacte entre les formes indo-iraniennes skr. *rakṣ-* : av. *raš-* et skr. *ṛkṣa-* : av. *arāša-* au point de vue du traitement de  $*k^s$ . Une parenté préhistorique unit donc en indien *ṛkṣa-* « ours » et *rākṣas-* « destruction », et cette identification assure que le nom indo-européen commun de l'« ours », nom attesté depuis l'iranien jusqu'au celtique, signifiait le « destructeur »<sup>1</sup>. Destructeur de quoi ? Évidemment des ruches, où l'ours cherche le miel. Or, pour que cette qualification l'ait désigné dès l'époque de la communauté, il faut que l'animal se soit signalé par ses ravages sur le site même de cette communauté et que la région ait été riche en miel. Cette aire apparaît bien définie : c'est la Russie méridionale, où l'élevage des abeilles et la récolte du miel ont été pratiqués de tout temps (cf. Schrader-Nehring, *Reallex.* s. v. Biene, § 3). Déjà Hérodote rapporte que, selon les Thraces, les abeilles occupaient la région au delà de l'Ister et en interdisaient l'accès : ὥς δὲ Θρηῖκες λέγουσι, μέλισσαι κατέχουσι τὰ πέραν τοῦ Ἰστρου, καὶ ὑπὸ τούτων οὐκ εἶναι διελθεῖν τὸ προσωτέρω (V, 10). Les peuples finno-ougriens, dans la vie desquels l'apiculture tient une place si importante (Gauthiot, *MSL.* XVI, p. 264 sq. ; Härmäläinen, *Journ. Soc. finno-ougr.*, XLVII, 1935, p. 1 sq. ; Flor, *Hirt-Festschr.* I, p. 116), donnent à l'ours des noms tels que « le goulou » (fi. *karhu*, zyr. *gorš*) ou « la superbe patte de miel ». Ce n'est donc pas sans raison que les peuples de langue slave, établis dans cette même région, ont expressément consacré l'ours comme le « mangeur de miel » (*medvěd*) : ils renouvelaient ainsi, par une appellation immédiatement intelligible,

1. Dans ses *Studien zur indogermanischen Kultur und Urheimat*, 1936, p. 217, M. A. Nehring met en rapport avec i.-e. «  $\acute{r}k^s$  » un mot tunguse *raheta* « ours », qu'il cite d'après Trombetti. L'accord de ces formes fait naître le soupçon, dit-il, « dass wir es hier mit einem asiatischen Lehnwort im Indogermanischen zu tun haben ». Je laisse à de plus qualifiés le soin de rechercher si ce mot tunguse peut vraiment à lui seul étayer une pareille hypothèse. Mais le fait que le nom de l'ours admet une interprétation par le vocabulaire indo-européen me paraît suffire à prouver que, s'il y a eu emprunt, c'est du tunguse à quelque dialecte indo-européen, non l'inverse.

le vieux nom, devenu obscur, de l'animal dont ils craignaient les ravages. En somme, l'aire sur laquelle l'ours a pu être primitivement qualifié de  $*j^k os$ , est bien celle où d'autres indices linguistiques (cf. *Hirt-Festschr.* II, p. 238 sq.) invitent à situer l'habitat des Indo-Européens.

E. BENVENISTE.

NOTE ADDITIONNELLE. — En rédigeant cet article, je n'ai modifié que sur deux points l'exposé présenté au Congrès de Copenhague : 1° j'ai précisé mes vues sur les groupes de  $\chi\theta\acute{o}\nu$  et de  $\chi\theta\acute{e}\varsigma$  ; 2° j'ai renoncé au symbole plus prudent  $k^x$  que j'avais d'abord proposé (mais qui présentait des difficultés pour la sonore correspondante), en écrivant désormais  $k^s$ ,  $g^s$ , etc. — Au cours de la discussion qui a suivi mon exposé, M. Cuny a signalé qu'il avait, vingt ans auparavant, donné au problème la même solution, dans une étude publiée par la *Revue de Phonétique*, IV, p. 97. Cet article, qui m'avait échappé et dont aucun auteur récent ne paraît avoir eu connaissance, porte sur un ensemble de faits bien plus vaste et inclut en particulier la série de  $\pi\tau\acute{o}\lambda\iota\varsigma$  :  $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$  que j'ai réservée (ci-dessus, p. 145). M. Cuny arrive, par un raisonnement tout autre que le mien, mais à l'aide d'exemples qui sont nécessairement en majorité pareils, à conclure (p. 127) : « Un caractère important de ces combinaisons spéciales paraît avoir été le groupement indivisible de l'occlusive et de la sifflante, l'une et l'autre ne formant sans doute qu'un seul phonème... » M. Cuny a donc le premier discerné le principe général d'une interprétation à laquelle j'ai été conduit indépendamment par l'analyse de la racine.

---

## UNE ALTERNANCE QUANTITATIVE DANS DES PRONOMS SUFFIXES SÉMITIQUES

La voyelle finale de plusieurs pronoms suffixes sémitiques paraît avoir été brève si le pronom était suffixé à un mot terminé par une voyelle brève ; elle semble avoir été longue si le pronom était suffixé à un mot terminé par une voyelle longue : on a une alternance quantitative - $\check{v}$ -C $\check{v}$ /- $\bar{v}$ -C $\bar{v}$  qui pourrait remonter au sémitique et représenter une sorte d'harmonie quantitative entre le suffixe et la fin de mot.

On répète souvent <sup>1</sup> que les voyelles longues finales inaccentuées étaient en sémitique de quantité « anceps », indécise : elles auraient été susceptibles, tantôt de garder leur longueur, tantôt d'être abrégées. « Drucklose, lange Vokale im Auslaut, disent par exemple H. BAUER et LEANDER, waren im Ursemitisch anzepts, d. h. sie konnten beliebig ihre Länge behalten oder gekürzt werden. »

Cela s'appliquerait en particulier à la voyelle finale des pronoms suffixes. On restitue pour ces pronoms les formes suivantes <sup>1</sup> : 1 sg. après verbe : \* $\bar{n}\bar{i}$  ; 2 sg. masc. \* $\bar{k}\bar{a}$ , fém. \* $\bar{k}\bar{i}$  ; 3 sg. masc. \* $\bar{h}\bar{u}$ , fém. \* $\bar{h}\bar{i}$  ; 1 pl. \* $\bar{n}\bar{a}$  ; 2 pl. masc. \* $\bar{kum}\bar{u}$ , fém. \* $\bar{kinn}\bar{a}$  ; 3 pl. masc. \* $\bar{hum}\bar{u}$ , fém. \* $\bar{hinn}\bar{a}$ . Des raisons qui motivent tantôt la longue, tantôt la brève, on ne dit rien : il semblerait que cette quantité soit laissée au hasard.

J'ai l'intention de montrer qu'il n'en est rien. Que dans les langues sémitiques la même forme pronominale apparaisse tantôt avec une longue, tantôt avec une brève, cela est sûr. Mais cette quantité dépendait primitivement d'une règle précise que je vais essayer de dégager.

\*  
\* \* \*

Le premier fait que j'alléguerai est un fait araméen. On sait

1. BROCKELMANN, *Grundriss*, I, pp. 74, 309-311 ; H. BAUER et LEANDER, *Historische Grammatik der hebräischen Sprache*, p. 231 ; GRAY, *Introduction to semitic comparative linguistics*, p. 33 et 65 ; BERGSTRÄSSER, *Hebräische Grammatik*, p. 115, est plus prudent ; il semble même avoir soupçonné la vérité.

qu'après un mot terminé par une ancienne voyelle longue ou une ancienne diphthongue le suffixe de 3 sg. masc. est *-hū* tandis qu'il est *-eh* après un mot terminé par une consonne.

Voici quelques exemples tirés de l'araméen biblique et de l'araméen des Targums :

Après *-ā* : *b'nāhī* « il l'a bâti » Esd. V, 11 ; *h'pāhī* « il le couvrit » Onk. Nomb. XVII, 7 ; *r'māhī* « il le jeta » Onk. Ex. IV, 3 ; *m'hāhī* « il l'a frappé » Onk. Nomb. XXXV, 16 ; *b'hantāhī* « tu l'as éprouvé » Onk. Deut. XXXIII, 8 ; *'ašhartāhī* « tu l'auras averti » Targ. Proph. Ez. III, 17 ; *'atq'nāhī* « elles l'ont préparé » Onk. Ex. XV, 17 ; *'atēhnāhī* « nous l'avons rapporté » Onk. Gen. XLIV, 8.

Après *-ū* : *'āhūhī* « son père » Dan. V, 2 ; *habb'ūhī* « détruisez-le » Dan. IV, 20 ; *haqr'būhī* « on le fit approcher » Dan. VII, 13 ; *nasbūhī* « ils le prirent » Onk. Gen. XXXVII, 24 ; *naṭlūhī* « ils le portèrent » Onk. Nomb. XIII, 23 ; *'asrūhī* « il le lièrent » Targ. Jos. Juges XVI, 21 ; *šaz'rūhī* « ils l'évaluèrent » Onk. Gen. XXVI, 12 ; *'app'qūhī* « ils le firent sortir » Onk. Gen. XIX, 16 ; *'ah'atūhī* « ils l'avaient amené » Onk. Gen. XXXIX, 1 ; *'ihlūhī* « mangez-le » Onk. Ex. XVI, 23 ; *riḡmūhī* « lapidez-le » ms. Ven. 1517, I Rois XXI, 10 ; *'ah'dūhī* « saisissez-le » ms. Ven. 1517, I Rois XIII, 4 ; *'ah'tūhī* « faites-le descendre » Onk. Gen. XLIV, 21 ; *'ass'būhī* « apportez-lui » Targ. Proph. (éd. yémén.) Zach. III, 5 ; *'app'qūhī* « menez-le dehors » ms. Ven. 1517, I Rois XXI, 10. (Les impératifs sing. tels que *sabhī* « prends-le » Onk. I Sam. XX, 21, paraissent analogiques du pluriel.)

Après *-ō* : *š'nōhī* « il le changea » Dan. V, 6 ; *'anpōhī* « sa face » Dan. II, 46 ; III, 19 ; *raḡlōhī* « ses pieds » Dan. II, 33, 34 ; *šāqōhī* « ses jambes » Dan. II, 33 ; *'uššōhī* « ses fondements » Esd. VI, 3 ; *b'nōhī* « ses fils » Esd. VI, 10 ; VII, 23 ; *birkōhī* « ses genoux » Dan. VI, 11 ; *kāh'nōhī* « ses prêtres » Esd. VII, 13 ; *'anpōhī* « ses branches » Dan. IV, 9 ; *šqršōhī* « ses racines » Dan. IV, 12, 20, 23, etc.

Après *-ī* : *'ōnēqīhī* « allaite-le » Onk. (ms. Edler von Lämelschule) Ex. II, 9 (les exemples après *-ī* sont très rares).

Après consonne, les exemples sont nombreux ; je citerai seulement ceux provenant de l'araméen biblique :

*'lāheh* « son dieu » Dan. VI, 6, 11, 12, 24, 27 ; *b'rēh* « son fils » Dan. V, 22 ; *gišmeh* « son corps » Dan. IV, 30 ; V, 21 ; *mal'aḡeh* « son messager » Dan. III, 28 ; VI, 23 ; *šintēh* « son sommeil »



Dan. VI, 19; *'arkubbāteh* « ses genoux » Dan. V, 6; *yarkāteh* « ses cuisses » Dan. II, 32; *k'nāwāteh* « ses compagnons » Esd. V, 6; *y'bah'lūnneh* « ils l'effrayèrent » Dan. IV, 16; V, 6; *y'taε'mūnneh* « ils le nourrissaient » Dan. V, 21; *satreh* « il le détruisit » Esd. V, 12; *sāmeḥ* « il l'établit » Esd. V, 14; *hašl'teh* « il l'a fait dominer » Dan. II, 48; *h qimeḥ* « il l'a établi » Dan. V, 11; *'a qimeḥ* « il le dressa » Dan. III, 1; *šakl'leh* « il l'a achevé » Esd. V, 11; *y'samm'šūnneh* « ils le servaient » Dan. VII, 10; *'ahōdeinneḥ* « je lui ferai savoir » Dan. V, 17.

Cette opposition de suffixes: *-eh* après les mots terminés par une consonne / *-hī* après les mots terminés par une voyelle, a étonné les grammairiens. Diverses interprétations ont été fournies :

BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 312, pose un suffixe *-hū* qui aurait perdu son *-h-* après *-ī*, *-ē*, ou diphtongue, et dont le *-u* serait devenu consonne. D'où syriaque *\*q'taltihū > q'taltiw(-hī)* « tu (fém.) l'as tué »; *\*nehzēhū > nehzeḥw(-hī)* « il le voit »; *\*dinayhū > dinaw(-hī)* « ses jugements ». Mais après *-ū*, le suffixe *-hū* se serait dissimilé en *-hī* et cet *-hī* aurait été ensuite ajouté aux finales en *-ā*, avec lesquelles il se contracte en *-āy*. Ce nouveau suffixe *-hī*, dès l'araméen ancien, aurait été ajouté de nouveau aux diphtongues *-āy*, *-aw*, *-ūw*, *-ēw*, — mais s'évanouit dans la prononciation syriaque. Après les noms dont le radical se termine par une consonne, et pourvus de la désinence *-ī* du cas oblique, le suffixe *-hū* s'assimile en *-hī* (comme en arabe), et sous l'influence du suffixe *-hī* dont il a été parlé plus haut, *\*-ī-hī* devient la forme principale — qui passe ensuite à *-eh*.

H. BAUER et LEANDER, *Grammatik des Biblisch-Aramäischen*, pp. 60, 76 et 78 ont repris tout l'essentiel de cette théorie : *'abūhī* viendrait de *\*'abūhū* par dissimilation des deux *ū* qui se suivent; *rēṣeh* viendrait de *\*ra'sihī*, lui-même provenant de *\*ra'sihu* par assimilation de *-u* à *-ī* précédent. — Les formes en *-ōhī* auraient été obtenues de la façon suivante : *\*-ayhū* serait passé à *\*-ayw*, lui-même aboutissant à *\*-aw* et à *-ō*; le suffixe aurait été ajouté une seconde fois, sous la forme *-hī*, à cette nouvelle terminaison.

J. BARTH, *Die Pronominalbildung*, pp. 52-54 (reprenant ses articles de *AJSL*, XVII, p. 195, et de *ZDMG*, LVIII, p. 435) repousse absolument l'interprétation de BROCKELMANN. Pour lui, il faut partir d'un pronom suffixe de 3 sg. masc. *-hī* (dont il retrouve des traces en phénicien et en tigré). Les formes en *-eh*, après mots terminés par une consonne proviendraient de *\*-a-hī* (*-a-* étant une

désinence d'accusatif) ; les formes en *-hi* apparaissent après voyelle longue ou diphtongue ; celles en *-ḥī*, au lieu de *\*-ayhī*, *-ehi* attendus, viendraient d'anciennes formes de nominatif pluriel employées pour éviter la cacophonie *\*-ay-hī*. Les formes verbales en *-ūw* et en *-ēw* alléguées par BROCKELMANN proviendraient de l'adjonction d'un double suffixe : *'i(h)u + hī*, le premier étant le pronom indépendant de 3 sg. masc. *'ihū*.

Je ne prendrai pas parti sur beaucoup de points de ce débat, notamment sur tout ce qui touche aux formes en *-ḥī*, *-ūw(hī)*, *-ē(hī)* car elles sortent du cadre de cet article.\* — Je dois dire cependant que j'admets volontiers l'existence d'un suffixe araméen de 3 sg. masc. *-hī* (pour le *-i* indice de masculin en face de *-a* indice de féminin, on pensera à héb.  $\mathfrak{z}\bar{\mathfrak{p}} < *d\bar{i}$  démonstratif masculin en face de féminin  $\mathfrak{z}\bar{\mathfrak{q}}t < *d\bar{a} + -t$ ). Cela n'est nullement gênant : le sémitique a pu avoir des divergences dialectales portant sur les timbres des voyelles suffixales : à la même catégorie de faits appartient héb. *-nū* en face de *-nā* attesté dans d'autres langues sémitiques. Il faut se garder d'uniformiser artificiellement des faits dont l'identité primitive n'est pas certaine.

Je dois dire aussi que j'explique les formes en *-eh* par *\*-a-hi* et non pas par *\*-i-hi*. H. BAUER et LEANDER ne disent pas pourquoi ils partent, pour interpréter les formes nominales avec suffixes, tantôt du génitif et tantôt de l'accusatif : ils posent *\*ra'saka*, *\*ra'saha*, *\*ra'sanā*, — mais *\*ra'sihū > \*ra'sihi*, *\*(ra's)iki*. En réalité, comme je l'ai expliqué déjà<sup>1</sup>, il faut partir presque toujours de la forme d'accusatif à désinence *-a* ; cette voyelle désinentielle, suivant un phénomène d'harmonie vocalique bien connu, peut avoir son timbre modifié vers *i* si la syllabe suivante contient un *i*. Je pense donc que *-eh* provient de *\*-a-hi*.

Mais ceci dit, remarquons qu'aucune des interprétations proposées ne souligne le fait essentiel qu'est l'*alternance de quantité dans la voyelle suffixale*. Que *-eh* vienne de *\*-a-hi* ou de *\*-i-hi*, on admet que *-hi* a une voyelle brève ; quelle que soit l'origine des formes en *-hī*, on reconnaît qu'elles n'apparaissent qu'après voyelle longue ou diphtongue et que *-hī* comporte une voyelle longue. De sorte que l'opposition : *-eh* après consonne / *-hī* après voyelle longue ou diphtongue se laisse ramener à une plus ancienne

1. *Le dialecte arabe de Palmyre*, 1, pp. 212-13 ; *Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient*, I (Annales de l'Institut d'Études Orientales de la Faculté des lettres d'Alger, II, 1936), p. 401.

alternance : *-hī* après voyelle brève / *-hī* après voyelle longue ou diphtongue. Autrement dit, dans le pronom suffixe araméen de 3<sup>e</sup> sg. masc. *la quantité de la voyelle suffixale est la même que celle de la voyelle finale du mot qui reçoit le suffixe*. C'est cela seulement que je voulais indiquer.

Cette alternance ne conservait toute sa signification que si la quantité des voyelles finales restait intacte. Or, comme dans les autres langues sémitiques, les brèves finales ont tendu à disparaître en araméen, tandis que les longues finales s'abrégeaient considérablement. Dès lors l'alternance qui nous occupe s'est considérablement modifiée : aboutissant à ce que nous avons trouvé en araméen biblique et dans le Targum d'Onkelos, c'est-à-dire *-eh* après consonne / *-hī* après voyelle ou diphtongue, elle cesse d'être une alternance quantitative, purement phonétique, pour devenir une opposition morphologique, d'un aspect compliqué, et sans analogue dans le système de la langue. Aussi il est naturel qu'une partie des dialectes araméens l'ait de bonne heure éliminée. ROSENTHAL, *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften*, p. 46, signale avec raison des formes en *-h* du suffixe de 3<sup>e</sup> sg. masc. après des formes nominales ou verbales terminées par voyelle longue ou diphtongue ; ces faits sont attestés de très bonne heure, sur des inscriptions araméennes archaïques *provenant de la Syrie Nord*. L'inscription de Sūgīn (viii<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) fournit les exemples suivants : *bnwh* « ses fils » Aa5 ; *'bwh* « son père » Ab20 ; *rbwh* « ses grands » Ab21 ; *mlwh* « ses paroles » Cb5-6 ; l'inscription de Nérab n° 2 (vii<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) a de même, l. 2 : *qdmwh* « devant lui ». Rosenthal, p. 45, note très justement qu'on ne peut songer, pour une époque aussi haute, à une chute générale des voyelles longues finales ; il pense à une unification des formes du pronom suffixe de 3<sup>e</sup> sg. masc. Je suis entièrement de cet avis ; il me paraît probable qu'un groupe de parlers araméens a simplifié l'opposition morphologique *-eh/-hī* en généralisant la finale *-h*, autrement dit en la ramenant à une opposition *-eh/-h*. Sous cette nouvelle forme, elle ne faisait plus difficulté, et rentrait dans le système des suffixes tel qu'il existait alors, car elle était tout à fait semblable, par exemple, à celle du pronom suffixe de 2 sg. masc. : *bēlāk*, mais *'abūk*.

Si l'on considère avec raison la chute en araméen des voyelles longues finales atones comme peu vraisemblable à époque ancienne, il convient d'ajouter que cette chute n'est guère plus

vraisemblable à des époques moins archaïques. Il est vrai que BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 111, déclare : « ...so schwinden in den westaramäischen Dialekte schon vereinzelt, und in den ostaramäischen regelmässig auch freie lange Vokale im Auslaut, die ja schon im Ursemitischen anzeps waren ». Il est difficile de souscrire à cette déclaration : les longues anciennes, même atones, sont conservées en finale de mot dans les langues sémitiques dont le vocalisme est le plus usé. l'arabe maghrébin par exemple ; on hésitera donc beaucoup à admettre leur chute en araméen. On se demandera si les voyelles finales tombées que l'on considère comme d'anciennes longues ne sont pas plutôt d'anciennes brèves *notées comme longues par suite de traditions orthographiques*.

Dans le cas qui nous occupe, à savoir le suffixe de 3<sup>e</sup> sg. masc., il n'est nullement sûr que, quand le syriaque écrit *markaw(hy)*, *b'naw(hy)*, en prononçant *markaw. b'naw*, il faille expliquer la non-prononciation de *-y* comme résultant de la chute de *-ī* long atone en finale de mot : le syriaque a bien pu (étant donnée la proximité d'Edesse et de la région d'Alep d'où proviennent les textes épigraphiques cités ci-dessus) avoir, comme la langue de ces textes, un suffixe de 3 sg. masc. *-h* en toute position ; les graphies *mlkwchy*, *bnwchy* proviendraient d'une *orthographe traditionnelle*, d'origine plus méridionale. C'est en tout cas une possibilité qu'il importe de ne pas négliger.

\*  
\* \*

L'arabe classique a un suffixe pronominal de 2 sg. féminin qui est *-ki* avec un *-i* bref. Les dialectes modernes de l'arabe connaissent, les uns — et ce sont les plus nombreux — un suffixe *-ek* en toute position ; ce suffixe représente un ancien *-a + -ki*, avec *-i* bref comme en arabe classique ; ce suffixe peut se confondre phonétiquement avec le suffixe de 2 sg. masc., comme il arrive dans la plupart des parlers maghrébins.

D'autres parlers, beaucoup plus rares, qui sont pour la plupart des parlers de vieilles populations sédentaires, ont *-ki* en toute position ; cette forme serait attestée en Palestine ; J. LECERF me la signale dans le Ġ. Qalamûn ; pour ma part je la connais à Palmyre, à Sukne (sous la forme *-ċi*), à Dêr ez-Zôr (également sous la forme *-ċi*) et chez les chrétiens de Bagdad : il serait intéressant d'avoir une liste aussi complète que possible des points où elle apparaît ; ce suffixe *-ki* ne provient nullement, quoi qu'on en ait dit, de



arabe classique *-ki* (qui ne pouvait aboutir qu'à *-k*), mais bien d'un ancien *-kī* avec un *-ī* long.

Enfin, on a signalé depuis longtemps — sans qu'on ait essayé d'en rien tirer — que dans des dialectes arabes orientaux, le suffixe de 2 sg. fém. se présentait sous deux formes : une forme *-ek* après mot terminé par une consonne, une forme *-ki* après mot terminé par une voyelle :

SPITTA-BEY, *Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Aegypten*, p. 75, déclare : « ...*ik* nach Consonanten, *ky* (*ki*) nach Vocalen. Bei dem ersteren ist die Umsetzung von Vocal und Consonanten eingetreten, während im letzteren Falle das Bedürfnis, dem Femininum eine scharfe Unterscheidung zu geben, das ursprüngliche End-*i* (alt *ki*) verlängert und dadurch vor Abfall bewahrt hat. »

L. BAUER, *Das palästinische Arabisch*, 4<sup>e</sup> éd. (1926), p. 68, cite pour le pronom de 2 sg. fém., à côté de *ik*, une forme (*ki*). Il ne dit pas en quels cas apparaît cette forme, mais certains exemples qu'il donne prouvent qu'on la trouve après voyelle : *ḥamalūki* « ils t'ont portée », *īyāki* « toi f. ».

FEGHALI, *Le parler de Kfarabida*, p. 270, signale que le suffixe de 2 sg. fém. est à Kfarabida *-kē* après voyelle longue et *-ik* après voyelle brève : par exemple *šākē* « il est venu à toi f. », *hdāyākē* « tes f. cadeaux », *fikē* « à toi f. », *būkē* « ton f. père », mais *baytik* « ta f. maison », *ḍarbik* « il t'a frappée ».

Pour ma part, je connais des faits exactement semblables chez les Druzes du Ḥaurān (d'origine libanaise), à Beyrouth et à Damas, à Qarītēn, et dans les villes de l'Euphrate moyen : à Abū Kemāl, à ḡanā, à Hit, à Kb<sup>w</sup>ēse. On a l'impression qu'il s'agit d'un fait citadin, étendu aux banlieues campagnardes des villes : par exemple pour Damas, le fait est commun à la ville et à tous les villages de la Ghouta. Voici les exemples que j'ai recueillis pour Damas :

Suffixe *-ek* : *ḍarabek* « il t'a frappée », *ḍarbtek* « elle t'a frappée », *ramūtek* « elle t'a jetée à terre », *la'ūtek* « elle t'a trouvée », *aštātek* « elle t' (f.) a donné », *šāftēk* « elle t'a vue », *masakēk* « il t'a saisie », *masāktek* « elle t'a saisie », *'akadek* « il t'a prise », *'akadtēk* « elle t'a prise », *ṭalla'ek* « il t'a répudiée », *dšawwazek* « il t'a épousée », *bāzek* « il t'a vendue », *bāstek* « elle t'a vendue », *ε<sup>g</sup>yūnek* « tes (f.) yeux », *mūḥārek* « ton (f.) nez », *tōmmek* « ta (f.) bouche », *šazrek* « tes (f.) cheveux », *režlek* « ton (f.) pied », *šōdrek* « ta (f.) poitrine », *fōḥdek* « ta (f.)

cuisse », *šbīneh* « ton (f.) front », *kaddēk* « ta (f.) joue », *ketfek* « ton (f.) épaule », *bētek* « ta (f.) maison », *bābek* « ta (f.) porte ».

Suffixe *-ki* : *la'āki* « il t'a trouvée », *rōmāki* « il t'a jetée à terre », *aetāki* « il t'(f.)a donné », *fanāki* « il t'a anéantie », *byisalliki* « il te (f.) tiendra compagnie », *nesiki* « il t'a oubliée », *byirmiki* « il te (f.) jettera à terre », *byaetiki* « il te (f.) donnera », *byehdiki* « il te (f.) fera cadeau », *byedörbūki* « ils te frapperont », *šarabūki* « ils t'ont frappée », *la'ūki* « ils t'ont trouvée », *šāfūki* « ils t'ont vue », *eašāki* « ton (f.) diner », *dawāki* « ton (f.) médicament », *kursiki* « ta (f.) chaise », *karāsiki* « tes (f.) chaises », *ēalēki* « sur toi (f.) », *'idēki* « tes (f.) mains », *rišlēki* « tes (f.) pieds », *'abūki* « ton (f.) père », *'akūki* « ton (f.) frère », *ēawāyki* « tes (f.) vêtements ». L'opposition des deux suffixes est donc nette ; elle l'est rendue plus encore par le fait que le suffixe de 2 sg. masc. est *-ak* après consonne, *-k* après voyelle<sup>1</sup>.

Comment faut-il interpréter ces faits ? Une seule explication paraît possible, exactement parallèle à celle que j'ai proposée pour le suffixe *-eh/-hi* de l'araméen : les formes en *-ek* proviendraient de *-a* + *-ki* avec *-i* bref, le *-a-* étant une ancienne voyelle de flexion ; les formes en *-ki* reposeraient sur *-kī* avec *-ī* long. Autrement dit cette opposition *-ek* après consonne/*-ki* après voyelle reposerait sur une alternance quantitative *-kī* après voyelle brève/*-kī* après voyelle longue.

Les dialectes qui ont l'opposition *-ek/-ki* continueraient un état de chose archaïque, en voie de disparition dès les premiers textes de l'arabe. Il paraît impossible en effet de voir dans cette opposition une construction morphologique récente (comme le propose SPITTA-BEY) : elle est isolée dans le système de la langue, et l'on ne voit pas quel aurait pu en être le point de départ. Par la suite, la

1. Faut-il rattacher aux mêmes séries de faits les traces de suffixe *-ki* qu'on trouve dans les parlers maghrébins, notamment après voyelle longue ? par exemple W. MARÇAIS, *Ūlād Brāhim*, p. 151-152 : *ṛāki* « tu (f.) es », *hāki* « te (f.) voici », *māki* « tu n'es pas », *īdāki* « si tu (f.) es », *bārkhāki* « c'est assez pour toi (f.) ». J'en doute ; ces formes n'ont pas des suffixes parfaitement normaux : *ṛāhi*, *hāhi*, *māhi* à côté de *ṛahā* prouvent l'action qu'ont exercée sur ces formes les pronoms indépendants ; *-i* étant dans ces pronoms un indice de féminin par rapport à *-a*, *-u* ou zéro, indices de masculin, on doit se demander si *ṛāki*, *hāki*, *māki*, etc., ne dérivent pas de *ṛāk*, *hāk*, *māk* par la suffixation secondaire d'un indice de féminin. Ce qui renforce cette hypothèse, c'est l'existence de formes où le radical est terminé par une consonne : *wāsemki* « ton (f.) nom est », *wēnki* « où es-tu (f.) ? », *ēommorki* « jamais toi (f.) », etc. Sur des exemples analogues où *-i* est une désinence féminine d'impératif, voir W. MARÇAIS, *el-Hamma*, III, 23.

plupart des dialectes arabes, y compris l'arabe classique, auraient simplifié cette situation en généralisant la forme *-kī* avec *-i* bref, qui serait passée secondairement à *-ek/-k*. Un moins grand nombre a généralisé la forme *-kī* avec *i* long, qui passe à *-kī*.

Cette alternance *-kī* après voyelle brève/*-kī* après voyelle longue n'a peut-être pas été inconnue de l'araméen. L'araméen d'Égypte ne connaît que *-ky* en toute position : LEANDER, *Laut- und Formenlehre des Ägyptisch-aramäischen*, p. 28-30 ; mais le judéo-palestinien paraît avoir des restes d'une ancienne alternance *-ik* après consonne/*-kī* après voyelle ; DALMAN, *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch*, p. 203 à 208, cite en effet les exemples suivants :

Suffixe *-kī* : *likī* « à toi (fém.) » II<sup>e</sup> Targum d'Esther, III, 4 ; *hālīkī* « voici ce que tu as (f.) » Onk. Exode II, 9 ; *spwqyyky* « ce qui t'(f.) est nécessaire », *kšwttyky* « ton (f.) habillement », *mzwynyky* « ta (f.) nourriture » DALMAN, *Aramäische Dialektproben*, p. 4 ; *rabr<sup>e</sup>hānīkī* « tes (f.) grands » ; *bnyyky* « tes fils » Wayyikrā rabbā 5 ; *ēṇakī* « tes (f.) yeux » Onk. Gen. XVI, 6 ; var. éd. Sabbionite *ēṇayhī* ; Targum de Jérusalem *ynyyky* ; *pitgāmākī* « tes (f.) paroles » Targ. Jérus. I Rois I, 14 ; *m<sup>e</sup>εakī* « tes (f.) entrailles » Onk. Nomb. V. 21 ;

Suffixe *-ik* (*-k*) : *bēlyk* « ton (f.) mari » Wayyikrā rabbā, 5 ; *b<sup>e</sup>rīk* « ton (f.) fils » Onk. Gen. XXX, 14 ; *'appak* « sur toi (f.) » Targ. Jér. II Rois IV, 4 ; *b<sup>e</sup>nak* « tes (f.) fils » Targ. Jér. Isaïe LIV, 13 ; *šiqqūṣak* « tes (f.) abominations », etc.

Ces faits ne sont pas faciles à interpréter : d'une part on trouve parfois *-kī* après des longues très probablement secondaires, par exemple dans *likī* « à toi », et parfois aussi après des brèves, secondaires il est vrai, par exemple dans *ēṇakī* « tes (f.) yeux ». D'autre part on trouve *-k* dans des cas où l'on attendrait *-kī*, par exemple *benak* « tes (f.) fils ». On a l'impression d'une situation troublée par des actions analogiques.

Dans les autres dialectes araméens, le syriaque (comme le christo-palestinien) a *-ky* en toute position, avec un *-y* non prononcé. Comme pour le suffixe de 3 sg. masc. il faut sans doute poser comme primitif un suffixe sans *-y* : *-k*, qui aurait reçu un *-y* sous l'influence de traditions orthographiques. Le judéo-babylonien n'a *-ky* que d'une façon exceptionnelle et sous des influences occidentales. Le mandéen ignore complètement *-kī*.

Il est donc possible que l'araméen ait connu à une certaine époque

l'alternance quantitative *-kī/-kī* ; le judéo-palestinien paraît en conserver des traces sous la forme *-ik* après consonne/*-ki* après voyelle. Les autres dialectes ont généralisé, les uns la forme *-ki* : l'araméen d'Égypte, les autres la forme *-ek*, *-ik* : tous les dialectes dits « orientaux ». Ce mouvement d'uniformisation a dû commencer très tôt car les inscriptions cappadociennes ignorent les formes en *-kī* (comparer ROSENTHAL, p. 45).

L'hébreu a en général un suffixe de 2 sg. fém. *-ek*, *-ik*, *-k* ; toutefois il existe quelques exemples d'un suffixe *-kī* dont les conditions d'apparition ne sont pas claires : *rāzāteḵī* « ta (f.) méchanceté » Jér. XI, 15 ; *ʿwoneḵī* « ton (f.) iniquité » Ps. CIII, 3 ; *tōkeḵī* « ton (f.) milieu » Ps. CXVI, 19 ; Ps. CXXXV, 9 ; *bʿnayḵī* « tes (f.) fils » II Rois IV. 7 Kt. ; *ḥayyāyḵī* « ta (f.) vie » Ps. CIII, 4 ; *ʿezkʾreḵī* « je pense à toi (f.) » Ps. CXXXVII, 6, etc. : on voit que le suffixe apparaît aussi bien après ancienne brève qu'après diphtongue.

L'alternance quantitative *-kī* après voyelle brève/*-kī* après voyelle longue n'est pas par conséquent un fait simplement arabe. L'état de chose araméen (sinon hébreu) prouve qu'il a eu une plus grande extension.

\*  
\* \*

L'arabe classique a un suffixe pronominal de 1 sg. après verbes qui est *-nī* avec un *-ī* long. Mais la langue poétique, et surtout la langue du Coran connaissent un suffixe *-nī* avec un *-i* bref : on se reportera aux exemples réunis par NÖLDEKE, *Geschichte des Qorans*, I<sup>re</sup> éd., p. 251 : *daʿānī* « il m'a prié » II, 182 ; *lā tas'alnī* « ne m'interroge pas », *wa-ttaqūnī* « craignez-moi » II, 193, etc.

La majeure partie des dialectes n'ont que *-nī*, issu de *-nī* avec *-ī* long. Pour ma part je ne connais que le parler des nomades Šammar d'Arabie pour posséder un suffixe *-an*, *ān* (*-nan*, *-nān*) en toute position, suffixe issu évidemment de *-a* voyelle de flexion ancienne ou analogique + *-nī* avec *-i* bref. J'ai relevé en 1936 les exemples suivants : *yōḍōrban* « il me frappera » comme *yōḍbōrōnan* « ils me frapperont », *ʿdrōban* « il m'a frappé » comme *ḍrōbōnan* « ils m'ont frappé », *šāfan* « il m'a vu », *šāfatan* « elle m'a vu », *šāfannan* « elles m'ont vu » comme *šāfōnan* « ils m'ont vu », *lḡōtan* « elle m'a trouvé » comme *lāḡānan* « il m'a trouvé ». De même dans le texte Šaminari publié par R. MONTAGNE. *Le Ghazou de Sāyez Alemsāḥ* (Mélanges Maspero III, pp. 411-416)



on lit, l. 18 : *εāṭūnen* (= *εaṭūnān*?) « donnez-moi » ; l. 29 : *ten-tūnen* (= *tānṭūnān*?) « vous me donnerez » ; l. 57 : *teren* (= *tārāu*?) « que tu me voies = vois moi » ; l. 50 : *terinen* (= *tīrīnān*?) « que tu (f.) me voies = vois-moi. » On remarquera le *-n-* de liaison dans *šāfōnan*, *lāgānan*, qui paraît avoir été transporté de l'inaccompli (où il était ancien) dans des formes d'accompli.

Mais à côté de ces deux formes du suffixe : *ni* venant de *-nī*, et *-an* venant de *-a + nī*, il existe dans quelques parlers une forme alternante : *-an* après consonne/*-ni* après voyelle. J'ai signalé dans mes « *Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient* », I, p. 73-74, l'existence de cette forme alternante dans quelques parlers de nomades syriens : les *gömür*, les *Šlūt*, les *Sirhān* (auxquels il faut peut-être ajouter les *Bani Šaker*). J'ai cité des faits tels que : *ḏrōban* « il m'a frappé », mais *ḏrōbōni* « ils m'ont frappé » ; *ōṣṭan* « donne-moi », mais *aṣṭāni* « il m'a donné », *yaṣṭīni* « ils me donneront » ; *ōsḡān* « donne (m.) moi à boire », mais *ōsḡīni* « donne (f.) moi à boire ». Pour d'autres exemples, on se reportera à ces *Études*.

Ici encore il semble que cette alternance *-an* après consonne/*-ni* après voyelle (que rien dans la morphologie actuelle ne permet d'expliquer) repose sur une alternance quantitative plus ancienne : *-nī* après voyelle brève/*-nī* après voyelle longue. La plupart des dialectes ont généralisé la forme à *-ī* long ; les *Šammar* celle à *-ī* bref.

Le guèze, l'hébreu n'ont que *-nī* avec *-ī* long en toute position ; l'araméen d'Égypte, l'araméen biblique, la langue du Targum d'Onkelos ont *-nī* ; au contraire le syriaque a *-an(y)* avec *y* non prononcé et écrit peut-être par tradition orthographique ; le judéo-babylonien et le mandéen ont *-an*. Il n'est pas impossible que l'araméen ait connu primitivement l'alternance de quantité pour ce suffixe : certains dialectes ayant généralisé la forme en *-ī*, d'autres la forme en *-ī*.

\*  
\* \*

Les faits qui concernent le suffixe de 3 sg. fém. sont particulièrement probants car ils se retrouvent dans trois langues sémitiques : l'arabe, l'araméen et l'hébreu.

L'arabe classique a un suffixe pronominal de 3 sg. fém. qui est *-hā* avec un *-a* long et la plupart des dialectes n'ont que *-ha* issu de cet *-hā*.

Mais j'ai exposé dans mes *Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient*, I, p. 77-78, qu'il existe quelques parlers de nomades syriens : ceux des ġömür, des Šlūt, les Sirhân (auxquels il faut ajouter, fait essentiel, celui des Šammar) dans lesquels le suffixe de 3 sg. fém. est *-ah* (*-h*). J'ai cité des faits tels que : *bête<sup>h</sup>* « sa (f.) tente », *daïra<sup>h</sup>* « sa (f.) maison », *ḏraḇa<sup>h</sup>* « il l'a frappée », *'āḥwa<sup>h</sup>* « son (f.) père », *ḏraḇōwīa<sup>h</sup>* « ils l'ont frappée », *lōġā<sup>h</sup>* « il l'a trouvée », *karās<sup>h</sup>* « ses (f.) chaises », etc.

Et surtout j'ai indiqué, *ibid.*, p. 78, que le parler des Bani Kāled de Transjordanie avait un suffixe alternant : *-a<sup>h</sup>* après consonne / *-ha* après voyelle. Depuis lors, en novembre 1936, j'ai vérifié ces faits, recueilli des exemples plus nombreux, et constaté qu'ils n'existaient que chez la branche transjordanienne : la branche syrienne des Bani Kāled ne les connaît pas. Voici les exemples relevés ; la plupart ont été recueillis au sud de Rumta, de la bouche de Krēyem, frère de Maṣūr el-Gādi, chef des Bani Kāled de Transjordanie.

Suffixe *-a<sup>h</sup>* : *be'ta<sup>h</sup>* « sa (f.) tente », *brēġā<sup>h</sup>* « son (f.) pot à eau », *ġmāla<sup>h</sup>* « son (f.) chameau », *kārūfa<sup>h</sup>* « son (f.) agneau », *ṣendūġa<sup>h</sup>* « sa (f.) caisse », *ṣāmūdā<sup>h</sup>* « son (f.) poteau de tente », *ḥāblā<sup>h</sup>* « sa (f.) corde », *frōsā<sup>h</sup>* « sa (f.) jument », *ṣadiwwa<sup>h</sup>* « son ennemi », *ġedyā<sup>h</sup>* « son (f.) chevreau », *ġhāwta<sup>h</sup>* « son (f.) café », *ġāḥa<sup>h</sup>* « son (f.) cœur », *rāsa<sup>h</sup>* « sa tête », *'ēdā<sup>h</sup>* « sa main », *rēġlā<sup>h</sup>* « son (f.) pied », *kṣābta<sup>h</sup>* « son (f.) morceau de bois », *kurṣūja<sup>h</sup>* « sa (f.) chaise », *karāsīyā<sup>h</sup>* « ses (f.) chaises », *šāfata<sup>h</sup>* « elle l'a vue », *ḏrōḇata<sup>h</sup>* « elle l'a frappée ».

Suffixe *-ha* : *'abūha* « son (f.) père », *'akūha* « son (f.) frère », *kalōha* « ils l'ont mangée », *ktālōha* « ils l'ont rouée de coups », *ḏrōḇōha* « ils l'ont frappée », *ġadāha* « son (f.) déjeuner », *yelgāha* « il la trouvera », *la tensāha* « ne l' (f.) oublie pas », *ḥadāha* « il l'a ferrée », *sammāha* « il l'a nommée », *la termīhā* « ne la jette pas à terre », *nešwihā* « nous la rôtirons », *neglīhā* « nous la grillerons », *tsammīhā* « tu la nommeras », *tġallīhā* « tu la feras bouillir ».

Ici encore je pense que cette alternance *-ah* / *-ha* (isolée dans le système morphologique de la langue) représente quelque chose d'ancien et continue une alternance *-hā* après voyelle brève / *-hai* après voyelle longue. La plupart des dialectes arabes, y compris l'arabe classique auraient généralisé la forme à voyelle longue *-hā* > *-ha*. Les parlers des Šammar, des ġömür, des Šlūt et des Sirhân auraient généralisé la forme à voyelle brève *-hā* > *-h*

(d'où après voyelle *-a-* de flexion : *-ah*). Le parler des Bani Kâled de Transjordanie conserverait, seul des parlers connus jusqu'ici, un reste de la situation ancienne.

L'hébreu biblique présente, pour ce suffixe, une situation exactement semblable à celle du parler des Bani Kâled de Transjordanie : il a un suffixe de 3 sg. fém. qui est (sauf rares exceptions) *-âh* après consonne, *-hâ* après voyelle. Les faits sont très nombreux et bien attestés ; en voici quelques-uns :

Suffixe *-âh* : *d'ḥārâh* « sa (f.) parole », *n'tânâh* « il l'a donnée », *q'tâlâh* « il l'a tuée », etc.

Suffixe *-hâ* : *pîhâ* « sa (f.) bouche », *sûdêhâ* « son (f.) champ », *'ûbîhâ* « son (f.) père », *šîrêhâ* « ses (f.) chants », *q'talnûhâ* « nous l'avons tuée », *l'bešûhâ* « nous l'avons habillée », *q'taltîhâ* « je l'ai tuée », *yiqṭ'lehâ* (à côté de *yiqṭ'lâh*) « il la tuera », *yiqṭ'lûhâ* « ils la tueront », etc.

En hébreu les faits sont, pour ce suffixe, si nets, qu'on n'a pu refuser de voir dans l'alternance *-âh* / *-hâ* une plus ancienne alternance *-a* + *hâ* / *-hâ* (par exemple H. BAUER et LEANDER, p. 255-56). Mais on ne les a pas mis en liaison avec les faits des autres langues et des autres suffixes.

En araméen, la langue du Targum d'Onkelos connaît aussi l'opposition d'un suffixe de 3 sg. fém. *-ah* après consonne / *-hâ* après voyelle : DALMAN, *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch*, p. 109-110. Par exemple : *baṣlah* « son (f.) mari » Onk. Deut. XXIV, 4 ; mais *εṇnahâ* ' « ses (f.) yeux » Onk. Gen. XVI, 4 ; *εary'tah* « sa (f.) nudité » Onk. Lévi. XVIII, 11 ; mais *sîpwātahâ* ' « ses (f.) lèvres » Onk. Nomb. XXX, 7, etc. — Les autres dialectes araméens n'ont que *-ah* ou *-âh*.

L'alternance quantitative *-hâ* après voyelle brève / *-hâ* après voyelle longue, diphtongue, ou syllabe fermée, paraît donc bien établie pour ce suffixe par l'accord d'un dialecte arabe, de l'hébreu, et de l'araméen du Targum d'Onkelos.

\*  
\* \*

Pour les autres suffixes, les faits sont moins nets ; l'alternance quantitative ne subsiste plus, même à l'état de traces. Il ne reste

1. Ces formes paraissent provenir de *εṇnayhâ*, *sîpwātayhâ*, par chute de *y*, suivant un phénomène fréquent dans le dialecte.

que des contradictions sur la quantité de la voyelle suffixale. Je ne cite ces faits que pour être complet, mais je n'en ferai pas état dans mon argumentation.

En ce qui concerne le suffixe de *1 sg. après nom*, les faits sont compliqués par l'existence de deux formes : *-i* et *-ya* dont le rapport n'est pas clair. Si l'on se limite à *-i*, on constate qu'il est susceptible d'être long ou bref. C'est ainsi que l'arabe classique a comme principale forme *-ī* long, mais on trouve dans le Coran, notamment dans des expressions vocatives, un suffixe *-i* bref : voir NÖLDEKE, *Geschichte des Qorans*, 1<sup>re</sup> éd., p. 251. L'araméen connaît aussi ces différences de quantité : tandis que l'araméen d'Égypte, l'araméen biblique, le judéopalestinien ont *-ī*, le syriaque, le judéobabylonien, le mandéen ont le plus souvent, dans la prononciation (même si l'écriture conserve un *-y* par tradition orthographique), un suffixe zéro qui doit provenir de *-i* bref.

Les faits sont analogues pour le suffixe de *2 sg. masc.* Le guèze a un suffixe *-kă* avec *-ă* bref ; il en est de même de l'arabe qui a aussi *-kă*, et de l'araméen dont le suffixe *-āḥ* doit reposer sur une voyelle de flexion + *-kă*. Par contre l'hébreu *-kâ* repose sur *-kâ*.

Pour le suffixe de *3 sg. masc.*, le guèze a *-hū* avec une longue et il en est de même en hébreu. Mais l'arabe classique connaît pour ce suffixe une double quantité : *-hū* avec longue est habituel chez les poètes, surtout ceux d'Arabie centrale ; au contraire les poètes du Ḥiğāz à l'époque de l'hégire ont assez souvent *-hū* avec une brève, et la graphie Coranique suppose une prononciation brève : NÖLDEKE, *Geschichte des Qorans*, 1<sup>re</sup> éd., p. 252. En ce qui concerne les dialectes, on sait que deux suffixes se partagent le monde arabe : *-o* (*-ū*, *-u*) et *-ah* (*-āḥ*, *-eh*) ; il est tentant de rattacher cette division dialectale moderne à celle qu'on aperçoit pour le même suffixe dans l'Arabie de l'époque de l'hégire ; en guèze et en hébreu, quand le suffixe *-hū* avec longue est annexé à un mot terminé en *-a*, *-a -hū* se contracte en *-ō* par chute du *-h*. On est donc porté à supposer qu'en arabe aussi *-o* provient de *-a + -hū* ; au contraire *-ah* proviendrait de *-a + -hū*, avec chute attendue de *-ū* bref final. — Mais dans le premier cas il restera à expliquer la forme suffixale en *-h* : *'abūh* en face de *dāro*.

Le suffixe de *1 pl.* est en guèze *-nă* avec brève. En arabe, *-nā* avec longue est la forme habituelle, mais on peut trouver en poésie *-nă* avec une brève : BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 74. En araméen, la quantité de la voyelle est variable suivant les dialectes



tes : l'araméen d'Égypte a *-n* et *-nā* ; la graphie par simple *-n* apparaît sur des textes anciens tels que l'inscription du lit d'ivoire de Hazā'el ; l'araméen biblique et la langue du Targum d'Onkelos ont *-nā* ; le reste du judéo-palestinien, le syriaque, le judéo-babylonien, le mandéen ne connaissent que *-h* (*-an*).

Les suffixes de 2 et 3 pl. font difficulté, étant dissyllabiques. En guèze, les suffixes de 2 et 3<sup>e</sup> pl. masc. *-kəmmū* (et *-kkəmmū*), *-hōmū* ont des longues finales. En arabe, on a *-kum*, *-hum*, mais aussi *-kumū*, *-humū* devant l'article ; d'autre part *-kumū*, *-humū* avec longue finale sont fréquents en poésie. L'hébreu connaît à côté de *-ken*, *-kenā* ; à côté de *-hem*, *-hemā* ; à côté de *-hen*, *-henā*. L'ensemble de tous ces faits est assez obscur et l'on hésitera à les interpréter pour le moment.

\*  
\* \* \*

Il serait tentant d'étendre les principes qui ont été posés ci-dessus pour les pronoms suffixes aux *désinences de l'accompli*. Par exemple les désinences *-ta*, *-ti* de 2<sup>e</sup> sg. masc. et fém. apparaissent avec des brèves dans certains dialectes, avec des longues dans d'autres dialectes ; on se demandera si les formes à finale longue ne proviennent pas de la conjugaison des verbes à 3<sup>e</sup> radicale, dans lesquels une voyelle longue ou une diphtongue précédait la désinence (il est vrai qu'on peut objecter que dans une forme telle que *qatalta* la deuxième syllabe est aussi métriquement longue). — La désinence de 3<sup>e</sup> pl. masc. est en général *-ū* avec une longue, mais on se demandera si les formes à désinence zéro (avec *waw* non prononcé, mais écrit suivant une tradition orthographique antérieure) qu'on trouve dans une partie de l'araméen : par exemple syriaque *q'ṭal(w)* « ils ont tué », comme *q'ṭal* « il a tué », ne supposent pas une ancienne désinence *-ū* avec une brève (quoique la longue reparaisse devant les suffixes : *qat'lūk* « ils t'ont tué ») ; la quantité longue aurait été généralisée en partant des verbes à 2<sup>e</sup> radicale faible, où une syllabe longue précédait la désinence.

Ces hypothèses sont pour l'instant aventurées. Tant que les origines et le système primitif de la flexion de l'accompli n'auront pas été éclaircis, il vaut mieux ne pas tenter des interprétations qui pourraient être rapidement caduques. On se contentera donc de signaler ces hésitations sur la quantité des voyelles désinentielles, sans leur donner pour l'instant d'explication ferme, et sans leur faire de place dans notre argumentation.

\*  
\* \*

On agira de même à plus forte raison en ce qui concerne les voyelles finales des pronoms indépendants. Le pronom de 2 sg., par exemple, a des finales *-ta*, *-ti* qui peuvent être longues ou brèves. Il est impossible d'arguer ici des variations de quantité de la syllabe prédésinentielle, puisque cette syllabe est immuable. On pensera donc d'une part à l'analogie des formes parallèles de l'accompli, d'autre part à des allongements dus à la prononciation « emphatique » du vocatif : comparer BRAVMANN, *Effets de l'accentuation emphatique en sémitique*, MSL, XXIII, p. 338. — Ces faits sont donc à écarter complètement de notre argumentation.

\*  
\* \*

On restera dès lors sur le seul terrain solide, celui des suffixes pronominaux monosyllabiques. Pour quatre de ces suffixes, *-ni* de 1 sg. après verbe, *-ki* de 2 sg. fém., *-hi* (araméen) de 3 sg. masc., *-ha* de 3 sg. fém., on trouve, dans divers dialectes, des oppositions *-an*, *-ek*, *-eh*, *-ah* après consonne / *-ni*, *-ki*, *-hi*, *-ha* après voyelle et cette opposition morphologique paraît provenir (les brèves finales étant tombées tandis que les longues finales se maintenaient) d'une opposition phonétique, d'une alternance quantitative : *-nī*, *-kī*, *-hī*, *-hā* après voyelle de flexion brève / *-nī*, *-kī*, *-hī*, *hā* après voyelle longue. Autrement dit la quantité de la voyelle suffixale aurait été liée à la quantité de la voyelle pré-suffixale, d'après le schéma *-ṽ-Cṽ/-ṽ-Cṽ*.

Ces faits ne sauraient en aucune façon être des innovations, car ils ne s'accordent pas avec le système pronominal dont ils font partie, et dans lequel la quantité de la voyelle suffixale est immuable ; ils font figure de singularités qu'on tend à éliminer ; c'est ainsi qu'en arabe l'opposition *-an/-ni* n'est connue que dans trois parlers, l'opposition *-ah/-ha* que dans un seul parler.

On est donc fondé à y voir des restes d'un système plus complet, des survivances d'un état plus ancien. Système plus complet, car il se serait appliqué à tous les suffixes pronominaux monosyllabiques (comme l'indiquent les divergences sur la quantité de la voyelle finale qu'on remarque dans les suffixes où cette opposition quantitative n'est pas attestée). État plus ancien, proto-

arabe, proto-hébreu, proto-araméen, et sans doute aussi proto-éthiopien, car si le guèze n'a aucune survivance de ce type, ses divergences sur la quantité de la voyelle finale des suffixes (*-kă*, *-nă*, mais *-nī*, *-kī*, *-hū*, *-hā*) indiquent qu'il n'en a peut-être pas toujours été ainsi. Si l'accadien n'était pas difficile à utiliser, à cause de la quantité souvent douteuse de ses finales, on pourrait sans hésitation considérer ce système d'alternances quantitatives comme sémitique.

On voit clairement comment ce système a été éliminé : chaque langue a généralisé, ici la finale brève, là la finale longue (avec quelquefois une répartition dialectale à l'intérieur de chaque langue). La chute des brèves finales n'a pas été sans faciliter l'élimination du système, en masquant son principe.

Que représentait primitivement cette alternance quantitative dans le système général de la langue ? Sans doute une sorte d'*harmonie quantitative* entre le suffixe et la fin du mot auquel il était annexé. On a des exemples d'une harmonie des timbres, par exemple en arabe *baytuhu/fī baytihi*. Une tendance à harmoniser aussi les quantités n'est pas inconcevable.

JEAN CANTINEAU.

## NOTES ROUMAINES

L'introduction en masse de mots français — et aussi la connaissance plus approfondie du français — fait pénétrer en roumain des sons nouveaux, tels que *ü*, *ö*, *ñ*. — L'orthographe compliquée du français est parfois un obstacle à l'emprunt. — Roum. *huligan* et angl. *hooligan* viennent de r. *xuligan*.

### SONS NOUVEAUX EN ROUMAIN.

Ce qui s'acquiert en général le plus difficilement, ce sont les sons. On adopte des mots, des tours de phrase et même des morphèmes d'une langue étrangère, mais les sons changent, ils sont adaptés au matériel sonore existant déjà dans la langue qui emprunte.

Longtemps le roumain n'a pas connu le son *ü*. Lorsqu'il a emprunté au ture, au hongrois, à l'allemand et surtout au français des mots contenant un *ü*, ce son a été rendu tantôt par *i*, tantôt par *u* (*ou*) et même par *iu* :

fr. *bureau* > roum. *birou* (à date plus ancienne, *biurou*).

fr. *truc* > roum. *truc*.

t. *tütün* > roum. *tutun* (en Moldavie, *titiun*).

Il semble qu'à présent on ait la tendance à adopter *ü*. Il y a des gens qui prononcent *nüansă* pour *nuanță* « nuance » ; *epüiza* est considéré comme peu distingué, les personnes qui se piquent de bien parler disent *epüiza* « épuiser » ; on prononce aussi *manü-cüră*, alors que le peuple dit et écrit *manichiură* « manucure » ; même *birou* « bureau » commence à être prononcé *bürou* (on dit, en tous cas, *bürocrăție*) ; pour *alüră* « allure », *carüră* « carure », enfin, il n'y a pas de variantes à *i* ou à *u*.

Un fait parallèle se produit pour *ö*. Précédemment, il était remplacé par *e*, *o* ou *io* :

fr. *friseur* > roum. *frizer*.

fr. *coiffeur*, *jouisseur* > roum. *coafor*, *juisor* (on a deviné peut-être dans la terminaison de ces mots le suffixe des noms d'agent, qui en roumain est *-tor*).



fr. *liqueur* > roum. *lichior*.

On prononce maintenant *șoför* (le peuple dit *șofer*) pour « chauffeur », *șomör* (et *șomer*) pour « chômeur » (voir Byck, *B. L.*, II, p. 245); « flirt », qui n'est pas connu des classes inférieures, n'est prononcé que *flört* (de même pour *flörta* « flirter »). Dans une salle de spectacles, le compère ayant prononcé *dizer* pour « diseur », l'assistance tout entière s'est esclaffée.

Les voyelles nasales ont été prononcées naturellement comme des voyelles orales suivies d'une nasale : *bonton*, *pension*, etc. Maintenant on commence à adopter les voyelles nasales : *marō* pour « marron », *mamă* pour « maman », etc.

Un autre son français qui commence à pénétrer est *n* mouillé. En général, les mots français ou italiens qui contenaient un *gn* étaient repassés par le latin : « compagnie » est devenu *companie*; « ignorer », *ignora*, etc. Mais depuis quelque temps on commence à prononcer *iñora*; voir encore *lorñon* à côté de *lornion* « lorgnon ».

Voici enfin un fait d'un caractère un peu différent. Entre deux voyelles, *s* est resté tel quel en roumain : lat. *casa* > *casă*. Mais on a emprunté des mots où *s* était changé en *z* (par exemple *roză* « rose ») et, peu à peu, les habitants des villes se sont convaincus que *s* entre deux voyelles doit se lire *z*, dans les mots étrangers du moins. C'est pourquoi on en est arrivé à lire *furnizor* pour *furnisor* « fournisseur », *regizor* « régisseur », *viteză* « vitesse », *seziune* « session », *dizertație* « dissertation », *sciziune* « scission », *bazin* « bassin », etc. La plupart de ces formes sont déjà généralisées. Maintenant paraissent *froaza* « froisser », *frizon* « frisson », *kermesză* « kermesse » et bien d'autres. Il y a donc une tendance à prononcer *z* pour *s* intervocalique dans les mots empruntés, sous l'influence d'une règle orthographique étrangère mal comprise.

#### ORTHOGRAPHE ET MOTS D'EMPRUNT EN ROUMAIN.

L'orthographe étymologique soulève des difficultés d'adaptation pour les mots qui passent dans une langue étrangère, surtout lorsque celle-ci emploie une orthographe phonétique. C'est le cas pour bien des mots français empruntés par le roumain.

Depuis une centaine d'années, le roumain n'a jamais cessé d'adopter des mots français, de sorte que pendant cette période le

vocabulaire roumain a été refait de fond en comble. En principe, on préfère les mots d'origine latine, qui peuvent être « latinisés » : *parfait*, par exemple, devient en roumain *perfect*. Mais on a été obligé de prendre souvent des mots ayant une origine différente, tels que *grève*, *bizarre* (roum. *grevă*, *bizar*), etc.

A cela, un seul obstacle : l'orthographe trop compliquée. En écrivant une phrase roumaine, il m'arrive souvent de ne trouver, pour une notion, que le nom français ; rien ne m'empêche de m'en servir, lorsqu'il s'agit d'un mot comme *bagarre*. Mais devant *achalandé*, j'hésite, non pas parce que les lecteurs auraient des difficultés pour le comprendre, mais bien à cause de la graphie : vais-je écrire *achalandat*, en conservant le *ch* français ? Cela pourrait passer pour pédantesque ; d'autre part, *așalandat* me choque parce que inaccoutumé. Aussi je me décide à y renoncer, et je choisis une autre expression. (Il ne faut pas chercher une autre raison à l'adoption de mots comme *campion*, *ciocolată* sous la forme italienne, alors que les notions qu'ils désignent ont été connues en Roumanie par des intermédiaires français.)

Il n'y a par contre aucun obstacle pour employer le même mot en parlant. Une fois devenu courant dans le langage parlé, il pourra être introduit également dans un texte écrit, avec des hésitations : l'un écrira *ch*, l'autre *s*, jusqu'à ce que le mot devienne courant ; à ce moment là, tout le monde le notera par *s*. C'est le cas de *chômeur* : il a été écrit d'abord *chomeur*, ensuite *șomeur*, et aujourd'hui, la plupart du temps, *șomer*.

Ce qui est dit ici pour *ch* vaut également pour les autres signes composés. On a écrit pendant quelque temps *essai* (et même *essay*), ensuite *esai* et finalement on en est arrivé à *eseu*. Mais pour atteindre cette étape, il a fallu que le mot soit bien connu et souvent employé. Par contre, un mot comme *cabanne*, dont la graphie n'est pas compliquée, s'est introduit d'un seul coup, sous la forme *cabană*, et, répandu par la voie écrite, il a été tout de suite adopté.

### ROUMAIN *huligan*.

*Huligan* est traduit par « homme à larges épaules, vigoureux » par Șăineanu (*Dicț. univ.*), qui le met en rapport étymologique avec *uligaie* « épervier » ; le *Dictionnaire de l'Académie* le traduit par « homme grand, bien découplé, fort » ; « jeune homme audacieux » ; « batailleur (en Russie) dans les troubles civils, surtout



dans les pogromes ». C'est, en plus moderne, une sorte de spadassin. Le terme a été rendu en quelque sorte officiel il y a peu de temps, lorsque le ministre de l'intérieur (originaire de Bessarabie) a employé dans un communiqué le dérivé *huliganic*. *Huliganii* est le titre d'un roman récent. Il existe enfin le dérivé *huliganism*. Le *D. A.* ne cite pas d'étymologie, mais il compare *găligan* « homme de haute taille », qui, à son tour, est mis en rapport avec *gligan* « sanglier ».

*xuligan* existe pourtant en russe, où il a le sens de « rôdeur, homme rude, tapageur ».

Enfin, *hooligan* est connu en anglais : le mot est enregistré (avec son dérivé *hooliganism*) par le *Cassel's New english dictionary*, qui l'explique par « one of street roughs given to violent attacks on persons ». L'étymologie proposée par le dictionnaire est la suivante : probably from the name of a rowdy family (cp. ir. *Houlihan*) in a comic song pop. in music-halls c. 1885.

Il est évident que *huligan* est venu en roumain, en même temps que l'antisémitisme, de la Russie tsariste. Il a dû être transporté en Angleterre par des Juifs émigrés de Russie.

A. GRAUR.

---

Les ouvrages ci-dessous sont expédiés franco dans tous les pays de l'Union Postale contre reçu en mandat-poste, chèque postal ou valeur à vue sur Paris de leur montant augmenté de 10 pour 100 pour frais de port et d'emballage :

- ANGLADE (J.). **Grammaire de l'ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc** : Phonétique et morphologie. Cartonné. . . . . 30 fr.
- BOURCIEZ (E.). **Précis historique de phonétique française**. 8<sup>e</sup> édition revue et corrigée. Cartonné. . . . . 36 fr.
- BOURCIEZ (E.). **Éléments de linguistique romane** (Ouvrage couronné par l'Institut ; Prix Volney). 3<sup>e</sup> édition révisée. . . . . 60 fr.
- BRUGMANN (K.). **Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes** (d'après le précis de grammaire comparée de K. BRUGMANN et B. DELBRUECK), traduit par J. BLOCH, A. CUNY et A. ERNOUT, sous la direction de A. MEILLET et R. GAUTHIOT. Avec 4 tableaux. . . . . 72 fr.
- CUCUEL (C.). **Règles fondamentales de la syntaxe grecque**, d'après l'ouvrage de ALBRECHT VON BAMBERG, sous la direction de O. RIEMANN, 4<sup>e</sup> édition revue par E. AUDOUIN. Nouveau tirage, cartonné. . . . . 30 fr.
- DOTTIN (G.). **La langue gauloise : Grammaire, textes et glossaire**. Cartonné. . . . . 30 fr.
- ERNOUT (A.). **Morphologie historique du latin**, avec un avant-propos par A. MEILLET, nouvelle édition revue et corrigée. Nouveau tirage, cartonné. . . . . 30 fr.
- ERNOUT (A.) et A. MEILLET. **Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots**. Cartonné. . . . . 250 fr.
- Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. Van Ginneken**. . . . . 75 fr.
- Mélanges linguistiques offerts à M. A. MEILLET par ses élèves** D. BARBELENET, G. DOTTIN, R. GAUTHIOT, M. GRAMMONT, A. LARONDE, M. NIEDERMANN, J. VENDRYES, avec un avant-propos par P. BOYER. . . . . 15 fr.
- NIEDERMANN (M.). **Précis de phonétique historique du latin**, avec un avant-propos par A. MEILLET. Nouvelle édition revue et augmentée. Cartonné. . . . . 30 fr.
- RIEMANN (O.). **Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique**. 7<sup>e</sup> édition revue par A. ERNOUT. Nouveau tirage, cartonné. . . . . 60 fr.
- VENDRYES (J.). **Traité d'accentuation grecque**. Nouveau tirage, cartonné. . . . . 24 fr.

---

**Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes**. 3<sup>e</sup> Série, publiée sous la direction de P. JOUGUET et A. ERNOUT. Prix de l'abonnement annuel : France, 75 fr. ; Étranger, 90 fr. (Aucune livraison n'est vendue séparément. — L'année écoulée : 150 fr.) Les derniers exemplaires de la collection complète des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> séries en 52 volumes (1845-1847 et 1877-1926) sont cédés actuellement à 5.000 francs net. Les volumes I à X (1927-1936) de la 3<sup>e</sup> série : 1000 francs net.



# ROMANIA

REVUE TRIMESTRIELLE CONSACRÉE À L'ÉTUDE  
DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES  
FONDÉE EN 1872 PAR PAUL MEYER ET GASTON PARIS  
PUBLIÉE PAR MARIO ROQUES

Rédaction et administration : 2, rue de Poissy, Paris, V<sup>e</sup>.

R. C. 267-188 B. — Chèques postaux : Paris 1881.69.

---

Avec l'année 1937, la *Romania* achève sa 66<sup>e</sup> année et son LXIII<sup>e</sup> tome.

La table des tomes I-XXX a été publiée, celle des tomes XXX-LX sera mise sous presse en 1938.

La *Romania* paraît par numéros trimestriels (janvier, avril, juillet, octobre). Ces numéros sont adressés franco aux abonnés ou aux correspondants désignés par eux : les abonnés résidant à l'étranger peuvent faire adresser les numéros à un correspondant, libraire ou particulier, résidant en France ; ils n'auront en ce cas à payer que le prix de l'abonnement pour la France.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements se font pour l'ensemble des quatre numéros annuels (janvier-octobre).

### PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

pour Paris, les départements et les colonies françaises. . . . .	70 fr.
pour les pays étrangers. . . . .	80 fr.

Le montant de l'abonnement peut être acquitté :

1<sup>o</sup> Directement par versement ou virement au compte de chèques postaux de la Société « *Romania* », numéro du compte : Paris 1881.69 ; les mandats-cartes internationaux peuvent être adressés à ce compte.

2<sup>o</sup> Directement par l'envoi d'un chèque barré à l'ordre de la Société « *Romania* ».

3<sup>o</sup> Par l'intermédiaire d'un libraire ou commissionnaire qui s'acquittera par un des deux moyens indiqués ci-dessus.

## VENTE EN VOLUMES

L'année une fois terminée, et après la publication du quatrième numéro, la *Romania* se vend par volumes annuels.

### PRIX DES VOLUMES ANTÉRIEURS À L'ANNÉE EN COURS :

Paris, départements et colonies françaises. . . . .	120 fr.
Étranger. . . . .	125 fr.

Pour l'année 1934 (t. LX), qui ne comporte que deux fascicules, ces prix sont réduits de moitié.

Les volumes seront adressés franco ; le montant devra en être réglé de la même manière que les abonnements.

Toutes les communications relatives à la publication, aux abonnements et à la vente de volumes de la *Romania* doivent être adressées à

## L'ADMINISTRATION DE LA ROMANIA

2, rue de Poissy, Paris, V<sup>e</sup>.